
ALTE VOLARE VOLO

"Collection Nymphée"

HUGUES REBELL

L'Espionne Impériale



PARIS

LIBRAIRIE BOREL

21, Quai Malaquais, 21

—

1899



L'Espionne Impériale



" Collection Nymphée "

HUGUES REBELL

L'Espionne Impériale

Illustrations de A. Boyé



PARIS
LIBRAIRIE BOREL
21, Quai Malaquais, 21

1899

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires sur papier de *Chine* et 50 exemplaires sur papier du *Japon*.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par l'Éditeur.

A

LIONEL DES RIEUX

L'Espionne Impériale



Prologue





ÉPAVES DES RÉVOLUTIONS

A une lieue de Sucé, à quelques pas de la rivière de l'Erdre qui coule derrière les larges branchages des châtaigniers; enfouie sous les glycines, dérobée par les platanes et les acacias, qui lui font une ombre à la fois douce et caressante, s'élève cette coquette maison de la Pervenchère où M. Le Vergier des Combes est venu cacher ses regrets,

se repaître de souvenirs, peut-être oublier.

Le matin, coiffé d'un chapeau de feutre aux bords rabattus, qui, depuis des années, a souffert toutes les pluies et toutes les chaleurs; enveloppé, au moindre vent, d'une limousine de charretier, à raies bleues et roses toutes passées, qui semble, elle aussi, n'avoir pas été épargnée par les saisons, M. Le Vergier surveille son jardinier, cause avec lui, l'instruit de son art, au besoin, lui arrache, d'un geste d'impatience, la pelle ou la pioche pour lui montrer son devoir.

— Tiens, Vigoureux! tu ne sais pas. Laisse-moi faire.

Vigoureux s'appelle en réalité François Chômel; seulement il accepte docilement ce surnom que l'envie ou l'ironie de mon oncle lui a donné. D'abord cette familiarité, pour lui incompréhensible, l'a indigné. Chaque fois que le mot fâcheux était prononcé, il ressentait à la peau l'impression d'une cinglade, et ses lèvres remuaient des paroles qui, heureusement, ne sortaient pas. Puis il s'est habitué à « l'outrage » comme à une attribution de sa charge. A peine une petite grimace trahit-elle son sentiment. Pour se venger, il se contente de se reposer souvent sur sa bêche, de faire sa besogne le plus mal possible, d'avoir le teint pâle, l'air froid, des favoris roux, et de ressembler de la sorte,

ainsi qu'on le lui a dit, à un officier de marine en retraite.

— On est autant comme lui, murmure-t-il d'un ton fier lorsque mon oncle a le dos tourné. Ah! si on avait eu de l'instruction!

Ce qui offusque le plus son amour-propre, c'est que M. Le Vergier des Combes ait été conseiller d'État sous l'Empire, tandis que lui, François Chômel, n'est qu'un simple jardinier. Il en éprouve une humiliation secrète qu'il ne lui pardonne que le soir, après avoir ramassé ses instruments de travail.

Au dehors, en effet, au bourg comme à la ville, François s'enorgueillit d'être placé chez un homme qui fut autrefois si considérable.

Rien pourtant, au premier aspect, ni la mise, ni l'attitude, ne laisse deviner l'ancienne grandeur de son maître. On passe indifférent devant ces yeux bleus, d'une douceur et d'une tristesse un peu vagues; le front calme, les lèvres fines et avares de paroles ne vous retiennent point. M. Le Vergier ne paraît pas lui-même prêter d'attention au flot de vie qui roule sous son regard.

Mais, dans le pays, la légende et l'histoire s'occupent de lui. Plus bonapartiste que Bonaparte, paraît-il, adversaire non seule-

ment de la République et du socialisme, mais aussi de l'empire libéral, combattant acharné d'Émile Ollivier et le seul homme peut-être dont le désastre de Sedan ait laissé intacte la foi à la Dynastie, M. Le Vergier des Combes a formé jadis une image idéale de souverain à laquelle s'est d'abord adapté parfaitement le visage de l'Empereur, si bien qu'en servant Napoléon III, il a pu croire qu'il adorait ses propres rêves. Plus tard, lorsque la politique, la chute du maître, la fin tragique du régime eussent pu décourager son espoir, il a conservé le masque glorieux qu'il avait façonné, gardant une reconnaissance à l'Empereur de l'avoir porté si longtemps sans le lui briser.

Maintenant, à le voir si tranquille, on dirait qu'il a mis à dormir sous son grand front toutes ses pensées.

Sommeil léger, fugitif! Plus d'une fois elles se réveillent, illuminent de lueurs dorées les yeux pacifiques et entr'ouvrent, d'un sourire aimable d'honnête homme et de courtisan, ces lèvres que l'on aurait crues scellées.

Cela se passe quand des jeunes filles, amenées par ma tante ou de vieilles amies de province, s'aventurent à la Pervenchère. Ce sont alors des façons exquises, pleines de familiarité pour l'enfant qu'elles sont,

de déférence pour la femme qu'elles doivent être. M. Le Vergier a une manière à lui d'offrir des fleurs, de jeter un manteau sur les épaules, un art d'être mère, femme de chambre et amant tout ensemble, qui vous enchante. Il n'y a personne qui n'en soit ému, d'autant qu'il n'est pas de cheveux teints, ni restés blancs, qui ne touchent une part de ses galanteries.

— Quel homme charmant! disent les mères en quittant la Pervenchère, tandis que les jeunes filles expriment le même sentiment, des yeux et du sourire.

Sans doute ces grâces-là ne se sont pas faites toutes seules, et les rides d'ancêtres, non plus que les gaucheries de pensionnaires, ne les ont inspirées. Elles font travailler aujourd'hui l'imagination oisive des vieilles demoiselles. Quoiqu'il ait de beaux restes, M. Le Vergier séduit surtout par ce qu'on imagine de son passé.

Comme une colonne qui resterait seule debout d'un vieux temple, on aime en lui le souvenir d'années qui semblent déjà bien lointaines.

— Pourquoi s'enfouir à la campagne? Telle est la question que se posent les rares citadins en visite à la Pervenchère. Ils ne savent pas que des appels d'une douceur insinuante montent de la terre où sont

endormis les ancêtres, quand l'âge s'approche, pour les vivants, d'aller les retrouver. M. Le Vergier, il est vrai, ne paraît pas un vieillard, mais il a traversé une de ces tourmentes qui, parfois, vous inclinent avant l'heure sur les tombes.

On se demande alors à quoi sert, dans une pareille retraite, cet ameublement de fête. Les grands lustres de cristal, les fauteuils toujours découverts, les hautes glaces, ce vide d'un salon où il semble qu'on ait craint de donner à un meuble la place d'un invité, vous laissent croire à des réceptions nombreuses et continuelles. M. Le Vergier des Combes probablement s'offre des bals à lui-même, à ce portrait en pied, peint par Winterhalter, où il apparaît en costume de gala, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, la culotte courte, l'habit à la française, souriant aux dames pour l'éternité.

Ce salon, il est vrai, que la fantaisie d'un tapissier à la mode décora jadis de rideaux groseille et d'un canapé cerise, n'a-t-il pas sur la cheminée un buste de Carpeaux, où la grâce fine du contour est un peu atténuée par cette mignardise d'étude et d'apprêt que le statuaire donne souvent à ses figures de femme? Celle-ci détourne et baisse la tête; les paupières, un peu retom-

bées, ne déguisent point le regard qui veut être profond, virginal, mais que démentent le sourire artificieux des lèvres et la nudité provocante de la gorge. Malgré l'impudeur et l'orgueil des images, il se pourrait que ce salon fût un temple où l'on vient prier.

Ma tante, un jour, approcha du buste ses yeux de myope à demi fermés, sa bouche grande ouverte comme pour avaler le marbre. Elle le regarda des cheveux à la pointe des seins; puis, après l'avoir longtemps considéré :

— Vraiment, mon oncle, dit-elle, à quoi penses-tu de laisser ici ces indécences? Tu devrais au moins les couvrir quand il vient du monde.

— Mais tu n'es pas « du monde », répliqua M. Le Vergier en souriant.

— Je te remercie, fit ma tante entre les dents, du ton le plus piqué.

— Tu n'es pas « du monde », puisque tu es « de la famille », ajouta M. Le Vergier en souriant de l'involontaire blessure qu'il avait faite à son amour-propre.

Il est vrai qu'il ne l'a pas inscrite sur son carnet de galanteries.

Tous les ans, j'allais passer l'été chez ma tante qui avait une maison de campagne à

deux kilomètres de la Pervenchère; presque chaque jour, je me rendais chez M. Le Vergier des Combes qui voulait bien me donner des leçons d'histoire, me laissant de temps à autre, devant le vaste horizon du passé, entrevoir sa vie comme un exemple.

Parfois, après mes leçons d'histoire, je saisis le moment où mon oncle est dans sa bibliothèque ou au jardin pour m'en aller fureter de la cave au grenier. A part deux pièces disposées pour des invités imaginaires, les chambres sont encombrées de meubles, d'armes, de vases, de porcelaines, de statuettes. Cependant rien n'y rappelle le musée ni la collection, car on sent que ces objets sont vivants, ont en eux comme la caresse du regard qui les aima, de la main qui vint les apporter. Tous expriment une heure d'amour; nul ne dit le désœuvrement d'un amateur.

Je sais l'histoire de chacun : ici, des sagaies enlevées à une peuplade africaine par un bisaïeul; là, un éventail donné à une arrière-grand'mère; plus loin, sur cette table de Riesener, où des bergers graves et moraux jouent de la flûte, une petite bonbonnière d'ivoire portant sur son couvercle un élégant portrait de jeune fille coiffée de la grande coiffe de la Révolution. Chers et précieux souvenirs qui avez tra-

versé les guerres et les tempêtes, les haines et les amours, vous qui fûtes témoins de tant de serments et de baisers, qui évoquez des temps et des mondes si divers, combien de fois me suis-je penché sur votre divine fragilité, essayant de surprendre un peu de l'existence qu'ont mise en vous les morts, ivre de curiosité, d'affection pour ces âmes parentes, si proches de moi et pourtant si inconnues!

Tandis que j'erre dans la maison, Rosalie, cuisinière et femme de chambre à la Pervenchère, vient porter du linge, balayer, ranger des meubles où sont entassées les reliques de deux siècles. Dès qu'elle ouvre, je me précipite vers elle pour savoir ce que cachent les battants monumentaux. Il me semble alors entendre des voix chevrotantes, respirer des parfums à demi éventés. Il y a, au fond d'une armoire, des guitares aux cordes lâches qui résonnent toutes seules et d'anciennes robes de bal qui, dirait-on, gardent encore les plis qu'y mit autrefois le mouvement d'une jolie jambe.

Un jour, j'ai fait une découverte qui m'a beaucoup ému.

— Rosalie, qu'y a-t-il là? dis-je en voyant quelque chose briller derrière une jupe feuille-morte.

En même temps, j'étendais la main de ce côté.

— Laissez donqué, monsieurr, ce n'est riène, répond-elle, avec son accent de Gascogne.

— Non, non, Rosalie : je veux voir.

Et j'attire deux épées de combat dont l'une a la pointe légèrement recourbée.

— Qu'est cela? repris-je.

— Té! Ne voyez-vous ppaa! Cette éppée, votr' onncle l'a reçue, là, dans le bras droite. C'est le bonn Dieu qui l'a ppuni. Aussi, se bat-ong pour uné gueuse?

— Quelle gueuse?

— Té! celle qui est eng bass dans le salong, en éstatue... Ah! le cocu! le cocu! Il n'eng a pass reçu assez ce jour-là, pisqu'il recommangcerait aujord'hui de bong cœur. Il est ingcorrigible.

Rosalie, les mains sur les hanches, s'abandonnait au rire qui, mal dissimulé par un large tablier blanc, lui secouait le ventre, tandis qu'elle voyait se rejouer, dans son souvenir, la tragi-comédie d'autrefois.

Depuis, vainement, j'ai voulu obtenir de Rosalie des explications plus détaillées. Elle me répondait que ces histoires-là ne me regardaient pas.

De même, j'ai épié l'occasion d'interroger mon oncle. Mais il ne montre de son

existence que les côtés nobles et majestueux, les seuls, selon lui, dont puisse profiter ma jeunesse; et, par obligeance pour moi, il jette un voile sur les coins familiers et trop intimes.

La maison n'est pas moins mystérieuse que son propriétaire. Il y a, à la Pervenchère, une chambre que personne ne visite, où Rosalie n'entre jamais et qui demeure obstinément fermée. Pour avoir le plaisir d'y pénétrer, volontiers je me ferais battre. Un après-midi de soleil, j'ai vu, par le trou de la serrure, une tête blanche toute pareille à celle du salon, mais dont les yeux, qui se dirigeaient sur moi, semblaient me lancer un regard de menace. M'imaginant que la porte allait s'ouvrir, que la tête était vivante et que j'allais me trouver face à face avec elle, je me suis sauvé, pris d'une absurde terreur. Ma curiosité, pourtant, n'était pas calmée. Durant plusieurs jours, j'ai fait l'essai de toutes les clefs que je trouvais dans le vestibule ou dans la cuisine. Elles n'allaient pas. De guerre lasse, j'ai renoncé à connaitre la tête blanche, la chambre close et les secrets de M. Le Vergier.

***

Après avoir laissé M. Le Vergier dans

une retraite si farouche, ce ne fut pas sans surprise que, retournant le voir à la fin de l'été suivant, j'appris, par Chômel, comment mon oncle s'était transformé en même temps que la Pervenchère.

On avait bâti dans son entourage. D'abord un ancien général, puis une jeune femme, veuve, disait-on, d'un colonel de l'armée anglaise, étaient devenus ses voisins. Ils avaient fini par se visiter. Un archevêque, actuellement sans diocèse, et qui oubliait dans sa famille, établie aux environs, les fatigues de l'épiscopat, venait, aussi, fréquemment dîner à la Pervenchère. Ainsi ramené au monde, M. Le Vergier ne s'en trouvait pas trop mal, malgré ses réflexions désobligeantes sur ces amis indiscrets, espionnant une existence qui ne voulait plus être publique.

Lorsque j'arrivai, mon oncle était à la promenade avec ces messieurs. Chômel, qui aimait à jouer de la langue, me confia ses impressions :

— Un drôle de pistolet, me dit-il, que ce général Du Tremblay. Dur comme l'acier, triste comme un corbillard, dévot comme une nonne; avec ça faisant son fier, observant la hiérarchie comme si on était encore à se ficher des tatouilles avec les Prussiens. Enfin, croiriez-vous, m'sieu, qu'moi qu'ai

été voltigeur de la Garde, et à Magenta, un copain, quoi! y m'regarde à peine. L'aut'fois, m'trouvant seul avec lui, j'ai voulu lui toucher deux mots d'la campagne d'Italie, y n'm'écoutait pas même d'une oreille! Sacré type, va! Parlez-moi de l'archevêque de Jéricho, Mons'gneur Rouillard : c'est franc, c'est simple, c'est parleur. Toujours à la rigolade! Moi, j'peux pas m'mettre dans la cervelle que c't'homme-là cause au bon Dieu tous les matins. Ça s'rait putôt l'affaire au général. Ils ont dû s'tromper d'pardessus au vestiaire, c'est pas Jésus possible!

Tandis que le jardinier me peignait ainsi les amis de mon oncle, je lui montrai la clôture qui séparait la Pervenchère du jardin voisin.

— Voyez donc, Chômel, fis-je, on dirait qu'il y a quelqu'un grimpé là-haut, sur le mur.

— Pardié oui! J'distingue une robe. C'est une femme! Ah! la mâtine, elle est à voler *mon* beau muscat. J'vas lui en f..... une secouée!

Et le jardinier se précipita vers la voleuse de raisin. Elle était à califourchon sur le mur. Chômel saisit une jambe qui pendait de son côté, et la secoua brutalement.

— Voulez-vous descendre, S. N. de D! gronda-t-il.

Un cri lui répondit, puis une bouffée de rire, et des éclats de gaieté juvénile qui s'envolèrent comme un chant.

— Ah! monsieur Chômel, s'écria-t-on, que vous m'avez fait peur! C'est que vous m'en avez donné, une chatouille! J'ai cru que c'était un serpent.

Le jardinier, interloqué, dans le plus grand embarras, avait lâché aussitôt la jambe de son interlocutrice; il s'était découvert, et, pour mieux marquer son respect, il laissait traîner son chapeau jusqu'à terre.

— Escusez, mame Glyn, escusez, répétait-il.

Je levai les yeux. Une jeune femme tenait entre les doigts une grappe à demi grignotée. Les cheveux épars sur les épaules, riant à belles dents, elle avait la fraîcheur de peau, la simplicité de tenue d'une grande fillette; mais la liberté du geste et du ton n'étaient pas d'une pensionnaire.

Tout à coup, Chômel qui, très repentant de sa méprise, demeurait immobile devant le mur, mais promenait ses regards à droite et à gauche, eut l'élan d'un prisonnier qui recouvre enfin sa liberté.

— Mame Glyn, cria-t-il, les v'là!

M. Le Vergier des Combes, accompagné de ses amis, se dirigeait de notre côté. Après la description de Chômel, je n'eus

pas de peine à reconnaître dans cette face rieuse, pourpre, exubérante de vie; dans ce long corps maigre, sévère : l'archevêque et le général Du Tremblay. Dès qu'elle les aperçut, la jeune femme sauta vivement à terre.

— Vous nous tombez du ciel, madame, dit mon oncle.

— Oui, monsieur, pour vous voler. Ah! grondez-moi. Je mériterais d'être battue. Écoutez ce que j'ai fait. Ce matin, dans mon lit, à peine éveillée, j'ai eu une envie folle de raisin. Je me rappelais que vous m'aviez montré hier votre magnifique muscat. J'avais beau essayer de penser à autre chose, je revoyais toujours devant les yeux ces belles grappes vertes, brillantes comme des émeraudes. Alors je n'ai pas pu résister. A peine levée, il m'a fallu monter sur votre mur pour vous piller et faire la gourmande. Ah! je suis bien coupable.

— C'est moi, madame, qui suis un grand coupable de n'avoir pas prévenu votre désir, d'avoir négligé de vous envoyer ce muscat que vous aimez tant; mais je vais réparer mon oubli.

— Et moi, je vais réparer mon vol.

M. Le Vergier avait beau protester qu'il n'y en avait aucun :

— Si, si, c'est un vol, répétait-elle.

Demandez à l'archevêque. Tenez, vous allez voir : Monseigneur !

— Madame !

— Vous m'avez déjà rendu service !

— Quand donc ?

— Vous ne vous rappelez pas : vous m'avez sauvé la vie !

— C'est peu de chose.

— Eh bien, vous êtes poli, vous : ma vie est peu de chose ?

— Je voulais dire : nous n'avons fait, l'un et l'autre, qu'obéir au bon Dieu qui vous désirait du bien.

— Enfin, vous m'avez rendu déjà un service : eh bien ! je vous en demande un second.

— Voilà ce que c'est d'être bon ; on abuse de vous.

— Oh ! je ne vous demande pas la lune, soyez tranquille ! Je ne veux qu'un renseignement, un tout petit. Dites-moi, voler du raisin à M. Le Vergier, n'est-ce pas mal, n'est-ce pas une grosse faute, un crime même, que l'on doit expier ?

— De grâce, madame, ne m'interrogez pas sur ces graves questions. Je suis un ignorant, moi. Regardez plutôt les oiseaux autour de vous ; ce sont d'enragés pillards de fruits. Est-ce qu'ils ne chantent, est-ce qu'ils ne volètent pas de branche en branche

sans le moindre remords et avec la plus belle gaieté ? Est-ce que ces gaillards ont l'air de pénitents qui regrettent leurs rapines ?

— Monseigneur, vous êtes de plus en plus malhonnête. Voilà que vous me comparez à un oiseau, maintenant ! Voyons, je suis une femme, moi. Je veux être sauvée.

— Soyez sans crainte, madame, vous le serez. Ce serait faire une injure au bon Dieu, de penser qu'il pourrait avoir le mauvais goût de vous fermer ses portes. N'est-ce pas, général ?

— Je ne saurais vous dire, monseigneur, répliqua M. Du Tremblay d'un ton sec. Je ne suis pas casuiste, ni même théologien.

— N'importe, reprit la jeune femme ; moi, je trouve plaisir à expier mes fautes.

Elle appela le jardinier, lui glissa un louis dans la main, et lui dit :

— Vous irez demander à ma femme de chambre, de faire un panier de mes plus belles pêches et de l'apporter à M. Des Combes. Je sais que ces messieurs les aiment.

Mais Chômel, qui brûlait d'effacer son impolitesse de tout à l'heure, se souvenant de ses façons galantes lorsqu'il était dans la Garde, s'approcha de la jeune femme, et, à demi-voix :

— Mame Glyn, dit-il, vous n'avez pas fait attention en sautant. Vos jupes sont retroussées; on vous voit toute.

Là-dessus, il partit avec un soupir de soulagement, réhabilité dans son estime, tandis que la jeune femme, en rougissant et un peu confuse, s'empressait, d'un geste vif et discret, de rabattre sa robe qui s'était accrochée par derrière. Tout le monde alors se dirigea vers la maison. M. Le Vergier des Combes marchait en tête avec Mme Glyn; le général suivait à côté de Mgr Rouillard.

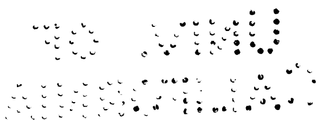
M. Du Tremblay, s'attardant au milieu des allées obscures avec l'archevêque, ne lui cacha pas combien les manières de la jeune femme lui semblaient inconvenantes.

— Je ne comprends pas, commença-t-il, que M. des Combes reçoive chez lui cette personne.

— Mais, général, vous la recevez bien.

— C'est ma locataire. Je ne puis faire autrement. Hélas! Dieu se joue bien des desseins des hommes. Voyez ce qui s'est passé. J'avais acheté deux champs, afin de bâtir, dans l'un ma maison, et dans l'autre une villa de rapport. Je me disais : « L'en« droit est assez agréable et me vaudra des « amateurs. Le parc de M. Le Vergier des « Combes coupe en deux ma propriété, me





« laisse assez éloigné de mes locataires pour « que je n'en sois pas importuné, assez près « d'eux pour que je puisse les voir s'il me « plaît d'en faire ma société. Je choisirai « des voisins qui soient de nature à devenir « au besoin mes amis. » La villa n'avait été construite que dans ce but. Or, quand elle fut achevée, j'eus le bonheur de trouver justement un homme selon mes goûts, et déjà je remerciais la Providence de me l'avoir envoyé. C'était un ancien officier supérieur de l'armée anglaise, homme simple, d'aspect grave et réservé. Il me plut à première vue. D'abord l'Angleterre est un peuple sage, travailleur, religieux, avec lequel, bien que catholique, je ressens la plus vive sympathie. Puis mon locataire, soldat comme moi et comme moi ayant fait la campagne de Crimée, n'avait pour m'intéresser qu'à rappeler ses souvenirs : c'étaient aussi les miens. Comparer l'armée anglaise à la française, le système de colonisation et la politique des deux pays, quels beaux sujets de conversation pour d'anciens soldats retirés à la campagne ! Sur un banc du jardin l'été ; au coin du feu l'hiver, j'imaginais d'attachantes causeries. Enfin, tout plein de ces beaux rêves, je lui avais fait un bail de neuf ans. Depuis plusieurs mois, je n'avais pas de nouvelles de mon officier. Je ne m'en

inquiétais pas, sachant les Anglais voyageurs. Or, l'autre jour, on m'annonce que la villa est enfin occupée. Je m'y rends aussitôt en bon propriétaire. Devinez qui vient m'ouvrir? Une dame en cheveux, dont les yeux n'annonçaient rien moins que la modestie. Je demande à voir Sir John Glyn. On me répond qu'il est mort et qu'on est sa malheureuse veuve. « C'est bien, madame, ai-je fait, « après un moment d'étonnement; je suis « son propriétaire. » Alors elle a eu un sourire singulier chez une femme qui vient de perdre son mari, ce qui m'a peu disposé en sa faveur; puis elle s'est mise à me demander mille choses, des tapisseries pour sa salle de bain, un mur pour la basse-cour, des réparations pour la toiture qui, disait-elle, avait été mal faite; et tout cela, avec des mouvements, des gestes et des attitudes du goût le plus détestable. Je lui répondais : « Bien! Bien! » mais j'avais bonne envie de la mettre à la porte de cette villa, et c'eût été mon droit après tout, car ce n'était pas à elle que je l'avais louée. Ah! ce Sir John Glyn, il m'en a joué un beau tour! Eût-on dit à le voir qu'il avait des mœurs si relâchées! Enfin, je vais aujourd'hui même aller trouver M. Giboteau, le notaire, lui demander si le bail ne peut être résilié! Pour vous, monseigneur, pour la

moralité de ce pays aussi bien que pour moi, un ancien général, il ne convient pas qu'il y ait dans ma propriété une personne de mœurs légères.

— De mœurs légères... autrefois, peut-être, reprit l'archevêque; mais je vous assure, général, qu'elle commence à avoir du plomb dans la tête. Eh, mon Dieu! le passé est le passé; d'ailleurs, plus d'une femme envierait celui de votre locataire.

— Oui, dit M. Du Tremblay en se levant, j'ai entendu dire... Elle a connu l'Empereur... C'est à cause de cette femme peut-être que nous avons dû payer cinq milliards à l'Allemagne.

— Augmentez-lui donc son loyer. Vous rentrerez toujours dans vos déboursés.

— Hélas, monseigneur, il est de tristes impasses dans l'existence!

— Mais celle-là n'est pas si désagréable. Enfin, figurez-vous que vous êtes Notre-Seigneur, et que Mme Henriette Glyn est la Madeleine.

— C'est bon pour vous, cela, monseigneur. Moi, je n'ai pas votre imagination, ni votre caractère sacré.

— Dites mon sacré caractère. Je vous bêche, hein, général; c'est que vous êtes une bonne terre, mais il y a dessus un peu trop d'herbes amères, d'herbes à

purger les bêtes. Il faudrait les arracher.

— Vous êtes indulgent, monseigneur.

— Dame! je vous connais depuis trop longtemps pour faire fumer l'encens à votre nez. Cela vous donnerait des éternuements. Vous n'aimez pas les douceurs.

— J'aime être juste envers moi-même comme envers les autres.

— Juste et sévère. Je suis sûr que vous couchez sur la dure?

— Et quand cela serait? nous ne sommes pas sur la terre pour nous amuser.

— Ne murmurez donc point de vous trouver en présence de Mme Glyn. C'est une croix que Notre-Seigneur vous envoie et dont il faut le remercier.

Je regardais s'avancer ces deux hommes : le général, droit, mince, dans sa redingote râpée, porte haut sa longue tête couleur feuille morte, que le nez recourbé, encadré d'une petite moustache grisonnante, et le menton en pointe font ressembler à l'un de ces cimeterres qu'il a pris autrefois aux Arabes. L'archevêque a les joues en feu, de larges épaules, une barbe noire et floconneuse, une narine en éveil, des gestes abondants et souvent vulgaires, une parole arrondie et complaisante, quelque chose d'une paillarde et grasse sensualité; mais tout s'oublie de cette première impression de commune, de basse

bonhomie devant son air de tête princier, son front où palpitent les grands rêves, ses yeux à commander des armées. De même que le général a voulu introduire, à la caserne, je ne sais quelle austérité monacale, l'archevêque communique aux ordres religieux un élan et un courage tout militaires. Il a, dit-on, en Algérie accompli des prodiges de charité, fondé des écoles, bâti des hôpitaux, créé des missions; puis, à travers l'Afrique, porté la parole de Dieu avec un entrain et une gaieté infatigables, faisant aimer en sa personne, en ses disciples, le nom de la France à des races mêlées et hostiles. Aujourd'hui, privé de la subvention du gouvernement impérial, couvert de dettes et, sans ressources personnelles, forcé d'abandonner son diocèse pour le titre dérisoire d'évêque de Jéricho, il n'est plus, comme il dit en des accès fugitifs de mélancolie, « que l'archevêque du Passé, le pasteur des beaux rêves, le prêtre de tout ce qui est détruit et ne se relèvera plus ».

Mais ses regrets ne durent pas. N'est-elle pas de lui cette parole : « Moi, je suis un homme d'action. Je n'ai pas le temps de me décourager. Si la Foi n'est pas là quand je pars, je ne lui fais point la politesse de l'attendre; et elle me rejoint toujours en route. »

Il porte sa robe blanche de moine, son camail où étincellent la croix archiépiscopale et la croix de la Légion d'honneur, avec la fierté superbe que devaient avoir les sénateurs romains du commencement de l'Empire, drapés dans leur toge.

Le général, lui, est plus triste, moins confiant dans l'Avenir. Il ne pardonne pas au nouveau gouvernement de l'avoir forcé à prendre sa retraite avant l'âge. Volontiers il s'abandonne aux confidences, aux regrets, aux effusions : « L'armée, s'écrie-t-il, mais c'est ma vie! Me rejeter loin d'elle, c'est comme si l'on me coupait la tête. Ici, je me trouve dépaysé, perdu, dans un désert, et pourtant je me sens moins affligé qu'à Paris, où je rencontre à chaque pas des hommes que j'ai connus sous les drapeaux, et qui, maintenant, plus heureux que leur ancien camarade, peuvent encore travailler pour le pays. Suis-je donc si vieux que l'expérience, le savoir ne peuvent plus me servir à rien? Je vous assure que j'ai l'œil clair encore, que mes jambes me portent bien, que je pourrais combattre, que je pourrais gagner des batailles! »

Pour se dédommager, M. Du Tremblay s'est constitué juge des batailles perdues. Il écrit un livre où il montre par quelles manœuvres, lui, Du Tremblay, les eût

gagnées. Il y a une multitude de conditionnels dans cet ouvrage, dont il lit quelquefois des fragments à mon oncle. A chaque instant, on y trouve des phrases de ce genre : « Si Mac-Mahon avait eu plus de promptitude dans ses mouvements..., » ou « si Vinoy avait su mieux établir son artillerie sur les hauteurs... » Mon oncle appelle familièrement M. Du Tremblay le général Si, et M. Du Tremblay, qui n'aime pas la plaisanterie, lui réplique d'un ton irrité : « Vous êtes un politique de cabinet, un rêveur ! »

Ce qui soutient surtout M. Du Tremblay dans sa disgrâce, c'est la fermeté de ses sentiments religieux. Mais s'il fait à Dieu le grand honneur de croire en lui, c'est pour lui apporter son amertume, ses griefs, lui demander raison des maux de sa création et des injustices de ses créatures. Quant à M. Le Vergier, sa ferveur religieuse est plus discrète. Il se contente d'inviter quatre fois l'an à sa table les prêtres de la paroisse.

Aussi différents de caractère, d'esprit et d'habitudes que l'étaient le général, Mgr Rouillard et M. Le Vergier des Combes, ils se trouvent pourtant liés, par la communauté de leurs regrets et de leur attachement, à cet Empereur vaincu dans lequel ils avaient

mis leur espoir, à qui ils demeurent malgré tout fidèles. Et puis des souvenirs les rapprochent encore. J'ai vu M. Du Tremblay et l'archevêque, tandis que M. Le Vergier n'était pas au salon, s'arrêter devant le buste de femme de la cheminée, et parler avec animation en le regardant. Parfois ils se tournaient vers moi; puis, comme s'ils eussent redouté ma curiosité, ils baissaient la voix. Mais chuchotées ou criées, ces confidences m'échappaient pour la plupart, bien que j'eusse vivement désiré savoir quelle était cette femme en marbre.

En attendant, je m'occupais de l'autre, de la vivante, de la juvénile apparition du mur, dont le sourire m'avait touché comme une grâce familière. Elle aussi rappelait le Passé, puisqu'elle avait, dit-on, connu le Souverain dont ils pleuraient l'exil; elle rappelait le Passé, mais avec quelles charmantes promesses d'Avenir et de rénovation!

Au salon, nous nous étions assis autour d'elle, et, pendant qu'elle causait, les yeux de mon oncle allaient du buste de marbre, de l'image provocatrice et irritante, à cette jeune figure affable et heureuse. On eût dit qu'il les comparait toutes deux et cherchait à les retrouver unies dans sa mémoire.

Le buste, auquel je tournais le dos, me gênait à la façon d'une voix railleuse que j'aurais entendue se moquer de moi par derrière; j'avais à la fois envie et honte de le regarder devant mon oncle, mais je l'oubliai vite à écouter, à observer « la jeune femme aux raisins », celle que le jardinier Chômel appelait « Mame Glyn », et M. Le Vergier, lorsque le général et l'archevêque n'étaient pas là : « Ma chère Henriette. »

Un zézaiement qu'elle perd puis retrouve, comme si elle avait besoin de temps à autre de se refaire toute petite fille; un visage gras et fin, du plus charmant ovale, ayant l'éclat de la peau, l'attrait d'un fruit de chair, avec cette ligne spirituelle qui émeut plus que nos sens; un nez à peine relevé, aux narines inquiètes; une bouche ronde, petite, charnue, ouverte par un rire continuel, sans malice, découvrant de mignonnes quenottes; — « The Giggling Girl » (*la Ricaneuse*), l'appelait feu John Glyn; — des cheveux d'un blond pâle, cendré, sans cesse en désordre et pourtant coiffés comme par un peintre de génie, tombant en boucles autour des joues, sur le front, se croisant en collier autour des seins, s'enlaçant en anneaux derrière les épaules; des yeux bruns, larges, calmes, pareils à des yeux

d'oiseau, vifs et ingénus, où la vie semble avoir passé sans y laisser une peine, doucement voilés de longs cils qui se lèvent et s'abaissent en des mouvements pleins de caresse; tout lui donne une grâce infinie de jolie enfant. Et enfant est-elle dans son corps potelé, la liberté, la pétulance de ses gestes et de ses attitudes, les belles roses de vie qui, si promptement, à la moindre parole, viennent à son teint.

Je ne me lassais pas de l'entendre. La voix et les récits avaient pour moi de telles séductions que mon oncle dut me rappeler, le soir, qu'il était temps de m'en retourner à la Pervenchère. Avant mon départ, l'archevêque auquel on m'avait présenté, dit en me tapotant la joue d'un geste amical :

— Travaille, mon enfant, prie le bon Dieu, et surtout la Sainte-Vierge, car, vois-tu, on n'arrive à rien sans les femmes, pas même au paradis; n'est-il pas vrai, mon général ?

— Vous ne sauriez mieux dire, monseigneur! répliqua M. Du Tremblay d'un air distrait.

Sans doute il pensait à ses campagnes.

***

Cet été-là, mon oncle négligea un peu

mes leçons d'histoire. On ne me recevait même plus à la Pervenchère, que de loin en loin; il fallait user de subterfuges, acheter Chômel par des compliments sur ses fleurs ou la bonne Rosalie par l'éloge de sa cuisine, pour forcer la consigne, me glisser dans le parc, essayer d'entrevoir la jeune femme à une fenêtre ou à un détour d'allée.

Dans le pays, malgré son oubli des convenances et des façons qui pouvaient sembler bizarres à des gens simples, elle ne choquait personne. Elle était si assidue à ses dévotions, si généreuse aux pauvres, si affable pour tous!

Et puis un charme venait de sa marche un peu lente, balancée et pourtant légère, de ses grands yeux doux très purs, et de tout ce qu'on imaginait de sa première jeunesse.

Un matin, je trouvai le prétexte de lui rapporter un livre qu'elle avait oublié chez mon oncle.

Les portes étaient ouvertes. Je m'introduisis jusqu'à son cabinet de toilette. Elle se coiffait devant son miroir, au milieu d'un rayonnement de soleil qui dorait ses bras nus et ses cheveux. En m'entendant venir, elle poussa un petit cri et se retourna vers moi; dans sa grande chemise aux plis

raides et toute droite, elle avait l'air d'une fillette un peu gauche; mais tout de suite la caresse de son regard, un mouvement qui offrit, sous le linge chaste, les riches trésors de sa chair en apparence délicate, le parfum qui s'exhala de sa chevelure, me surprirent d'un feu sexuel, éveillèrent en moi une volupté chaude et enveloppante.

Elle sentit bien que je n'étais pas insensible, et parut, comme moi, assez gênée.

— Que faites-vous là ? me demanda-t-elle.

J'arrêtai les yeux sur un côté de la chambre à coucher, où il y avait deux portraits.

— C'est l'Empereur, me dit-elle.

— Oh ! fis-je, ce n'est pas cela que je regardais.

— C'était peut-être mon portrait ?

— Oui; il est beau, mais le peintre ne vous a pas faite si belle que vous êtes.

— Voyez-vous cela, le petit flatteur !

Je repris :

— Je ne vous flatte pas... Et si vous étiez bonne...

— Si j'étais bonne ?...

— Vous...

— Arrête, tu vas dire une bêtise !

Je baissai la tête, très humilié.

— Allons, parle, reprit-elle avec vivacité; je ne te croquerai pas.

— Eh bien, dis-je avec assurance, si

vous étiez bonne, vous me donneriez un baiser.

Elle me regarda un instant avec surprise, puis partit d'un grand éclat de rire.

— A ton âge, mon chéri, on n'embrasse que sa maman.

Mais voyant que mon visage prenait un air de grande tristesse, elle se pencha vers moi et très vite m'effleura de ses lèvres. Oh! l'exquise saveur de groseilles fraîches. Je la baisai à pleine bouche.

— Quel coquin, chuchota-t-elle; si ton oncle nous avait vus!

Après un pareil accueil, après avoir goûté à cette bouche suave, obtenu la vision rapide de cette beauté, et ce premier arome de caresses, il m'en coûtait de m'en aller ainsi; mes yeux ne quittaient la jeune femme que pour s'attacher sur les meubles au milieu desquels elle vivait, comme si je n'eusse rien voulu oublier de cette heureuse maison qu'elle animait, qu'elle enchantait de sa présence! Mon regard tomba tout à coup sur un cahier recouvert d'un papier vert, où était inscrit en grosses lettres :

Journal de ma Vie.

— C'est vous qui avez écrit cela, madame? demandai-je.

— Oui.

— Vous y avez mis les belles histoires que vous racontiez à mon oncle, l'autre jour?

— Quelques-unes.

— Est-ce qu'il y a l'histoire de la dame en marbre?

— Quelle dame en marbre?

— La dame dont le buste se trouve dans le salon.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

Mais j'étais persuadé, je ne sais pourquoi, que l'aventure de cette femme mystérieuse qu'avait aimée mon oncle, et dont Rosalie m'avait parlé à mots couverts, était racontée tout au long dans ce journal. Cette figure méchante et rusée, avec son sourire affecté et sa feinte douceur, m'attirait comme un péril inconnu; j'en étais obsédé; en proie à une frayeur qui tenait du vertige, je la cherchais partout.

— Oh! m'écriai-je, comme j'aimerais lire ce que vous avez écrit là.

— Eh bien, emporte mon journal, mais tu me le rendras... Et puis, écoute : ce n'est pas convenable à un petit jeune homme de ton âge d'entrer dans la chambre d'une jeune femme qui est à s'habiller. Promets-moi de ne plus recommencer!

Je promis, je demandai pardon, et après

lui avoir baisé la main, comme le faisait mon oncle, je me retirai bien lentement.

Henriette était si ingénue, qu'elle n'avait nulle crainte, en me prêtant le cahier, d'éclaircir, d'éveiller mon ignorance.

A peine rentré à la maison, je me plongeai dans cette lecture. Parfois, un passage m'arrêtait, me faisait rougir. Sans rien perdre de son charme — elle en aurait eu plutôt davantage — Henriette m'échappa, m'inquiéta même un peu, par tout ce qu'elle découvrait de nouveau et d'insoupçonné à mon esprit d'enfant. Je ne sentais point, comme aujourd'hui, le charme de ces êtres candides qui sont allés partout sans se salir leurs âmes, et auxquels on doit pardonner leurs fautes, parce qu'ils les ont commises les yeux fermés.

Voici ces pages, transcrites du cahier d'Henriette, qui les avait tracées d'une main hâtive, sans autre but que de fixer certains événements, heureux ou affligeants pour elle.

Elles me plurent, parce que j'y retrouvais le souvenir des dernières gloires de mon pays et le secret de nos récentes misères, parce que j'y entendais babiller une voix innocente d'amoureuse.

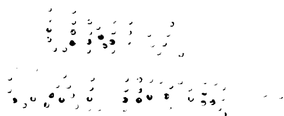
Il y avait aussi à certains feuillets des

caractères empâtés, tremblants, dont l'encre s'étalait en une tache pâle, et je baisais ces traces évidentes de larmes.



Le Journal d'Henriette Glyn

I







I

DEUX AVENTURIERS

Paris est la ville du jeu et des aventures, des ruines soudaines et des rapides fortunes. Quand j'y arrivai, misérable, grelottante, tout effarée de honte et de gaucherie provinciale, j'aurais traité d'insolent le hardi prophète qui se fût permis de me prédire l'avenir.

Fille de pauvres fermiers de la baronne

de Gondrecourt, je reçus toutefois une certaine éducation au château de Bonnétable, où, me trouvant quelque esprit et un certain air de visage, on me donna comme condisciple à Mlle Victoire pour la stimuler au travail. Je restai ainsi plusieurs années à vivre tout près de ma jeune maîtresse — presque de sa vie — sans me salir les doigts à d'autres ouvrages qu'à des travaux d'écritoire.

Mlle Victoire se maria de bonne heure; après son départ, je demeurai au château pour y aider à toutes besognes. Je supportai sans trop de tristesse ce changement d'existence. J'avais de la gaieté, du courage; et, assurée de trouver chaque jour mon pain et un gîte, je ne me plaignais pas de mon sort. Ah dame! dans ce temps-là je n'étais pas ambitieuse; je me souvenais trop de mon enfance, où j'avais dîné de pavé à la sauce caillou plus souvent qu'à mon tour. Mais les choses se gâtèrent. Comme Miss Adda Gordon, l'institutrice de Mlle Claire — sœur cadette de Victoire — était partie subitement, on me chargea de ses fonctions en attendant qu'on lui eût trouvé une véritable remplaçante.

Durant des mois, je fus ainsi gouvernante, un peu femme de chambre et presque maîtresse d'école; les Gondrecourt

sont économes de serviteurs, ils veulent que, chez eux, les domestiques utilisent toutes leurs facultés.

Cependant le baron, comme pour me surveiller et voir si je m'acquittais bien de ma tâche, venait souvent assister à mes leçons. Il semblait me témoigner un intérêt au-dessus de mon mérite. Un jour même que sa fille était sortie de la chambre, il eut des paroles, des gestes si pressants que, craignant de ne pouvoir me défendre, j'appelai au secours; il s'ensuivit une scène abominable, aussi humiliante pour le baron que pour moi, où, en présence de l'enfant et des domestiques accourus à mes cris, il dut s'entendre insulter de la bouche de sa femme en colère et qui ne se contenait plus. Personne ne me pardonna mon innocence; la baronne, avec une fureur contenue, me signifia mon congé. Elle ne voulait bien me protéger encore que si je consentais à quitter aussitôt un pays où, disait-elle, ma présence était devenue intolérable. Il fallut me résigner; et, dès le lendemain, sans qu'on m'eût laissé le temps d'aller jusqu'au village embrasser maman, je fus conduite à la gare et expédiée sur Paris. Dans ma poche, j'avais une centaine de francs et une lettre pour une amie de Mme de Gondrecourt, qui devait me prendre chez elle.

Comme je pleurais en route! Quelle épouvante me causait cette vie nouvelle parmi des inconnus!

Quand j'arrivai à Paris, la nuit était venue et, en sortant de la gare, je fus effarée par toutes ces ombres qui se mouvaient à mes côtés, devenaient, au gaz, des chevaux lancés au grand trot, des voitures roulantes qui arrivaient sur moi. Soudain je poussai un cri. Un passant me demanda ce que j'avais.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je au désespoir, j'ai perdu mon argent, j'ai perdu ma lettre! Où est mon argent, où est-il, mon Dieu?

La poche de ma jupe avait une déchirure par laquelle bourse et lettre s'en étaient allées. Voulant espérer encore qu'elles n'étaient pas perdues, je me penchais à terre, je les cherchais sur le pavé, lorsqu'une roue de voiture me rasa de si près que j'en eus le coude meurtri.

— Faites donc attention! me dit un homme en m'entraînant vivement par le bras sur le trottoir le plus proche; puis il hâta le pas.

Je courus après lui comme s'il dût être mon sauveur :

— Que désirez-vous? me demanda-t-il d'un ton dur.

— Oh ! monsieur, je viens de perdre tout ce que j'avais.

— Et que voulez-vous que j'y fasse? répliqua-t-il.

Après le service qu'il m'avait rendu et l'espèce de gratitude que j'avais ressentie aussitôt pour lui, cette réponse brutale augmenta mon chagrin. Toutefois, machinalement, sans trop savoir ce que je faisais, je continuai à le suivre. Il se méprit sur mes projets; et, se détournant avec fureur :

— Veux-tu me foutre le camp, salope! s'écria-t-il, ou je te fais empoigner par un sergent de ville!

Sans lui répondre, je pris un autre chemin; seulement je n'avais pas fait trois pas que j'éclatais en sanglots.

Je marchais en pleurant; je marchais au hasard, suivant les rues jusqu'au bout, poussée par le vague, par l'étrange espoir qu'en allant toujours devant moi, je finirais par rencontrer mon salut, quelque bonne âme charitable à laquelle j'oserais dire ma peine et qui me secourrait. Jusqu'à présent je n'avais pas eu cette audace et, d'ailleurs, tous les gens qui passaient près de moi paraissaient si pressés, si indifférents ou si hostiles, que je ne pouvais avoir la pensée de les aborder.

J'arrivai, je ne sais comment, aux Champs-

Élysées; et, pour le coup, au milieu des arbres, je me crus perdue, sortie de Paris. La nuit était venue tout à fait; de petits flocons commençaient de voler doucement comme un fin duvet, mais ce duvet me glaçait les paupières, le nez, les lèvres; déjà il formait un épais tapis sur la terre et paralysait les pieds. Je me demandai si j'allais être ensevelie sous la neige. Par ce temps froid, il n'y avait aucun passant; je ne distinguais pas, non plus, de lumières. Les rares voitures semblaient conduites par des fantômes. Si je hélais un cocher, il ne répondait pas. L'un d'eux, enfin, après beaucoup d'appels inutiles, m'entendit, s'arrêta, me demanda où je voulais aller.

— Chez Mme de Civray! fis-je, rue de...

Mais, voilà! au milieu de mes préoccupations, j'avais pris la lettre que m'avait donnée la baronne de Gondrecourt sans regarder l'enveloppe. J'ignorais l'adresse de cette dame. La voiture partit au milieu des jurons du cocher, furieux d'avoir été dérangé inutilement de sa course. Je retombai dans mon désespoir; et, transie de froid, n'attendant plus d'aide de personne, j'allais m'asseoir sur un banc, quand je fus éblouie puis attirée par une large illumination. Il y avait devant moi un palais aux proportions colos-

sales, dont la façade lourde, écrasante, resplendissait de lumières. De grands feux rouges couronnaient l'édifice; des cordons de gaz bordaient le péristyle, les balcons, la marquise, comme pour réjouir cette nuit glaciale et déserte. « Si je m'adressais ici, me disais-je. Et pourtant, à quoi bon? On ne me donnera ni un secours, ni un renseignement; ce serait l'hôtel de Mme de Civray, qu'on ne m'y recevrait point sans lettre. Pourquoi affronter encore cette humiliation? »

Je sonnai tout de même à la porte. Quand on m'ouvrit, une vive clarté tomba sur mon visage des gerbes lumineuses que soutenaient de hauts lampadaires. Au milieu d'un vestibule de porphyre, j'aperçus un escalier de marbre blanc, orné, de degré en degré, de corbeilles de cyclamens. Vêtu d'une riche livrée de velours bleu brodé d'or, le valet de pied attendait ma question d'un air rogue et important; je balbutiai très bas le nom de Mme de Civray. Déjà je me voyais fermer la porte au nez, lorsque le maître d'hôtel survint, et, comme je répétais le nom de Civray, il me pria très respectueusement de le suivre.

Fort anxieuse, mais avec un regain d'espérance, je montai l'escalier de marbre, et l'on me fit entrer dans un salon plongé

dans une pénombre, éclairé seulement d'une lumière voilée, qui venait de la pièce voisine par les portes entr'ouvertes. Cette lumière laissait pourtant briller çà et là les guirlandes du plafond, les panneaux des meubles, qui, comme la livrée du valet, étaient chargés de dorures.

Un homme arriva discrètement, sur la pointe du pied. Noiraud, les moustaches relevées d'un mouvement féroce, les cheveux plaqués sur le front avec mansuétude, il était en tenue de soirée, et portait trois gardénias à la boutonnière. Il eut un clin d'œil entendu, hocha la tête, et, s'approchant, me dit à demi-voix avec un fort accent italien :

— Eh biène?

Je demeurai muette de surprise.

— Eh biène? répéta-t-il, que vous a dit Madâme Ougoustine Daubray? Elle m'attend ce soir?

Je répondis :

— Monsieur, je venais demander l'adresse de Mme de Civray, au cas où vous connaîtriez cette dame.

Ce fut à son tour de me regarder avec étonnement.

— La Civray, la Civray! Ze ne connais pas ça! La Civray! Et ze m'en bats les paupières de cette fémelle.

Puis, se mettant à geindre comme une chienne battue, à frapper du pied comme un enfant opiniâtre, il s'écria :

— Ah ! ah ! oh ! oh ! ze le savais bien ! ze ne verrai pas Ougoustine. Elle ne veut pas... elle ne veut pas venir ce soir !

Il m'avait prise pour la messagère de ses rendez-vous. Je fus alors bien effarée de ne devoir mon introduction qu'à une erreur du maître d'hôtel.

Après avoir exhalé quelque temps sa douleur, l'étranger m'apostropha avec fureur.

— Et vous ! fit-il, est-ce que vous allez rester ici ? Est-ce que vous n'allez pas foutre le camp, avec votre Civray de mon coule ?

Cependant il se lamentait à si hauts cris, il sanglotait si fort que je craignais qu'il n'ameutât toute la maison. Une petite personne que, d'abord, à cause de sa taille, je pris dans la pénombre pour une fillette, accourut vers nous, les cheveux couverts d'une mantille de dentelles espagnoles.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? dit-elle.

Le ton impérieux de sa voix me laissa entendre que la personne avait passé l'âge de porter des robes courtes. Mon interlocuteur, un peu ému de cette entrée, retrouva pourtant son sang-froid ; il se recueillit une minute, s'essuya les yeux, et répliqua :

— Ze ne fice riène dou tout. Z'écoute oune zeune fille qui viène m'apprendre oune triste nouvelle.

— Quoi donc?

— La mort d'oune de mes bônes amies, la marquise de Civray, avec qui z'ai coucé... dans lé temps.

— Et c'est à moi que vous dites cela!

— Et à qui voulez-vous que ze le dize, ma cère! ne dois-ze pas tout épancer en vous, les çagrins comme le reste! Oh! ne vous fâcez pas. C'é oune vieille histoire. Quand ze la connous, la madâme, z'avais alors dix-houit ans. Z'en ai ou depouis, des marquises, hélas! mais celle-là m'était restée sour le cœur.

— Venez donc dîner, reprit la petite femme; cela vous la fera digérer... Et cette jeune fille, ajouta-t-elle en me regardant, est-ce qu'elle va coucher ici?

— Madame! m'écriai-je en joignant les mains, je vous en supplie : ayez pitié de moi. J'arrive aujourd'hui à Paris; je ne connais personne, je ne sais où aller, j'ai perdu mon argent.

— Ça ne se perd jamais, ça! observa la petite femme d'un ton hautain. Puis elle ajouta : Vous étiez chez Mme de Civray?

— Non, madame.

— Qu'est-ce que vous me chantez donc,

vous? dit la petite femme à l'étranger; et elle lui lança un regard scrutateur, sous lequel il baissa humblement les yeux, comme s'il craignait d'y laisser voir un aveu involontaire de ses mensonges. Cependant il répliqua avec effronterie :

— La doulour égare cette enfant; elle était lectrice de la marquise.

Et, d'un clin d'œil, il essaya de me gagner à sa cause, tandis que la petite femme me demandait :

— C'est vrai?

— Comment voulez-vous qu'elle vous réponde? fit-il en voyant que j'hésitais à parler. Elle est sous le coup de la doulour, du voyaze; elle n'a peut-être pas manzé ouzourd'houi. Elle n'a plous ses idées à elle.

— Qu'elle vienne donc dîner avec nous : ça lui dégourdira la langue. Et nous verrons, nous verrons alors si vous m'avez trompée, ajouta-t-elle en levant un doigt menaçant vers son compagnon. Allons dîner! C'est ridicule d'abandonner ainsi ses invités.

Nous descendîmes au premier étage et nous pénétrâmes dans une vaste salle dont les murs étaient couverts, mi-partie de lambris dorés, mi-partie de faïence imitant les majoliques. Une énorme cheminée sculptée occupait tout un côté de la pièce, soutenue

par des nymphes et des satyres. Sur le manteau, des guirlandes formées de pommes, de bananes et de roses, se croisaient et s'enroulaient autour d'un médaillon où était peint le portrait de la Dame du lieu. Le plafond aussi était peint. Des nudités roses y folâtraient, étalaient leurs grâces bien en chair au fond d'un azur tout frais, à peine obscurci çà et là par d'aimables nuages. Au premier regard, cette grande salle que quatre candélabres éclairaient d'une pauvre lueur, avec sa table chichement servie, entourée de convives silencieux et de valets immobiles, malgré sa décoration pimpante et dorée, vous causait une impression singulière de tristesse et de recueillement; et, sans les mythologies audacieuses du plafond, on se serait cru tout à fait dans une église, devant un autel éclairé par des cierges, à adorer de saintes reliques.

La petite femme me fit asseoir à son côté et prit place elle-même à table avec son compagnon. Il y avait parmi les convives des hommes de différents âges, presque tous vêtus avec recherche; plusieurs de ces têtes avaient de longues dents, d'énormes mâchoires, des yeux avides de bête de proie qui s'arrangeaient tant bien que mal, sous les poils broussailleux des moustaches, des favoris et des sourcils, avec les diamants et

les cravates blanches de leurs possesseurs. Sur l'apparence, on n'eût pas confié à certains convives la clé de son secrétaire; et cependant il eût semblé bien peu convenable de n'avoir pas, pour leurs manières honnêtes, les plus grands égards. Malgré la frayeur qu'ils m'inspiraient, à cause même de cette frayeur, je ne manquai pas de les admirer. Plus tard j'ai songé que ces messieurs, à Mazas, n'auraient pas fait mauvaise figure.

Dans cette réunion, je ne fus pas peu étonnée de reconnaître à une extrémité de la table, relégué comme une pièce inutile, bonne tout au plus à la symétrie, ou pour être le quatorzième convive, l'ancien curé de Bonnétable, l'abbé Boyriveaux. Il se démenait et jabotait ferme, émoustillé par le luxe qui entourait sa soutane, et, de concert avec son voisin, opposait une parole libre au silence des autres convives. Il fut, aussi lui, assez étonné de me voir et mit, dans son sourire, quelque gêne à me reconnaître. En revanche, il s'était joint à son interlocuteur pour acclamer bruyamment l'arrivée de la petite femme.

— Notre estomac vous appelle, Jeanne!

— Ah! Jeanne, comme nous eussions échangé toute votre vaisselle plate pour le moindre plat.

— Vous devez des dommages-intérêts à nos ventres, ô Jehanne, Johanna!

Ces familiarités grossières déplurent fort à la petite femme, qui répondit du bout des dents et les yeux baissés :

— Vous pouvez bien jeûner un peu, l'abbé : cela vous fera maigrir.

— La barône et moi nous étions en affaires, ajouta son compagnon pour s'excuser, mais sur un ton royal qui semblait dédaigner les explications.

Tout en mangeant, j'observais la baronne Jehanne, ou Johanna, à laquelle les convives, à l'exception de l'abbé et de son voisin, rendaient les plus grands hommages, et qu'ils flattaient d'une cour solennelle et respectueuse. Jeanne avait une tête de momie d'Égypte, des joues creusées, de petites mains sèches et osseuses. Avec cela, peinte et repeinte; mais le fard se craquelait en plus d'une ride et le rouge des lèvres saignait. Elle avait dû, ce soir-là, trop vite se faire la figure, car elle n'avait pas les traits assez châtiés. Sans taille, sans hanches et pauvre de cheveux, elle eût paru tout à fait laide si des yeux extraordinaires, des yeux d'acier, froids et étincelants, n'eussent animé d'une vie bizarre cette face en bois. Aux oreilles, sur les épaules décolletées, dans la chevelure teinte en roux et très frisée, les

diamants jetaient leurs flammes; un collier à quatre rangs de perles lui entourait le cou, et ses doigts disparaissaient sous les anneaux, les bagues ornées de rubis, de saphirs. Souvent elle avait un sourire de complaisance pour cette devanture de joaillier qu'elle portait sur elle, et semblait enorgueillie de tant de clartés répandues sur sa personne; souvent aussi elle devenait soucieuse, se retirait de la conversation, paraissait s'absorber en des songes ou des calculs; puis, quand elle retournait à la causerie, elle lançait à ses hôtes un regard méprisant comme pour leur faire payer sa condescendance. Il en résultait une grande gêne, qui arrêtait, qui mesurait les paroles sur les lèvres.

— Ma cère, fit l'étranger que je pris un moment pour le mari et qu'on appelait le comte Mosto, ze ne sais pas vraiment comment vous vous arranzez ici. Ze souis affamé, altéré, zelé dans votre palais.

— Et que diriez-vous donc si vous étiez un pauvre homme, qui n'eût pas de quoi manger? Je dépense deux mille francs par jour, et vous n'êtes pas encore satisfait!

— Ma cère, ne dépensez riène dou tout, et donnez-moi à boire. Vous me rézouirez davantaze.

Sur un signe, le maître d'hôtel approcha une énorme fontaine en argent, figurant un

rocher percé d'ouvertures. De chaque ouverture, lorsqu'on arrachait le bouchon d'or, devait jaillir un vin particulier; seulement, soit que les réservoirs fussent vides, soit que la construction de la fontaine fût défectueuse, on avait beau arracher tous les bouchons, rien ne jaillissait. Avec beaucoup de peine, le comte parvint à se remplir un demi verre de Bordeaux. Les autres convives ne purent avoir une goutte. Alors la baronne gronda le sommelier.

— Vous n'avez donc pas fait remplir le Rocher? dit-elle.

Et haussant les épaules, elle ajouta :

— C'est si commode!... Seulement il faudrait des domestiques intelligents.

Les reproches du comte n'étaient que trop fondés. Le dîner fut maigre, et on l'expédia en toute hâte. Je me levai de table, sans avoir apaisé ma faim et glacée par un courant d'air qui arrivait d'on ne sait où, dans cette vaste salle, ouverte et mal chauffée. Pourtant je ne voulais pas me plaindre. J'étais assez heureuse d'avoir échappé à la neige des Champs-Élysées.

Comme on passait dans un salon décoré des mêmes boiseries dorées, des mêmes mythologies roses et bleues, car tout se ressemblait dans cette maison, le maître d'hôtel cria un nom que je n'entendis pas;

à l'instant les causeries qui, après la contrainte de ce triste repas, s'étaient mises à bourdonner, s'arrêtèrent, tous les yeux se fixèrent sur la porte d'entrée. La maîtresse de maison s'avança, s'inclina. Serré dans un frac d'une froide élégance, un petit homme aux larges moustaches, au nez de perroquet, venait d'apparaître, d'entrer vivement.

— Que je n'interrompe point vos plaisirs, messieurs, fit-il en répondant aux saluts avec une grande courtoisie.

Je m'amusai de l'air solennel qui passa aussitôt sur les visages. On eût dit qu'un événement considérable venait d'avoir lieu, qui s'imposait aux pensées les plus diverses, dominait les ambitions, les amours, les médisances. Le petit homme traversait le salon. Il semblait marcher par une inspiration d'en haut, et trainer de son long corps de courtes jambes, à la façon d'un oiseau qui n'a plus d'ailes et cherche toujours à voler. Vue par derrière, sa tête penchée en avant paraissait détachée des épaules; les cheveux ramenés sur les tempes formaient des croissants au-dessus des oreilles, tandis que les pointes des moustaches cirées dépassaient les joues. Les pans de l'habit tombaient très bas comme pour couvrir l'extrémité de la personne et dissimuler le secret d'une prolongation artificielle. Une nature ingrate,

violemment combattue et à demi-victorieuse, se trahissait sous la bizarrerie et l'impersonnalité de ces apprêts.

Les causeries reprirent, mais plus bas, avec une sorte de mystère, tandis que le nouvel arrivant s'écartait des groupes, se retirait avec la baronne dans une embrasure de fenêtre. Je surpris ces paroles proférées à demi-voix :

— Pourquoi, madame, ne m'avez-vous pas dit que vous auriez, ce soir, des invités?

Je me trouvais alors à côté de M. l'abbé Boyriveaux. Il prit pour causer avec moi le ton dégagé d'un vieux viveur, indulgent aux faiblesses humaines.

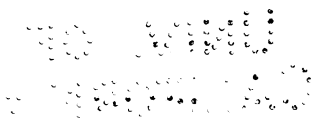
— Que faites-vous ici, ma pauvre enfant : la fête?

Mais, à la vue de mes vêtements qui contrastaient singulièrement avec le luxe du lieu, il sembla se repentir de sa question, et même crut nécessaire de justifier sa présence :

— Vous vous étonnez sans doute de rencontrer un prêtre dans cette maison? Je viens ici pour les malheureux. Il faut que nous assistions aux fêtes, et soyons au courant de tant de folles dépenses, pour que les riches n'aient plus le droit de répondre à nos demandes d'aumônes : « Nous ne « pouvons rien vous donner. »

— Ah! monsieur le curé, m'écriai-je,





puisque vous êtes charitable, assistez-moi.

Et je lui racontai mes simples et misérables aventures.

— Écoutez, fit-il, je connais assez intimement la baronne pour lui parler de vous. Elle a justement besoin d'une lectrice. J'espère que, sur ma recommandation, elle vous gardera chez elle.

A ce moment, ayant tourné la tête, je rencontrai le regard du visiteur à qui l'on venait de rendre de si respectueux hommages, pour lequel on avait témoigné tant de curiosité! Ses yeux s'étaient arrêtés sur moi et me considéraient avec attention. Ils étaient très beaux, ces yeux, fins et profonds, pleins d'une tendre douceur; et le visage qui, de profil, m'avait paru presque laid, me séduisait à présent par l'expression d'intelligence haute et calme de tous ses traits. La taille, aussi, droite, bien prise, l'attitude, maintenant sans gaucherie et pleine de noblesse, flattaient la vue. Était-ce le même homme que tout à l'heure? Y avait-il, en son être, un charme réel, ou était-ce lui qui le créait, ce charme, de la force de son regard, tout puissant là où il se fixait? Je n'en demandais pas si long. J'étais heureuse que quelqu'un voulût bien s'occuper de moi. Cela me suffisait. Pour la première fois je me posais cette question :

« Est-ce que par hasard je serais jolie? »

La faveur dont m'honorait ce visiteur illustre m'avait valu quelque intérêt de la part des autres invités. Je commençais pourtant à être gênée de ce regard qui ne me quittait pas, lorsque enfin on tourna la tête, on dit un brusque adieu; on fit un « A demain! » et l'on disparut. Au même instant, un homme se précipita vers l'escalier : chevelu, barbu, mal peigné, ayant la tournure d'un jardinier endimanché et des mouvements trop hâtifs qui agitaient par derrière ses pans d'habit aux poches gonflées. Il écarta vivement et violemment les groupes, sortit, rejoignit le visiteur qui se retirait et, par les battants entr'ouverts du salon, j'entendis résonner une voix nasillarde, aux élans plaintifs et irrités, une voix de guignol ou de cacatois :

— On m'a promis, Sire, on m'a promis!... Votre Majesté sait l'attachement que nous lui portons, quels services immenses nous avons rendus, Ollivier et moi, à la Dynastie!

— Je verrai, j'aviserai, répondait-on.

Le bruit des voix se perdit au dehors, au moment où les interlocuteurs sortirent du vestibule. Nous entendîmes un battement de portière, un piaffement de chevaux. Une voiture roula...

— Ce vieil Aliboron, quel solliciteur tout

de même! s'écria quelqu'un. Il irait demander une place à l'Empereur jusque dans le lit d'une maîtresse, jusque dans les water-closets.

J'étais tout émue par les paroles que je venais d'entendre. Je doutais, je n'osais croire. Le cœur me battait vivement.

— Quel est ce monsieur qui vient de venir? demandai-je.

Quand on me répondit, je ne me contenais plus de joie et d'orgueil. Quoi! l'Empereur m'avait distinguée, m'avait regardée, lui qui avait autour de lui tant de femmes admirables : j'étais donc belle.

L'abbé Boyriveaux s'approcha de la baronne, lui exposa ma requête.

— Alors c'est bien vrai que mademoiselle était chez Mme de Gondrecourt? fit-elle. Moi, je veux bien la prendre pour lectrice! Si toutefois, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, cela ne doit pas causer trop de tristesse au comte en lui rappelant sa vieille amie. Allons! c'est dit!

J'étais près d'elle.

— Ah! madame, m'écriai-je, comme vous êtes bonne! Vous me sauvez la vie.

Elle ne répondit point, mais se tournant vers moi et me regardant fixement :

— J'espère, mademoiselle, que vous en avez un succès, ce soir!

....

Un jeune homme disait à côté de nous :

— L'Empereur a cru revoir Lady Douglas. C'est étonnant comme cette jeune fille lui ressemble !

— Moi, répliqua-t-on, je ne puis comprendre qu'une femme puisse se substituer à une autre dans un même amour. Les êtres sont tellement différents !

— Oui, et quand on change de maîtresse, ce n'est pas pour prendre une femme semblable à celle qu'on vient de quitter, car si la nouvelle maîtresse peut continuer vos peines, elle n'est capable que de vous faire regretter vos plaisirs.

— A moins qu'elle ne les remplace par de nouveaux. Alors le Passé ne sert qu'à rendre le Présent moins étranger. C'est un visage familier qui change de physionomie pour s'embellir encore. On a la surprise dans l'accoutumance : rien de plus délicieux...

— Peuh ! fit dédaigneusement le comte qui s'était approché, les mains dans les poches de son pantalon.

— Est-ce que vous connaissez Lady Douglas ?

— Si ze la connais ! ze vous crois que ze la connais ! Z'ai coucé avec elle.

— C'est une femme superbe ? demanda quelqu'un.

— Ah! ça, ze ne saurais vous dire. Il y a si longtemps que ze l'ai oue dans mes bras que z'ai oublié ses formes. Z'en ai ou tant, vous savez! Z'en ai ou tant!

On prenait soin dans un groupe de me renseigner sur la baronne.

— Elle a, disait-on, plus d'un familier, qui se croit permis de l'appeler Jeanne la Flamme; mais elle a toujours été très discrète dans sa vie. On ne sait pas au juste quel est le caractère de ses relations avec l'Empereur, avec le comte. Quant au baron, son mari, il n'est jamais à Paris. Peut-être, au surplus, est-il mort! Seulement elle ferait bien d'éloigner de chez elle des hommes comme l'abbé Boyriveaux, qui la compromettent par leurs manières, et racontent sur elle des potins invraisemblables. On a de la tenue, bon Dieu!

Chacun, dans cette étrange réunion, était mis à son tour sur la sellette, et les causeurs se laissaient si bien emporter par le plaisir de dire des horreurs sur le prochain, qu'ils ne prenaient pas la peine de songer que les intéressés étaient là, derrière eux, pour les entendre. Malgré l'attention que m'avait témoignée l'Empereur, personne, à cause sans doute de mes vêtements vulgaires, ne daignait m'adresser la parole, ce qui me permettait d'aller d'un groupe à un autre

et de surprendre au vol les conversations. Je fus indignée plus d'une fois, car si on ne me parlait pas, on parlait de moi, et en quels termes, mon Dieu !

— Avouez-le, mon cher abbé, c'est votre maîtresse !

— Et la chasteté chrétienne, qu'en faites-vous ? répliquait l'abbé Boyriveaux.

— C'est vrai, vous avez des mœurs spéciales !

— Voyons ! Est-ce que j'en ai l'air ? répondait l'abbé tranquillement. Souvenez-vous du jugement que le digne archevêque de Reims a porté sur moi. « Ses discours « sont légers, a-t-il dit, mais au moins ne « pèche-t-il point par le fondement. »

La baronne était assise à côté d'un jeune homme qui avait l'apparence d'un officier. Grand, fort, d'une beauté mâle, il m'attristait par son attitude de basse dévotion. Penché vers la baronne, la bouche entr'ouverte dans un rire de luxure, les yeux brillants de désir, il semblait la posséder déjà. Elle se leva, se tourna vers une glace, eut une moue de dépit.

— Je deviens donc laide ? dit-elle, l'Empereur ne m'a pas regardée.

Mais le jeune homme la rassurait de ses regards enflammés, de ses paroles ardentes. Et d'ailleurs toutes ces parures ne lui prou-

vaient-elles pas sa beauté ! Elle les lui montra en détail. Ce fut une agréable diversion à des pensées funèbres.

— Ceci vaut vingt mille francs... Ceci, trente mille... Ceci, cinquante mille ! C'est beau, n'est-ce pas ? Je baisse la voix, ajouta-t-elle, car voyez-vous, cher monsieur, il y a tant de monde ici, ce soir !

Et elle jetait un regard inquiet sur l'entourage ; elle ne prenait sans doute pas garde que je l'écoutais, car elle en aurait eu peut-être quelque effroi.

— Quelle agrafe admirable ! s'écria le jeune homme.

— Eh bien ! vous vous y connaissez, vous pouvez vous en vanter, dit la baronne en riant. Cette agrafe est en faux. Oui, comme je perdais toujours mes agrafes de diamants, je me suis décidée à les laisser dans leurs écrins.

— Mais quel plaisir de porter des bijoux faux ?

— Ils me rappellent les vrais qui sont en haut dans mes coffrets, dit-elle avec fierté.

Ils causèrent quelques instants encore. L'adorateur s'écria tout à coup :

— Vous m'effrayez. Si j'étais votre mari, j'aurais peur de vous aimer.

— Vous n'auriez pas voulu être mon mari ?

— Non, car j'aurais été, je le sens bien, pieds et poings liés, votre esclave.

— Et c'est un état qui vous déplaît? C'est pourtant l'état de tout amoureux.

— Mais je ne veux pas être amoureux.

— Cher monsieur, croyez-vous être maître de votre volonté?

— Certainement.

— Alors vous ne croyez pas qu'une femme puisse dire : « Je veux que cet homme « m'aime », et que cela soit? Ainsi, moi, par exemple, si je voulais?

Et elle se mit à réciter les vers de Heine :

Frau Fortuna, ganz umsunst
Thust du sprode! deine Gunst
Weiss ich mir durch Kampf und Ringen
Zu erbeuten, zu erzwingen. (1)

— Que dites-vous là? demanda le jeune homme.

— Je profère des outrages contre vous, contre votre belle assurance, s'écria-t-elle en riant, et elle le quitta pour aller dire un mot au comte.

(1) Dame Fortune, tout à fait gratuitement
Tu fais la bégueule! — Tes faveurs, —
Je saurai bien lutter et combattre
Pour te les prendre, pour te les arracher!

L'adorateur essaya de rire, mais il parut, au fond, très irrité. Cette petite femme laide avait un puissant ascendant sur les hommes par sa froideur, son ironie, sa force de dissimulation, l'ardeur qu'elle mettait à se moquer d'eux. Tous ces jeunes gens qui venaient baiser ses mains sèches se demandaient sans doute ce qu'il y avait derrière ces yeux froids, quel mystère céleste ou infernal les illuminait soudain. Peut-être n'était-ce rien que des calculs d'usurier; et pourtant!... Personne ne pouvait savoir.

Brusquement, le comte vint prendre congé.

— Adio, madâme, fit-il d'un air cérémonieux.

— Et où allez-vous encore? lui demanda-t-elle.

— Au cercle, cère amie. Pouisque vous dépensez deux mille franques par zour, il faut bien que ze travaille pour le ménaze.

— Prenez garde de ne pas perdre, car vous n'êtes pas un assez joli garçon pour que je paie vos dettes de jeu.

— Soyez sans crainte, cère amie!

— Oui, conclut quelqu'un à demi-voix, il sait le proverbe : la fortune ne fait pas de cornes aux cornards.

En passant près de moi, le comte me caressa les joues.

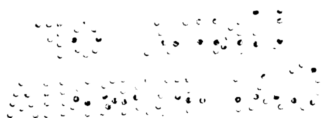
— C'est qu'elle est mignône, dit-il, c'est qu'elle est zolie, cette demôiselle !

Évidemment l'honneur d'avoir été distinguée par l'Empereur m'avait subitement embellie à ses yeux.

Je demeurai assez embarrassée au milieu des invités. Comme il n'y avait pas d'autres femmes que la baronne et moi dans cette réunion, on avait fini par me parler. A ma gaucherie de provinciale, on me jugea fort niaise; ces messieurs se divertirent donc quelque temps à me mortifier par de lourdes plaisanteries et de grossières propositions. C'est extraordinaire comme une soirée d'hommes fait fermenter les instincts de basse brutalité et éclater le rustre sous des êtres que l'on eût jugés, à première vue, de bonne compagnie ! Il suffit que les contraintes du monde se relâchent un peu pour qu'on prenne aussitôt toutes les libertés... Afin de terminer la soirée, on imagina des jeux plus ou moins innocents, plus ou moins galants, auxquels Jeanne la Flamme se prêta avec beaucoup d'entrain et d'où je sortis la chair meurtrie, les jupes en lambeaux, essayant de rire, il est vrai, mais les larmes aux yeux.

Quand les invités se furent retirés et que l'hôtel fut redevenu calme, la baronne me montra, à côté de son cabinet de toilette, la


BOILEAU



petite chambre où je devais coucher. Puis elle me dit durement :

— Je ne vous ai prise que sur la recommandation de l'abbé Boyriveaux, par simple charité : car je n'avais nul besoin de vous. Veuillez donc, je vous prie, essayer de vous rendre utile. Chaque jour, d'ailleurs, je prendrai soin moi-même de vous indiquer votre tâche. Je vous demande d'être laborieuse et docile; j'exige de vous la plus grande soumission. Si vous manquez en quoi que ce soit à votre service, je vous renvoie aussitôt : songez-y bien.

Dès le lendemain mon travail commença et j'appris à connaitre ma maitresse. Je n'étais lectrice que de nom, car la baronne jugeait que les romans, les pièces de théâtre et, en général, tous les livres, n'étaient que des recueils de mensonges et de balivernes. Elle avait pourtant des bribes de savoir qu'elle avait emportées de droite et de gauche, de ses liaisons et de ses voyages, car elle joignait à une intelligence souple et toujours en éveil, l'expérience d'une vie aventureuse et très variée. Mais, vulgaire de goûts, sotte dans la conversation toutes les fois que son intérêt ou sa passion n'était pas en jeu, elle laissait croire à ceux qui la trouvaient laide et suspectaient son mariage, que, pour avoir conquis une telle fortune,

elle devait remplacer la beauté absente par de singulières complaisances ou une ardeur amoureuse extraordinaire : on l'avait ainsi appelée Jeanne la Flamme. Je crois bien qu'on se trompait et qu'elle était plutôt de glace aux baisers; s'il lui arrivait de s'abandonner à des caresses, c'est qu'elle l'avait résolu d'avance et que cet abandon pouvait lui rapporter gros profit. Elle ne devait réellement son pouvoir sur les hommes qu'à sa force de volonté, à son insatiable ambition, d'où rien ne venait la distraire et où elle trouvait à la fois son amour, son jeu et ses fêtes. Seul l'orgueil, dans les rares circonstances où il fut contraire à sa fortune, put lui cacher un instant le but de toute sa vie et l'écarter de sa route.

Cet égoïsme ne laissait point place dans son cœur à la mansuétude; elle fut pour moi pleine d'exigences et de cruautés. Au milieu d'un domestique si nombreux, il me fallait peiner du matin jusqu'au soir, plus qu'aucune autre servante, puisque je devais veiller à tout, achever, refaire le travail insuffisant ou défectueux; et cela, au milieu de l'envie des subalternes et de la haine de la baronne.

Jeanne la Flamme, en effet, me détestait à cause de ma jeunesse, de mon visage qu'elle voyait plus agréable que le sien, et

de tout ce qu'elle imaginait de mon avenir. Je me demandais à quel sentiment elle avait obéi en me retenant chez elle. La générosité, non plus qu'un intérêt prochain, n'avait causé cette résolution. Ou, me disais-je, elle veut étouffer entre quatre murs ce qu'il peut y avoir de séduisant en moi, ou bien elle prétend bénéficier des agréments de ma personne, et, comme une procureuse, les faire servir à sa propre fortune, à moins que l'abbé Boyriveaux ne lui ait forcé la main et qu'elle n'aït cru devoir se montrer généreuse devant lui.

Le jeune homme que j'avais aperçu en adoration devant elle, le soir de mon arrivée, venait fréquemment la voir. Il s'appelait le marquis Édouard de Sourdis et était capitaine d'état-major. Le comte et le capitaine étaient les seuls amis de la baronne avec lesquels j'eusse des rapports.

Un grand garçon aux cheveux et à la moustache d'un blond filasse, aux yeux étonnés et au teint rose d'enfant, les accompagnait parfois, mais jamais il ne m'adressait la parole. Devant eux, d'ailleurs, il n'ouvrait la bouche que pour lâcher d'étourdissantes niaiseries. Avec Jeanne la Flamme, au contraire, il avait de longues conversations en allemand, dont la baronne ne semblait point se moquer. Certaines phrases, que

je surpris, ne laissèrent pas de me causer des inquiétudes sur le rôle que cet étranger prétendait jouer parmi nous. Jeanne, sans doute, ne songeait pas que sa « lectrice » pût les comprendre, car elle eût montré plus de défiance. Elle paraissait toujours avoir peur et vouloir se garder de moi.

Aux soirs de réception, par exemple, il m'était ordonné de me tenir dans ma chambrette et de n'en pas bouger.

Elle se plaisait à m'humilier. Devant le comte et M. de Sourdis, elle essayait de me forcer à parler sur des sujets qui m'étaient absolument étrangers, et, ainsi, à provoquer de ma part des réponses absurdes qui faisaient rire et me couvraient de honte. Cependant ses amis n'étaient pas dupes de son jeu; s'ils n'osaient pas s'y opposer ouvertement, du moins ne s'y mêlaient-ils pas eux-mêmes. Je ne pouvais m'empêcher de les plaindre, et ce pauvre M. de Sourdis surtout, dont je ne comprenais pas que la loyale, franche et noble nature s'acoquinât à tant d'astuce et de fourberie.

Un matin, la baronne encore couchée me fit venir près d'elle, et me dit :

— Ma chère, je ne puis réellement plus m'accommoder de mes femmes de chambre; ces filles ont la main trop lourde, et leur personne est si négligée que le cœur me

soulève de les voir. Il faut que vous les remplaciez ici. Vous rangerez vous-même cet appartement.

— C'est bien, madame, fis-je, confuse de cette nouvelle charge.

La baronne me dit encore :

— Il est déplorable d'avoir si peu de familiarité avec des personnes qui sont avec vous du matin au soir, et auxquelles vous laissez tout voir de votre personne. On choisit son médecin, son confesseur, pourquoi ne choisirait-on pas sa femme de chambre? Notre vie intime n'a-t-elle pas aussi ses secrets? Pour ma part, je ne puis plus tolérer que les habitudes et les caprices de notre corps, ce que nous cachons même à un mari, à une sœur, soient le divertissement de l'office. C'est pourquoi, désormais, cette chambre à coucher, ce petit salon, ce cabinet de toilette seront comme des temples inviolables pour les domestiques, et où seule vous aurez le droit d'entrer.

Elle m'attira sur le bord du lit et me fit asseoir près d'elle.

— Je vous ai peut-être sauvée de la mort, ma chère enfant, dit-elle. J'ai tout lieu de croire que vous m'en avez quelque gratitude. Mais, pour vous bien acquitter des services que j'attends de vous, un attachement ordinaire ne suffit pas; il est néces-

saire que vous ayez ce dévouement de toute la personne, sans lequel une maîtresse ne peut compter ni sur le respect ni sur l'obéissance de ses subordonnés.

Elle avait pris un ton doucereux, qui ne lui était pas ordinaire, pensant qu'elle viendrait aisément à bout de ma timidité et qu'elle saurait exiger de moi les plus odieuses complaisances. Ouvrant le lit, tenant sa chemise relevée entre les dents, elle s'offrit toute nue, écarta ses jambes maigres.

— Tenez, fit-elle, je veux que vous me baisiez ici !

Et elle me désignait la place du doigt, souriant de l'étonnement et de la honte qu'elle me causait. Comme la surprise me clouait sur le lit, immobile et sans paroles :

— Allons, allons, fit-elle encore.

Brusquement je me relevai, saisie de dégoût. Elle se redressa, m'empoigna par les cheveux et, d'un violent effort, me courba la tête vers sa chair.

— Je le veux ! s'écria-t-elle, tandis que ses yeux brillaient d'une froide férocité.

Mais je m'étais dégagée, sauvée vers la porte.

— Vous êtes une misérable ! lui dis-je.

Elle était devenue pâle de colère et, résolue à me châtier, s'élança du lit, courut

après moi. Bien que je fusse plus grande qu'elle, je la redoutais plus qu'une chatte enragée. Je me mis à fuir derrière les tables, les fauteuils; à opposer, entre elle et moi, tout ce que je pouvais rencontrer. A la fin, d'un bond furieux, elle m'atteignit, et me déchira les épaules de ses ongles.

— Vous êtes ma domestique, entendez-vous, ma domestique! répétait-elle, et je vous forcerai bien à faire ce que je veux!

— Jamais! répliquai-je, car mon courage m'était revenu et j'étais prête à lui riposter.

A ce moment, on ouvrit lentement la porte. J'aperçus le comte Mosto qui arrivait, malgré l'heure matinale, en costume de soirée, avec des gardénias flétris au revers de son habit. Il avait un teint de cadavre et des yeux de veuve inconsolable.

— Eh biène, ma cère, dit-il, quel tapaze! Comme vous y allez! Qu'y a-t-il donc?

— Rien, répliqua la baronne d'une voix étranglée par l'émotion, je m'explique avec cette fille... Vous allez sortir, et sur le champ! ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Et que je ne vous revoie jamais!

— Per Bacco! ma cère, quel crime a pu commettre...?

— Cela ne vous regarde pas, occupez-vous

de vos affaires. Mais qu'est-ce que vous avez à la main?

Le comte s'éventait négligemment avec une enveloppe cachetée.

— Oune lettre pour vous, ma cère! dit-il en lui tendant le pli.

Un peu calmée, elle se recoucha pour lire la lettre; alors le comte, profitant d'une minute où les yeux de Jeanne la Flamme ne s'occupaient pas de lui, mais tout de même honteux comme un écolier qui ânonne une leçon mal apprise, se mit à exposer sa requête.

— Les plous honnêtes zens dou monde, dit-il, attrapent au zeu des coulottes. C'est pourquoi, cère amie, ne soyez pas sourprise si cette nouit z'ai perdou : c'est oune preûve de mon honnêteté. Avec des triceurs un hôme côme moi ne peut gagner. Maintenant ze souis averti; pouisque ze zoue avec des vôleurs, ze tricerai, moi aussi, et l'on verra! Seulement, pour rattraper les sômes perdoues, il me faut de l'arzent et mes poces sont vides. Ze dois donc m'adresser à vôtre bon cœur.

Sans écouter le comte, Jeanne la Flamme lisait toujours. A la fin elle leva les yeux sur lui.

— Devinez de qui est cette lettre? fit-elle... De mon carrossier! Cet animal-là me réclame

cinquante mille francs... Rien que cela! Et en ce moment, justement, comme fait exprès, je n'ai pas le premier sou. Est-ce que vous seriez en fonds, par hasard?

— Comment!... en fonds!... répliqua le comte surpris d'une pareille audace.

— Oui, je vous demande si vous pouvez me prêter en ce moment cinquante mille francs?

Mosto se recueillit un instant comme pour rassembler ses plus violentes invectives, puis, éclatant ainsi qu'un tonnerre vengeur :

— Madâme! s'écria-t-il, vous dépensez deux mille franques par zour et vous venez encore tâter la bourse des autres! Vous gâspillez l'arzent dou pauvre, l'arzent de la misère, et cela ne vous souffit pas! Il faut encôre emprunter, que dis-ze, vôler le rice. Madâme, votre condouite scandalize Dio loui-même. Pour ma part, ze ne veux pas m'y assôcier : ze me deshounourerais oussi!

— Ah! c'est comme cela.

— Voui! c'est comme cela. D'autant que z'en ai à vous en reprocer, moi; ze venais zoustement vous vômir ce que z'ai sour le cœur, car z'en ai appris des belles! Vous m'avez trompé à ma moustace! Vous m'avez rendou le conte dou quartier! Vous recevez des zeunes zens qui ne sont pas de vôtre

âze! Enfin, ze vais vous le dire : vous vous condouisez comme oune créatoure, voui! ze le répète, comme oune créatoure.

— Et c'est ici que vous osez venir m'insulter, lâche! Vous allez sortir, vous allez sortir tout de suite!

— Ze sortirai si céla me plaît.

— Que cela vous plaise, ou non!... J'appelle mes domestiques si vous restez un instant de plus! Je vais vous faire flanquer à la porte par les épaules, goujat! goujat! goujat!

— Gouchat! Qu'est-céla, gouchat? Vous n'avez que céla à me dire : gouchat! Voilà ône beau mot en vérité. Cela n'a aucoune significatiône pour moi. Ze souis trop au-dessous de vos inzoures : ze ne les sens pas.

— Sortirez-vous à la fin : je vais sonner!

— Voui, ze sors... perché céla me plaît.

Le comte quitta l'hôtel presque en même temps que moi. Nous nous retrouvâmes devant le grand portail.

— Eh biène, Henriette, fit-il, nous voici tous les deux conzédiés.

Malgré le ton plaintif de sa voix, il se frottait les mains.

— Mauvaise maisône! Mauvaise maisône! répétait-il. Au fond, nous ne devons pas nous afflizer outre mezoure de ce renvoi, mais nous en rézouir ploutôt.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, vous ne diriez pas ce que vous dites si vous étiez une pauvre fille comme moi.

— Sans doute, reprit-il, si z'étais fille, ze ne parlerais pas comme ône garçône. Mais il ne faut pas avoir du câgrin, mon enfant. Quand on est zolie côme vous, il n'y a pas à désespérer de l'ésistence.

Et, là-dessus, il me passait doucement la main sur ma robe, soucieux d'avoir quelques renseignements sur les proportions de mon corps.

— C'est qu'il y a de la çair, là! s'écria-t-il. Céla réconforte quand on vient de dézeuner d'une bécasse comme la barône, qui n'a que les os et la peau.

Puis, me regardant dans les yeux et me prenant la main :

— Henriette! voulez-vous que ze fasse votre bôneheur?

— Ah! monsieur, lui dis-je, si les hommes faisaient réellement le bonheur de toutes les jeunes filles auxquelles ils l'ont proposé, il n'y aurait pas tant de misérables femmes sur la terre.

— Vous êtes sceptique? Z'aime ça, moi! c'est oune grâce. Seulement, écoutez, mône enfant : vous avez affaire ozourd'houi à ône hôme dont le cœur est pleine d'amour et pétri d'idéal. Vous devez avoir confiance en

moi. Ze n'ai zamais menti dans mon ésistence.

— Même à la baronne?

— A la barône, moins qu'à oune autre. Ma liaisône avec elle n'est pas ône amour, mais oune douperie. Ze voulais vendre à l'État oune prôpriété qui appartenait à ma femme. Z'espérais que la barône m'aurait mis en relatiône avec Napoléône. Elle n'en a rien fait. Or, savez-vous ce qu'elle désirait pour sa part? Elle désirait être présentée par moi au roi galant hôme, à Vittor-Emmanouel. Ze loui ai dit : « A l'étranzer, ze « peux fréquenter des rois et des emperôrs : « c'est oune distractiône pour ône touriste, « mais, cez moi, ze ne pétris pas cette pâte-« là, perché ze me respecte : ze n'ai pour « amis que des répoublicains. Si vous dési-« rez que ze vous présente à Mazzini, ze « souis à vos ordres, bien que mon ami « soit çaste et qu'il porte soixante ans; « c'est tout ce qué zé pouis pour vous. » Depouis ce temps-là, elle me bat froid, comprénez-vous cela!... Mais vous n'avez pas répondu à ma questiône. Voulez-vous que ze fasse vôtre bôneheur?

— En serez-vous capable?

— Oh!

— Dame, vous ne savez pas quel rêve je me fais de l'existence.

— Ze le devine. Personne ne pénètre côme moi dans l'âme d'oune fâme. Henriette, c'est dit, n'est-ce pas ? ze vous emmène à dézeuner.

— Monsieur, c'est trop de bontés...

— Non, non!... Ah! z'oubliais, avez-vous ône louis sour vous ? Z'ai laissé ma bourse cez moi.

Je ne crus pas devoir refuser ce modeste service à un homme qui montrait tant de générosité dans ses sentiments ; je tirai de ma poche le peu d'argent que j'avais pu amasser chez Jeanne la Flamme et je pris une pièce d'or que je remis au comte.

— Vous verrez, Henriette, dit-il, qu'ône zour vous bénirez le cièle de m'avoir rencontré sur votre cemin..

Là-dessus, il arrêta un fiacre et y monta avec moi.

Les compliments et les protestations amoureuses du comte, qui me coûtaient déjà un louis, me parurent tout à fait indignes de foi, quand, à la suite d'un déjeuner que j'avais dû payer moi-même et de violences d'où je sortis les jupes déchirées, malade de rage et de frayeur, il m'eut abandonnée sans un mot, disparaissant comme un diable de pantomime, au moment où je le menaçais de lui lancer une carafe à la tête. Je ne sais si mon geste effraya son caprice, ou bien si, tout

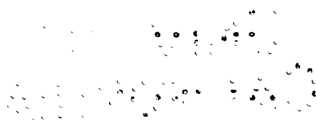
simplement, il avait voulu se jouer de moi ; mais le soir, non plus que le lendemain et les jours suivants, il ne daigna reparaître.

Je ne dirai point les semaines de misère que je vécus. Après avoir inutilement cherché du travail, je me résignai à tenter la chance et je fréquentai les bals publics. Lorsqu'on n'a rien dans le ventre, on ne se sent pas fière, voyez-vous, mesdames! et, à ces moments-là, on est prêt à tout pour gagner son pain. Seulement .mes façons gauches et mes vieilles robes ne me valaient pas de conquêtes, loin de là! Personne ne me regardait; à peine Mabille voulait-il bien me recevoir.

Une ouvrière de Worth, qui habitait la même maison que moi et avec laquelle un hasard me mit en rapport, s'étant intéressée à ce qu'il lui plaisait d'appeler ma grâce, eut la complaisance de me faire elle-même une robe de soirée; avec des diamants qu'on me prêta, quelques louis que j'empruntai pour compléter ma toilette, je pus enfin rivaliser avec les mieux vêtues. Je me vois, ce soir-là, partant pour Mabille. J'ai encore une photographie où je suis représentée en grande tenue — sous les armes, on pourrait dire. Toutes les fois que je la regarde, je m'en paie une tranche de rire! Figurez-vous



8



une robe de tulle blanc à raies d'or avec un pouf et des volants de satin rose, s'harmonisant avec les violettes de Parme et les dentelles d'une toque Flora, cavalièrement posée sur l'oreille au milieu des cheveux ondulés, qui bouffent sur le front et se relèvent en un vaste chignon par derrière, partout étoilés de diamants. On s'en amuserait peut-être aujourd'hui, mais alors c'était adorable. Au départ, mon amie se recula de trois pas devant ma splendeur, m'examina d'un coup d'œil qui ne laisse rien échapper, du bout de mon soulier de satin à mon aigrette de plumes : « Tu es jolie comme un cœur, fit-elle en m'embrassant... Bonne chance ! ».

Vous me croirez si vous voulez : ce fut un triomphe. Toutes les femmes qui me voyaient en séchaient de jalousie. Les plus dissimulées cherchaient à m'aborder, à causer avec moi ou à se promener dans mon ombre pour me voler un brin de succès. Je ne voyais que des dents me sourire : celles-ci, d'envie; celles-là, de luxure; et puis c'étaient des propositions à n'en plus finir. Chacun m'offrait son cœur avec un palais et des richesses. Cora Pearl, laide, gauche et maigriotte comme à l'ordinaire, décolletée — pour montrer des os et de hideux creux de chair — droite à la façon d'un automate

dans une robe couverte de dentelles et de pierreries, mais toujours très entourée, très admirée; Cora qu'on se montrait, qu'on regardait comme une étrange merveille, passa, donnant le bras à deux jeunes gens aux plus élégantes façons et, se détournant vers moi : « Quelle est cette petite? elle est charmante, dit-elle. La connaissez-vous? » Je fus plus fière de cet hommage que si le Premier Empereur m'avait remis la croix.

L'odeur de célébrité faite, ce soir-là, de la senteur des robes, de l'ardeur des peaux, du flamboiement du gaz, et mêlée aux parfums d'arbres qui nous venaient des Champs-Élysées par bouffées âpres et voluptueuses, m'enivrait de ses premiers effluves. Je m'y abandonnais avec délices, buvant à même les rusticités grossières et les fines galanteries. Deux hommes barbus et moustachus, riant très haut, me suivaient : « Ce sont de gentils garçons, me dit une camarade, et riches! Je les connais. C'est le baron de Massenbach et le prince de Schœnburg-Waldenburg. Ils t'ont dans l'œil. Ah! tu es veinarde. » Cependant la foule grossissait autour de moi; vainement criait-on : « La valse! la valse! » et vainement l'orchestre attaquait-il les premières mesures d'un nouveau morceau, la grande fièvre de danse qui agitait alors les cerveaux et les jambes sem-

blait s'être éteinte tout à coup : on ne voulait plus que m'admirer. Avec une brusquerie de sous-officier, le prince m'avait pris la taille, et M. de Massenbach commençait à me débiter des compliments, quand, soudain, surgit de la foule, frétillant, pommadé, la boutonnière fleurie, la bouche et les yeux ouverts au bonheur, ce cher comte Mosto, que certainement je n'attendais guère en cette occasion. Il avait une telle assurance en s'avançant vers moi, que tout le monde le crut mon propriétaire. Comme il roulait des yeux d'Othello, noirs et jaloux, on voulut s'épargner des désagréments, et l'on se hâta de lui faire place.

— Ah ! cère amie, fit-il, ze vous rencontre enfin ! Ze vous trouve admirâble ce soir !

N'obtenant pas de réponse, il répéta en accentuant encore davantage :

— Admirâble !

— Vous y avez mis le temps, répliquai-je froidement.

— Z'ai mis le temps, z'ai mis le temps ! ze vous cerçais. Pourquoi vous caciez-vous ?

Malgré mon peu d'attrait pour Mosto, je subis, en le voyant, cette sorte de fascination qu'un visage connu produit toujours au milieu d'une foule ; et je lui abandonnai mon bras. A la sortie, le régisseur, qui

m'avait presque mise à la porte, la semaine précédente, me dit :

— J'espère, madame, que vous serez moins rare.

Il ne se souvenait point des soirs passés et, moi, de mon côté, au fort de ma joie, je ne lui gardai pas rancune.

Un ami de Sir John Glyn, M. Gantas, un peintre très épris de l'art antique et qui partage son existence entre Saint-Raphaël, Naples et Athènes, a souvent émis devant moi cette pensée : « Le goût du plaisir se pervertit en même temps que le sens de la beauté. Les hommes d'aujourd'hui, qui se vantent si haut de leur civilisation, sont tout proches des sauvages, principalement dans leurs instincts de luxe et d'amour. Une tige en fer, environnée d'étoffes, surmontée de plumes, ornée de fourrures, de dépouilles d'oiseaux et d'animaux, ils appellent cela une femme, pourvu que, sur cet amas de choses disparates, ils voient briller des yeux de faïence; c'est de plus, à leur goût, une femme belle et d'âme précieuse, si elle peut ajouter à tout cela les lueurs de l'or et des diamants. Pour moi, la beauté, le charme, la grâce, je ne les proclame que si mes yeux sont caressés par les lignes doucement fléchies, glorieusement unies, superbement élancées de la chair. Quant à ces lourds

mannequins, à ces corps emprisonnés dans des étoffes comme des Chinois dans des cangues, laissez-les aux devantures où ils font assurément un joli effet, et où ils attireront sans doute ces grossiers brasseurs d'affaires qui semblent n'aimer dans une femme que la richesse dont ils ont dépouillé les autres hommes, de même que les sauvages ne se plaisent à baiser leurs épouses que couvertes des trophées de chasse et des souvenirs de leurs victoires. » Ce sont là des paradoxes, ne vous semble-t-il pas? Et cependant les modes de notre époque les excusent, puisque le costume n'est plus aujourd'hui le serviteur, le compagnon de la beauté, mais son despote, que dis-je, son assassin.

Le comte n'était point de l'avis du peintre Gantas. Le contenant pour lui tenait lieu du contenu. Une robe bien coupée, une jolie toque de chez Lebel valaient pour lui toutes nos grâces secrètes, et quand il vous avait vu une culotte ornée de dentelles, il n'allait pas plus loin, de crainte d'avoir des repentirs : il était de ceux qui ne font l'amour qu'en paroles. Il fallut bien pourtant croire en lui, car il m'avait en quelques semaines offert, meublé un hôtel; j'avais des équipages et des domestiques comme Jeanne La Flamme, et, ce qui m'étonne

aujourd'hui, c'est que dans ce temps-là, je n'en étais pas étonnée. J'avais passé de l'extrême misère à une vie luxueuse tout naturellement et sans me sentir battre le cœur.

Ce jeune adorateur de Jeanne La Flamme, le capitaine de Sourdis, que j'avais vu près d'elle, le soir de mon arrivée chez la baronne, venait souvent me rendre visite à présent, amené par Mosto. C'était une singulière liaison que la nôtre. Le capitaine m'avait choisie comme confidente de ses malheureuses amours avec Jeanne La Flamme, espérant qu'à vivre près d'elle, j'avais découvert le secret de toucher son âme. Pouvais-je lui dire qu'elle n'était accessible qu'à l'argent; que c'était la plus dangereuse des courtisanes parce qu'elle était la moins franche de toutes; qu'elle mettait dans les lenteurs et les discrétions de ses abandons, dans la poursuite tardive mais inévitable de ses honoraires, ce parfum et ce voile d'honnêteté dont la jobardise des hommes est si friande? Il ne m'eût pas écoutée davantage que si je lui eusse montré la laideur de la baronne. Les défauts et les vices d'une maîtresse sont un charme pour des amants, parce qu'ils espèrent toujours en triompher. Tandis qu'il me contait ses peines, je regardais ce beau garçon aux larges épaules, ardent, plein de vie et dont les grands yeux

bleus étaient devenus subitement tristes pour avoir rencontré une fois ceux de cette vilaine et méchante petite femme.

Il la voyait telle qu'elle était, mais embellie de tout ce qui la rendait odieuse à des observateurs plus tranquilles.

— La baronne ne songe, en ce moment, me dit-il, qu'à se venger de l'Empereur dont le plus grand tort est de s'intéresser à elle.

— Vous trouvez, fis-je, que l'Empereur a tort de s'intéresser à la baronne. Que doit-on penser alors de vous, qui ne vous contentez pas d'avoir un caprice pour elle, mais qui l'aimez !

— Je ne suis qu'un pauvre capitaine dont la vie n'a aucune importance, mais l'Empereur, n'a-t-il pas à gouverner un peuple ?

— Croyez bien, répliquai-je, que cette femme n'est pour lui qu'une distraction d'un instant. Elle peut ruiner votre existence, mais elle ne brisera pas la sienne.

— Qui sait, hélas !

— Vous sentez tout ce dont elle est capable, et cela ne vous fait pas peur ?

— Non.

— Vous savez qu'elle est la maîtresse de l'Empereur et vous n'êtes pas jaloux ?

— L'Empereur l'a aimée autrefois, c'est vrai ; il la voit toujours ; mais elle ne l'aime

pas. Qu'importe qu'elle se soit donnée par intérêt! Il n'a pas eu son âme.

— Êtes-vous sûr qu'elle en ait une?

Je dis alors à M. de Sourdis ce qu'on m'avait raconté. L'automne dernier, malgré la défense de l'Empereur, la baronne s'était installée à Compiègne, avait pénétré dans le Palais, s'était mêlée aux fêtes et aux chasses de la Cour. Volontiers elle rappelait l'aventure de la Duchesnois, mandée aux Tuileries un soir d'hiver, à laquelle Napoléon Ier commande de se déshabiller, qu'il laisse dans un salon sans feu et finit par renvoyer sans même lui avoir parlé. « Il verra s'il peut imiter son oncle dans son mépris pour les femmes et se moquer de moi impunément, » répétait-elle. Elle s'était juré de se venger des prétendus affronts que lui avait faits l'Empereur. D'abord, elle essayait d'attirer chez elle les fidèles du Palais, et, dans l'intimité d'un petit souper ou de l'alcôve, elle leur exposait les travers réels ou imaginaires du Maître, afin de le rendre à leurs yeux odieux ou ridicule. Puis, en des toilettes extravagantes, elle s'affichait aux chasses en compagnie de ses nouveaux amants, faisait en sorte de se trouver avec eux sur le passage du Souverain, qui avait le plaisir de connaître ses successeurs. Elle leur laissait croire qu'ils étaient les rivaux

de leur maître, et il en résultait parfois les plus bizarres, les plus fâcheuses aventures. Il y eut ainsi un vénérable conseiller d'État qui se battit en duel avec un colonel de la Garde, coupable d'avoir tenu des propos offensants sur la vertu de « l'amie de l'Empereur ». Et, quelque temps après, on vit le conseiller, au Puits-du-Roi, se promener avec cette amie, lui faire des déclarations d'amour... platonique, il est vrai, résister, de corps seulement, aux provocations de la baronne et se mettre à ses genoux au moment où passait la voiture impériale! L'Empereur, qui s'amusait de la fidélité canine de ce conseiller, disant « qu'il adorait jusqu'à la trace de ses pas », fut bien étonné. Il ne fut pas seulement étonné, mais furieux à la scène d'excuses qui suivit, scène grotesque dont fut informée toute la Cour, et qu'avait préparée, sous main, Jeanne La Flamme. Quand j'eus achevé mon récit :

— Je sais tout cela, me dit M. de Sourdis. Mais croyez-vous que l'on choisit ses amours?

— Pauvre jeune homme! fis-je en moi-même.

Les paroles d'amour exhalent le poison. A entendre M. de Sourdis me dépeindre sa violente passion, je me sentais affligée,

offensée de n'en être pas l'objet; je commençais à lui en vouloir de son indifférence envers moi, parce que lui-même ne m'était plus indifférent.



II





II

LE COMPLOT

Ce n'était pas le comte Mosto qui était capable de satisfaire mon cœur ni mes sens; avec lui, on ne pouvait commettre que le péché d'ennui. J'acceptai pourtant de vivre à son compte parce que, malgré la défiance instinctive que j'avais d'abord de son amour et le peu de foi que j'ajoutais à ses paroles, j'avais fini par croire qu'il était riche et que,

par vanité, sinon par désir, il tiendrait à me garder pour maîtresse. Je fus bien vite désabusée. Les notes commencèrent un beau matin à pleuvoir dru comme grêle; et elles ne s'arrêtèrent plus. Rien n'était payé; ni les gages des domestiques, ni les fournisseurs de la table. Le comte avait su demeurer quelque temps le roi du crédit. Même sous cette avalanche de réclamations pressantes, voire injurieuses, il gardait son calme et sa gaieté ordinaire. Seulement, après quelques semaines, comme la crise devenait imminente, il me dit tranquillement :

— Ma bien cère, ze dois vous faire ône aveu : ze me souis tellement sacrifié à l'houmanité qu'il ne me reste plous riène de ma fortoune pour le moment.

— Comment, pour le moment!

— Voui, z'ai des tantes et des oncles à mourir. Mon oncle le Cardinal de San Stefano par exemp' : c'est un gros riçard.

— Mais il est encore vivant, votre cardinal!

— Assourément, il est vivant, mais il est oussi, comme nous tous, mortel, et peut s'en aller d'un zour à l'otre.

— Et qu'allez-vous faire jusqu'à ce qu'il soit mort?

— Ze vais faire ceci que ze ne vais plous vous entretenir.

— Ah! vous me quittez!

La déclaration ne m'émouvait pas à l'extrême, car je m'y attendais depuis longtemps.

— Ze n'ai pas dit que ze vous quittais, reprit-il.

— Pourtant si vous n'avez plus rien à me donner?

— Z'ai mon cœur! ma cère! n'est-ce riène, céla?

— Cela, fis-je, c'est un don secondaire. Il y en a de plus importants.

— Et si ze disais que ze pouis aussi vous les procurer, ces dons importants?

— Vous seriez alors le bon Dieu ou un voleur.

— Ni l'un ni l'autre, ma cère, ze serais simplement un hôme qui vous éme et cerce vos intérêts avant même sa propre ésistence. Dans quelques zours, peut-être, il vous sera facile d'éprouver mon grand dévouement.

Une semaine passa, sans qu'il me fût permis de mettre à l'épreuve le grand dévouement dont le comte faisait tant de fracas. Enfin, une après-midi, comme je désespérais de l'admirer jamais, il me fit monter dans une berline attelée de deux chevaux, monta lui-même, puis, prenant soudain un ton des plus sérieux, il m'adressa des recommandations auxquelles je ne compris rien, et me glissa dans le creux de

l'oreille des conseils étranges dont je ne pus découvrir l'opportunité.

Après deux heures de route, nous arrivâmes à une haute grille surmontée de glycines, qui flottaient au vent comme des banderolles. De hauts peupliers semblaient, de leurs feuilles frissonnantes, secouer de la lumière sur la masse sombre des grands ombrages. Nous attendîmes un instant l'arrivée d'une calèche qui nous suivait et d'où descendit un homme petit, entre deux âges, mis avec beaucoup de recherche et de goût. Il me salua fort gracieusement et je vis ses yeux d'abord chercher les miens; puis les détourner avec une sorte de frayeur. Je me demandai où je l'avais vu. Le comte vint à sa rencontre, la tête découverte, et demeura quelques instants à causer avec lui.

— Môssié, dit-il enfin en poussant la grille et après s'être incliné très bas, môssié voudra bien visiter la propriété avec ma cousine. Moi, ze vais aller préparer les rafraîcissements.

Et, nous laissant seuls, il s'éloigna hâtivement par une contre-allée.

L'étranger et moi nous pénétrâmes sous une voûte froide et odorante de feuillages. Je croyais visiter un jardin tracé, fleuri et ombragé par les fées, tant chaque arbre et, pour ainsi dire, chaque bande d'herbe étaient

placés avec art, tant chaque chose contribuait finement au plaisir de nos sens. Et, comme dans une propriété abandonnée, on avait cette joie précieuse de ne pas voir, de ne pas entendre un jardinier. Pourtant les allées et les gazons attestaient des soins délicats et assidus.

Mon compagnon marchait tout près de moi : il me considérait en silence; et j'essayais de reconnaître cette profonde tristesse qui semblait lui charger le front, lui voiler les yeux. Nous fîmes le tour du jardin sans engager de conversation; je répondais simplement aux rares questions que l'on m'adressait. L'étranger paraissait goûter un vif plaisir à cette promenade, mais ne point se soucier de me découvrir ses sentiments comme si je n'eusse été pour lui qu'une image et un souvenir.

Le comte ne revenait pas : nous nous assîmes sur un banc de jardin au fond d'une allée ombreuse.

— Comme elle lui ressemble, disait l'étranger en me regardant. Ne serait-ce pas admirable qu'un esprit si réellement parfait animât deux fois le même visage!

A ce moment, sa physionomie subit une complète transformation; la tristesse calme et songeuse, qui était peinte dans tous ses traits, se changea en une expression furieuse

de désir. Une flamme d'arrière-jeunesse l'avait illuminé, l'avait embelli soudain. Il me saisit les mains et je vis ses yeux briller. Dans ce grand changement, j'avais reconnu mon compagnon.

— Sire, sire! m'écriai-je, pénétrée de terreur comme à la vue d'un sacrilège et pour le rappeler à la majesté oubliée.

Son regard redevint triste subitement; il m'abandonna les mains, se recula, et me dit d'un ton douloureux :

— Pourquoi m'appelez-vous sire?

— Parce que vous êtes l'Empereur.

— Oh! fit-il, tout le monde doit-il donc me reconnaître? Ne pourrai-je jamais oublier mon nom?

Était-ce volonté toute puissante, ardeur virile chez un homme en qui l'amant subsista jusqu'à la fin, ou bien voyait-il en moi une conquête facile et qui pût renouveler les anciennes voluptés? Il s'écria :

— Ne m'appelez pas sire, je vous en supplie! ne m'appelez pas ainsi, je vous le défends. Laissez-moi être un homme un instant, un seul instant dans mon existence. Oh! si je pouvais vous aimer comme un misérable, comme une bête, ce serait si délicieux!

— Si je puis vous donner une minute de joie, prenez-moi, sire. Je suis une pauvre

fille : ma peine et mon plaisir ne comptent pas près des vôtres.

Je continuais, malgré moi, à l'appeler de son titre d'empereur, car, jusque dans la violence de son désir, il était demeuré pour moi un maître des hommes. Surprise d'abord, j'étais prête maintenant à m'anéantir devant sa volonté, mais déjà elle se combattait elle-même. Je fus frappé de l'infinie tristesse de ses yeux bleus qui, arrêtés sur mes yeux, fixaient aussi mon regard et me pénétraient de leur mystérieuse douleur. L'Empereur parut étonné de l'impression qu'il produisait sur moi.

— Qu'avez-vous ? me demanda-t-il.

Je lui avouai combien j'étais touchée de l'accablement qui avait succédé, sur sa physionomie, à l'ivresse joyeuse de tout à l'heure.

— Je ne sais pourquoi, de vous regarder, cela me donne envie de pleurer.

Il se méprit sur mes sentiments, car il répondit :

— Je ne veux point vous rendre malheureuse. J'ai causé, sans le vouloir, assez de maux pour éviter ceux qu'il est en mon pouvoir de ne point faire.

— Oh ! vous ne pouvez faire le mal : vous avez l'air si bon !

L'Empereur sourit.

— Beaucoup de gens prétendent le contraire. Vous-même, n'êtes-vous pas étonnée que je ne sois pas absolument un ogre?

— C'est vrai! fis-je en riant, je suis un peu étonnée : on m'avait tant dit...

— Voyons, que vous avait-on raconté sur moi? Je veux savoir.

Et l'Empereur, se rapprochant de moi, exigea, avec une tendre bienveillance, l'aveu de ce que je m'imaginais de son existence et de son caractère. Hélas! j'ai vécu parmi des gens qui n'eurent jamais le respect ni l'amour de leur souverain. Il y avait des traits blessants que j'eusse voulu dissimuler, mais il les faisait venir lui-même sur mes lèvres, provoquant par ses pressantes questions des paroles irréfléchies, qui, une fois prononcées, me couvraient de confusion.

— Sire, m'écriai-je tout à coup, je ne veux plus vous répondre. Cela me fait mal de vous répéter des infamies dont je ne crois pas un mot.

— Vous craignez de m'être désagréable : vous avez tort. Vous ne pouvez que m'obliger en me révélant ce qu'on pense souvent de moi et ce qu'on ne me dit jamais en face.

— Oh! sire, à quoi bon s'occuper de ces propos odieux!

— Ils renferment peut-être la vérité, répliqua doucement l'Empereur. Je ne me

connais point moi-même, et j'ai besoin que mes ennemis éclairent mon ignorance.

J'étais tout émue de l'attention bienveillante qu'il avait pour moi. Je ne revenais pas qu'un empereur si impénétrable, dont la pensée demeurait hautaine et enveloppée pour tous, condescendît à causer avec moi et ne se fâchât point de ma franchise, mais je m'en voulais d'augmenter encore cette peine qui l'assombrissait, quand j'aurais si ardemment voulu la dissiper.

— Sire, lui dis-je, comment se fait-il que vous, le maître de la France, vous paraissiez toujours triste? Qui donc sera heureux si vous ne l'êtes pas?

— Ah! ma pauvre enfant, me répondit-il, quelle bizarre idée vous vous faites du pouvoir. Gouverner cause plus de soucis que de jouissances, soyez-en sûre; et, loin d'avoir de grands plaisirs, les hommes qui dirigent un peuple manquent même des consolations qui sont assurées aux plus humbles des êtres. Oui, le bonheur ne va pas sans l'amour. Or il semble que l'amour ne puisse monter sur un trône; du moins, qu'il ne lui est point permis de s'y établir. Aimer, c'est surtout être un homme : cela est défendu aux princes. Ce qui est touchant chez un artisan, devient ridicule chez eux; et, lorsqu'ils sont en cause, on appelle

crimes des actes qui, commis par d'autres hommes, ne seraient que de très excusables faiblesses. Allez! une couronne coûte cher.

Il reprit en souriant :

— Ici, près de vous, les plus chagrins peuvent être heureux. Comme il est bon, après tous les orgueils, toutes les astuces, toutes les servilités mesquines dont je suis chaque jour témoin, de rencontrer votre belle, votre adorable simplicité!

A ce moment, un petit livre qu'une amie m'avait passé et que j'avais emporté pour lire en route s'échappa du sac de soie que je tenais à la main. L'Empereur le ramassa, mais, avant de me le rendre, il eut le temps d'en voir le titre : *Les amours de Napoléon III.* C'était un pamphlet obscène, imprimé à Bruxelles et qu'on vendait sous le manteau. Le visage de l'Empereur se contracta, pâlit.

— Cela vous a bien amusée? me demanda-t-il, essayant de prendre un ton ironique pour dissimuler sa peine.

Une émotion m'étreignit comme d'une ceinture de glace. Il me sembla qu'une délicate figure, qu'on venait de former d'après moi et où je me reconnaissais, tombait tout à coup en poussière. Je me jetai aux pieds de l'Empereur.

— Sire! sire! m'écriai-je, ne me croyez pas coupable envers vous. Je ne sais pas ce

qu'il y a dans ce livre, je vous le jure! Je l'ai pris seulement parce qu'on y parlait de vous. Puisqu'on vous y attaque, qu'on vous y calomnie, je ne veux pas le garder un instant de plus.

— Si, lisez-le, lisez-le, répétait-il.

Mais, déjà, de mon sac, j'avais tiré des allumettes que je portais toujours avec moi, car le comte m'avait habituée à fumer. Tenant le livre ouvert et suspendu, je mis le feu aux feuillets. Quand la flamme s'éleva, je lançai la brochure embrasée.

— Voilà le cas que je fais de tous ces mensonges, dis-je.

Il me saisit la main, la porta à ses lèvres, puis, m'ayant demandé mon nom :

— Laissez-moi vous appeler Henriette, fit-il, il y a peu de temps que nous sommes ensemble, mais vous m'avez donné l'impression d'une longue intimité. Oui, Henriette, votre nom me sera toujours précieux; il me rappellera une âme noble et généreuse.

Il dit encore :

— Savez-vous quelle qualité j'estime le plus chez une femme? c'est la compassion pour la souffrance, pour l'amour qui est aussi une souffrance. Vous avez ce divin sentiment, Henriette. Vous ne me méprisez pas de toutes les belles idées qu'a provo-

quées en moi votre image. Aussi n'y a-t-il que les êtres bas qui puissent se moquer de l'amour. L'amour est admirable, terrible, douloureux : il n'est jamais ridicule.

Ces paroles me transportaient de joie; elles éveillaient en mon cœur un sentiment profond pour le prince qui daignait me parler avec une bonté si affectueuse. J'éprouvais même un remords de l'avoir parfois jugé avec le parti pris haineux de ses détracteurs et d'avoir accepté si facilement leurs calomnies. Dans un désir violent d'obtenir et de mériter sa confiance et, surtout, de fortifier cet attachement que je commençais à ressentir pour lui, j'osai lui avouer la vérité.

— Sire, lui dis-je, tout à l'heure je vous ai menti; j'ai réellement parcouru les pages du misérable pamphlet que vous m'avez vu entre les mains. J'ai lu des outrages contre vous; quelques phrases même sont restées dans mon esprit et je désespère de pouvoir seule les en chasser. Il y a, en particulier, une accusation horrible qui m'afflige plus que toutes les autres, car elle met en doute votre bonté. On prétend que des enfants furent tués à cause de vous, le deux Décembre. Sire, je vous en supplie : parlez! Un mot, un seul mot détruira ces imputations scélérates qui me rendent si

malheureuse, car elles menacent la foi que j'ai en vous.

L'Empereur demeura un instant silencieux, puis se décidant enfin à parler :

— En ceci, dit-il les yeux baissés, mes détracteurs ne m'ont point calomnié. Oui, des enfants, de pauvres gens furent tués au coup d'État de Décembre. Je n'ai pu l'empêcher. Il est atroce qu'on ne puisse faire une œuvre que l'on juge utile et belle, il est atroce qu'on ne puisse vivre même sans répandre du sang. Se défendre, c'est encore attenter à l'existence de ce qui nous entoure. Mais, hélas! il y a toujours un surcroit d'existences sacrifiées, comme si certains hommes se chargeaient de faire la part de la mort et de recruter sans cesse pour la destruction. Moi, j'ai seulement voulu accomplir ma destinée; mes adversaires, ne pouvant m'empêcher de suivre ma route, se sont plu à l'embarrasser de cadavres, mais Dieu saura bien un jour reconnaître les meurtriers.

Il ajouta en se tournant vers moi :

— Henriette, je suis redevenu un monstre pour vous, n'est-ce pas?

Je lui dis :

— Sire, il y a des choses que je ne comprends pas. Je suis une pauvre fille, moi; je n'entends rien à la politique. Mais il suffit

de vous avoir approché pour savoir que vous faites ce que Dieu a voulu.

Je n'achevais pas que le comte se montra du côté de la villa. Il se dirigeait vers nous et me jeta un regard rempli d'anxiété. Subitement, je me souvins des conseils qu'il m'avait donnés avant de partir, je compris ses recommandations et je me sentis accablée de honte en pensant à quel marché infâme je m'étais innocemment prêtée. Quoi! me dis-je, je ne saurais pas être digne de l'intérêt que me montre l'Empereur; je trahirais son estime! Ma résolution fut prise aussitôt et, comme l'Empereur me demandait s'il pourrait me revoir :

— Non, sire, lui dis-je, ne me demandez pas cela, au nom même du respect et de l'admiration que j'ai pour vous.

Il me regarda quelques instants, puis :

— Adieu, Henriette, fit-il, je me souviendrai de ce beau jour. C'est une grande consolation de penser qu'il existe des cœurs comme le vôtre.

Ce fut moi qui lui pris la main et la baisai.

— Eh! môssié, demanda le comte qui arrivait en courant et n'avait plus de souffle, comment trouvez-vous la propriété?

L'Empereur eut alors un court entretien avec Mosto; nous allâmes prendre des

rafraîchissements à la maison; on convint de revenir dans quelques jours pour les arrangements définitifs, et la séparation eut lieu. Avant de monter en calèche, l'Empereur se détourna vers moi et me dit encore adieu d'un long et tendre regard. De la terrasse, le cœur battant à grands coups, dans un trouble extrême, je vis la voiture s'éloigner au milieu d'un nuage de poussière. Quand je l'eus perdue de vue, je me sentis anéantie comme s'il venait de m'arriver un malheur irréparable, et pourtant j'étais toute fière de ce que j'avais fait.

Le comte vint m'arracher à ces émotions. Il me prit le bras et me conduisit jusqu'au banc où l'Empereur et moi nous venions de nous asseoir.

— A présent, cosons, ma cère enfant, dit-il. Confessez-moi biène tout ce qui vous est arrivé, tout ce que vous a fait le môssié.

Et, les yeux dans les yeux, il essayait de deviner mes paroles.

— Ah! laissez-moi, m'écriai-je en me levant, échappant à son étreinte, je n'ai rien à vous dire.

Le comte me regarda quelques minutes, bouche bée d'étonnement; mais bientôt retrouvant son sang-froid :

— Ne vous zouez pas de moi, ze vous prie; ze souis le plous fort.

Je répliquai d'un ton furieux :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était l'Empereur ?

Cette parole le rassura. Il avait craint un moment que ma révolte n'eût une cause plus grave. Il estima que l'affaire n'était pas compromise et reprit avec douceur :

— Ze ne vous ai pas dit que ce môssié était l'Emperor, parce que céla aurait pou vous zéner, mon enfant : vous avez des talents, mais de la timidité.

— Infâme ! m'écriai-je.

— Ké dis-tou ? Ké dis-tou ?

— Je dis que je ne me prêterai pas au rôle ignoble que vous prétendez me voir jouer. Je tiens à l'estime de l'Empereur.

— Mais il t'estimera biène plous, ma petite, si tou loui montres ton natourel que si tou loui zoues tes grands airs. Les grands airs, il en a tout ône magasine dans son palais. Tou ne connais pas l'hôme. Regarde ône peu : il n'a vou que ton vizaze et tou lui plais déjà. Or, entre nous, ton vizaze n'a riène de zoli pour qui a vou lé reste.

— C'est fâcheux, dis-je, mais nous nous sommes dit adieu pour toujours.

— C'est côme céla ! c'est côme céla ! Ah ! merde dou pape ! s'écria-t-il, en frappant de toute la force de son poing sur le dossier du banc, tou crois, ma fille, qué z'aurai dénicé

oune fortoune pour que tou craces dessous!... Tou vas y courir, et plous vite qué ça!... Sans quoi!... Ze sais comment té contraindre. Dès ce soir, d'abord, tou loui écris.

— Je n'écrirai pas.

— Nous verrons biène!... Qui m'a dôné oune fourie parèle! Per Bacco! èlle a le Diavle dans son coule!

Je n'avais pas encore vu Mosto en colère. Il fut terrible. A notre retour à Paris, dans la voiture, il m'insulta, me battit. Les yeux en larmes, toute meurtrie, n'ayant plus de force pour lui résister, je dus, à l'arrivée, écrire la lettre qu'il me dicta. Cette lettre, comme à l'insu de Mosto, devait être remise à l'Empereur lorsqu'il retournerait à la maison de campagne. Il me semblait que pour attirer l'Empereur, après une résistance si molle et une séparation si résolue, les déclarations ridiculement passionnées que l'on me fit écrire n'avaient aucun sens et devaient paraître une absurde comédie. Mais le comte savait que l'Empereur, me trouvant aimable, ne s'occuperait pas de demander à mon épître de la sincérité. Il suffisait que le maître y trouvât le prétexte d'une nouvelle visite. Le comte m'avait soumise à sa volonté; je fis tout ce qu'il désirait.

....

Le lendemain de cette étrange journée, une grande fête réunit dans mon hôtel une partie des invités ordinaires de Jeanne La Flamme et certains amis de Mosto que je ne connaissais point. Une singularité de cette fête, c'est que les invitations, qui étaient en mon nom, ne s'adressaient qu'à des hommes, et furent faites par le comte. Cette réception, d'ailleurs, fut décidée sans moi; l'on m'avertit seulement le matin que j'aurais à prendre pour le soir des robes et des airs de cérémonie : « Pas de paróles lézères, surtout! Il y oura des persônages. » « Persônage », d'après le comte, signifiait un homme d'importance dont la fortune ou la place impose la considération et le respect. « De la liberté! ajoutait-il, mais de la décence oussi. » Cette soirée, qui fut comme le dernier appel de Mosto à la générosité de ses fournisseurs apaisés ou séduits, m'apparut comme un hommage suprême au crédit, car les « persônages » que voulait honorer le comte ne devaient être des hommes considérables que dans l'avenir; leurs richesses, leur situation, leur influence existaient seulement alors dans leur front énorme, bombé ou ridiculement bas. Le comte, à qui il arrivait de jouer assez aisément son entourage, était aussi dupe plus d'une fois de ses propres tours.

Dans les vastes salons de mon hôtel, décoré de fleurs et resplendissant de lumières, ces invités en habit trop large ou trop étroit, au visage terreux et aux cheveux en saule pleureur, ressemblaient assez à des figurants d'un théâtre de faubourg, retirés brusquement de la poussière et de la nuit des coulisses. Ils clignaient des yeux et marchaient à petits pas, comme s'ils avaient crainte de glisser sur le parquet. On sentait que leurs personnes se trouvaient chez moi un peu dépaysées. Tout d'un coup, le comte se précipita, les mains tendues vers un homme de haute taille, au front couronné de cheveux blancs, qui s'avançait avec dignité, en ayant l'air de conduire un petit bout de cul, maigriot, à la tête baissée et quêteuse dont les yeux noirs, vifs et chercheurs, sous les sourcils froncés, se promenaient avec une sorte de curiosité honteuse. Il ne portait point un habit de soirée, mais une veste de velours usée aux coudes.

— Ah ! cer, cer, s'écria le comte, en s'adressant à l'homme de haute taille, embrassons-nous, povre grand ami.

— Tiens, fit à demi-voix un invité, Bartolini est là. Est-ce qu'il se préparerait quelque chose ?

L'accolade du comte réussit mal. Bartolini, l'œil détourné, distrait, offrit seulement

une joue, et, se dérobant vite à ce baiser, il présenta son petit compagnon.

— Mon ami, mon élève, mon fidèle, dit-il avec emphase. M. Annibal Rota, trois fois condamné à mort! dix ans de travaux forcés! vingt ans de réclusion! Un martyr de la liberté, un homme dont l'histoire écrira le nom en lettres d'or!

Et comme l'intéressé essayait une protestation d'humilité :

— Si, si, mon cher Annibal, en lettres d'or!

— Môssié, dit le comte, quand on souffre pour la liberté, on a droit à tout mon cor! Dans mes bras! dans mes bras!

Ces effusions firent plus d'un jaloux. Derrière moi, on contestait les droits de Rota à de tels honneurs.

— Il était avec moi en prison à Mantoue, disait-on ; Cassala ni moi ne voulions le voir. Un homme qui ne sait seulement pas pourquoi on l'a condamné! On l'a fait agir, mais il était lui-même incapable de prendre une noble résolution. C'est un bras, rien de plus!

Mosto n'avait pas entendu, et, par une malencontreuse inspiration, il appela l'auteur de ces méchants propos pour le présenter au malheureux qui en était l'objet.

— Eh! Beccone, mon cer, venez donc!



One compagnône d'infortoune. Mossié Rota a été prisonnier à Mantova.

Beccone, rapproché du petit homme, le considéra un instant avec dédain, lui tendit, par pitié, une main protectrice, puis alla rejoindre un groupe d'amis qu'il venait de quitter, suivi par le regard féroce de Rota qui détaillait son costume recherché.

— Vous m'avez paru bien froid, Rota, dit Bartolini.

Rota haussa les épaules.

— Peuh! fit-il, un journaliste! Ça n'a de courage qu'en paroles, ces pleutres-là. Tous des lâches! Ça ne saura jamais donner un coup de couteau pour la liberté.

Et il ajouta :

— Je n'écris pas, moi! J'agis.

— Parlez donc plus bas, mon ami, dit Bartolini à demi-voix. Nous ne sommes pas dans un pays libre. Il y a peut-être ici des espions.

— Pas de danzer, interrompit le comte. Ze souis l'ami de l'Emperor.

— Je ne vous en félicite pas.

— Amitié outile, mon cer, outile à la grande cause!

— Il n'y a d'utile à notre cause que la disparition des tyrans. Rome serait libre si Napoléon n'était pas là.

— Et la rouse, mon ami, la rouse! vous

ne songez pas que c'est grâce à elle que l'on triomphe.

Je reconnus alors cet invité de Jeanne La Flamme qui était sorti avec l'Empereur. Il avait, comme la première fois que je le vis, les cheveux en broussaille, un habit ample et flottant, dont les pans aux poches gonflées, formaient deux boulets qui lui battaient les jambes. Il se dirigea hâtivement vers Bartolini.

— Monsieur, dit-il de sa voix nasillante, permettez à un sincère ami de la liberté de saluer en vous son plus courageux défenseur. L'association de la Presse française libérale m'a chargé de vous porter ses hommages. Les Français sont heureux de s'unir avec l'Italie dans une cause pour laquelle il n'est point de frontières.

— Il me semble que je vous connais monsieur, répliqua Bartolini, n'êtes-vous pas?...

— M. Aliboron, député de Paris.

— Vous avez prêté le serment? s'écria Bartolini en lançant un regard indigné à son interlocuteur.

— Oui, reprit Aliboron, un peu effaré, mais je ne pense pas que ce serment engage ma conscience. Tant que l'Empereur sera au pouvoir, j'estime qu'il y va de mon honneur de ne pas me prononcer contre lui.

Sans doute je ne l'approuve pas, je le tolère seulement. Républicain de la première heure, je ne crois pas avoir le droit de le renier ouvertement, aujourd'hui qu'il se tourne avec tant de bienveillance vers les amis de la liberté. Mais si un jour l'Empire devait tomber, si un gouvernement choisi par le pays avait besoin de mes services, mon devoir est d'oublier des engagements qui, alors, n'auraient plus de valeur, et je me rappellerai mon devoir!

— Mossié Aliboron, dit le comte, vous êtes un brâve hôme.

— Je suis un libéral, monsieur; je défendrai toujours un régime d'ordre et de liberté, tant qu'il nous assurera la prospérité.

— La prospérité! dit Bartolini, où est-elle, la prospérité? Peut-être chez les tyrans et leurs flatteurs, chez ceux qui se font les complices, que dis-je? les instigateurs d'injustices et de crimes monstrueux dont rougiraient même des sauvages. N'est-ce pas, par exemple, une atrocité qu'un homme comme mon ami Rota ait failli subir le dernier supplice...

— J'aurais mieux aimé cela, interrompit Rota douloureusement.

— Vous l'entendez, messieurs. M. Rota aurait préféré la mort à cette lente torture, de languir des années dans un cachot humide

et malsain, sans air et sans lumière. Je suppose un instant que M. Rota soit criminel, on doit agir avec humanité envers tous les hommes; mais M. Rota n'est pas un criminel, ce n'est ni un assassin ni un voleur : il a seulement voulu supprimer un tyran. Méritait-il, pour affirmer sa foi politique avec tant de courage, d'être confondu avec les ennemis des mœurs et de l'humanité, quand son erreur, en admettant que c'en soit une, n'était due qu'à un excès de générosité!

— Bartolini a raisône, remarqua le comte; moi, ze serais plous sévère envers ône malfaitôr qui a seulement vôlé vingt franques par égoïsme, qu'envers ône convaincou qui toue deux cents personnes par zénérosité. Tout le crime est dans l'intentiône, qué diav'le!

— Je vois, monsieur, dit Aliboron qui tenait à gagner le cœur de Bartolini, je vois qu'en Italie, le dévouement à la grande cause va jusqu'à l'héroïsme.

— Nous ne craignons pas de souffrir, dit Bartolini, quand la vérité l'exige de nous. J'ai vu emprisonner, massacrer mes amis : je reste ferme au combat. Je le disais encore cette année à Mazzini : « Les plus grands « maux demeurent secrets. On se doute « bien de ce que doit souffrir un corps tor-

« turé ; on ne devine pas le supplice qu'en-
« durent des âmes comme les nôtres, affli-
« gées de l'affliction des peuples et déchirées,
« plus que ces peuples mêmes, par la tyran-
« nie qu'ils subissent ! »

Pendant ce temps, le comte interrogeait Rota.

— Et dites-moi, dans votre caçot, pouviez-vous voir oune fâme ?... No ? Còme vous deviez vous ennouyer !... Et que ficiez-vous toute la zournée ?

— J'affermissais ma volonté, fit Rota en lançant de côté un sombre regard.

— Fiçoue occoupatiône ! observa le comte, et il lui tourna le dos.

Tout le succès de la soirée était pour Bartolini qui, avec ses grands airs, sa parole retentissante, ses gestes abondants, laissait entendre que si Rota fut emprisonné pour la liberté, seul son maître Bartolini en avait souffert. Après avoir confisqué à son profit l'auréole du martyr, il se décida à lâcher dans un coin, à oublier dans l'ombre, ce disciple encombrant dont il n'avait plus de services à tirer ; et s'occupa de se faire présenter les révolutionnaires français et italiens, qui tenaient pour une faveur insigne de lui serrer la main. Rota parut résigné à cet abandon d'un maître qui, semblait-il, ne l'avait pas habitué à de grands égards. Il se

promenait partout, cherchant quelqu'un pour l'intéresser à ses prisons, mais on le jugeait sans esprit, inélégant, et on le laissait à sa solitude. Ne trouvant point de confident, Rota finit par se diriger vers le buffet qui, par malheur, en cette fête donnée à des affamés, était fort encombré. Le pauvre petit homme n'arrivait pas à se frayer un passage entre les larges et hautes carrures des buveurs qui faisaient la haie devant les bouteilles et les gâteaux. J'eus pitié de lui.

— Un verre de champagne, monsieur Rota? demandai-je.

— Oui, s'il vous plaît, madame.

Je le servis moi-même. Il se confondit en remerciements, but d'un trait, puis tout ragaillardi par le vin, il se plaça devant moi, les poings sur les hanches, et me regarda bien en face.

— N'est-ce pas, madame, dit-il, que j'ai l'air d'un grand homme?

Je fus abasourdie par une telle demande.

— Ne croyez-vous pas que je suis un homme à faire de grandes choses? continua-t-il.

— Je l'espère, répondis-je; seulement, je ne puis vous en répondre. Ce n'est pas mon métier de dire la bonne aventure.

Et, voyant qu'il allait commencer le récit de ses prisons, je lui échappai prestement.

Ce furent toutes les galanteries que j'entendis à cette fête. Comme je l'appris plus tard, mon nom, placé sur les invitations, n'avait servi qu'à donner le change sur le véritable caractère de cette réunion.

La soirée s'était passée en présentations cérémonieuses, en bavardages bruyants et en goinfreries prolongées au buffet, quand une tempête d'applaudissements s'éleva du grand salon.

Des messieurs accoururent, le verre en main ou les joues gonflées d'une sandwich hâtivement dévorée. M. Bartolini était monté sur une table et avait commencé un discours. Comme j'essayais de comprendre ce qu'il disait, ce qui m'était difficile, car on faisait grand bruit autour de moi et l'orateur s'exprimait en italien, le maître d'hôtel vint me dire à voix basse que M. de Sourdis demandait à me parler. Très étonnée d'une visite si tardive, je le fus davantage encore, quand, m'étant rendue dans le petit salon attenant à ma chambre à coucher, j'aperçus le capitaine, pâle, les yeux égarés, essoufflé comme par une course hâtive. Il se précipita vers moi et, d'une voix faible, me posa cette suite de questions :

— Sommes-nous bien seuls ici ?

— La pièce est-elle sûre ?

— Le comte est-il avec ses invités?

Après lui avoir répondu affirmativement :

— Mon Dieu! lui dis-je, qu'avez-vous? Je ne vous ai jamais vu dans un pareil état d'exaltation.

— On serait ému à moins, me répondit M. de Sourdis, et pourtant il ne faut pas être ému. Henriette, j'ai besoin de tout votre sang-froid, de tout votre courage.

— Mais enfin, qu'y a-t-il?

— Dites-moi d'abord si vous vous sentez l'âme assez forte pour apprendre une nouvelle terrible et pour prévenir un complot où vous êtes mêlée.

— Moi! mêlée à un complot? Que me racontez-vous?

— La vérité. Êtes-vous prête à l'entendre sans frayeur? n'allez-vous pas être troublée par mes paroles?

— Je suis brave. Vous pouvez parler.

— Henriette, des misérables ont formé le dessein d'assassiner l'Empereur et, d'après leur projet, vous seriez chargée de l'attirer dans un guet-apens.

Je poussai un cri et me couvris le visage de mes mains, comme pour fuir toute lumière, toute pensée. L'atroce vision de l'Empereur frappé par des meurtriers, le visage baigné de sang, me rendait folle.

— Mais c'est affreux! mais c'est affreux!

— Henriette, dit M. de Sourdis, vous m'avez promis d'être calme. Songez que de vous peut-être dépendent le salut de l'Empereur et votre vie même.

— Et que faut-il faire?

— Écoutez-moi. Le comte Mosto...

— Ah! le misérable! m'écriai-je.

— Oui, reprit M. de Sourdis, c'est une âme basse de ruffian, plus vile encore que criminelle. En vous mettant en relation avec l'Empereur, il n'a eu d'abord en vue que de vendre au double et au triple de sa valeur une propriété de sa femme, peut-être aussi d'obtenir quelques larges gratifications. Mais ses amis révolutionnaires, apprenant que vous plaisiez à l'Empereur, ont jugé qu'une liaison avec lui serait fort opportune, et sont résolus à se servir de vous pour l'attentat qu'ils méditent. Le difficile était de gagner le comte à leur cause, car, très républicain en apparence, il est surtout désireux de remplir sa bourse, et, dans son marché avec l'Empereur, il pouvait s'enrichir aisément et sans danger. Pour le décider, on doit lui verser une petite somme d'argent. En outre, Bartolini, l'agent de Mazzini, s'est chargé de lui montrer comme prochain le rétablissement à Rome de la République. On lui fait de grandes promesses. Ses domaines d'Italie seront rachetés, ses dettes payées;

il aura une charge importante dans le nouveau gouvernement. Bref, on lui prouvera qu'il a tout à gagner en se rangeant du côté des conspirateurs. La fête de ce soir a pour but de réunir tous les membres du parti; Bartolini va choisir ses complices et les réunir secrètement pour prendre les dernières dispositions. Mais leur plan, dans son ensemble, est arrêté d'avance. Ils veulent assassiner l'Empereur lorsqu'il se trouvera avec vous à la campagne du comte; ensuite, ils espèrent pouvoir proclamer la République. Bartolini presse les choses, car il craint qu'en tardant trop, le complot ne s'ébruite. De plus, l'Empereur doit quitter Paris prochainement. Il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut prévenir l'Empereur dès demain. Prenez garde de ne point laisser soupçonner au comte que vous êtes avertie du complot; faites l'étonnée si on vous en parle et ayez l'air de vous prêter à tout ce qu'on exigera de vous.

— Ne serait-il pas plus simple de prévenir la police?

— La police était prévenue lors de l'attentat d'Orsini; vous vous rappelez comme elle a bien su l'empêcher.

— Mais comment êtes-vous si bien informé des projets de Bartolini? Qui vous a révélé le complot?

Le capitaine de Sourdis réfléchit quelques instants, et se décidant enfin :

— Je puis vous le dire, maintenant, fit-il, c'est Jeanne la Flamme !

Je me demandai si j'avais bien entendu.

— Jeanne la Flamme !, m'écriai-je, est-ce qu'elle serait aussi de la conspiration ?

— Oui, répondit M. de Sourdis en baissant les yeux et comme avec douleur.

— Et vous ne craignez pas de la trahir ?

— Je ne crains pas de la trahir, parce que je la méprise, parce que je la hais !

Oubliant alors le danger que courait l'Empereur pour songer à lui-même, à son désir ancien et à ses présentes souffrances, il me fit ces aveux :

— Je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer une femme plus que je l'ai aimée, mais toute ma passion vient de s'effondrer subitement, sans qu'il en subsiste rien, et cela, au moment où je la jugeais impérissable. Les femmes s'imaginent qu'elles nous ont à leur merci, nous-mêmes nous croyons leur esclave à jamais... quand leur plus grand adversaire et notre meilleur protecteur demeure en nous secrètement, prêt à se révolter et à nous affranchir. Jeanne a pensé que, lui ayant donné le peu de fortune que je possédais, je lui avais sacrifié le plus précieux de mes biens et que je n'avais à pré-

sent rien à lui refuser. Elle ne songeait pas qu'il y a, chez les Sourdis, un sentiment plus fort que tous les autres : c'est la fidélité au Souverain. La gueuse! ce soir même, dans son lit, lorsqu'elle me forçait à révérer sa chair immonde, par un étrange goût d'humilier jusqu'aux pires servages ses adorateurs, elle me disait : « Je veux que tu « n'adores que moi, que tu m'adores tout « entière, depuis mes cheveux jusqu'à mes « pieds, que tout te paraisse beau, admi« rable, divin en moi. Je ne souffre pas de « partage dans les amours que j'inspire; et « je ne tolère pas une passion tiède où « l'amant marchande ses sacrifices. Si je t'ai « reçu chez moi, c'est que tu n'as pas hésité « à me donner tout ce que je te demandais, « tout ce qui t'appartenait. Cet argent, je « n'en avais pas besoin; vois, j'en ai acheté « un collier qui n'a rien de beau, qui n'est « pas plus beau que toi. Il me plaît pour« tant, parce qu'il représente l'amour et le « sacrifice d'un homme. J'en ai beaucoup « comme cela; j'en ai des coffrets! Cela « m'amuse; j'en suis orgueilleuse! j'y vois « toutes mes victoires. Dis-moi, si l'Empe« reur avait eu besoin de ce que tu m'as « donné, pour mon plaisir, l'aurais-tu pré« féré à moi? — Oui, » lui ai-je répondu. Alors, la main levée, par jeu, comme pour

me souffleter : « Répète un peu, répète!...
« est-ce que tu l'adorerais comme tu
« m'adores, ton Empereur?... Tiens, s'il
« était ici, je le ferais me servir à genoux,
« je lui ferais baiser mon cul, à ton Empe-
« reur!... Va, j'en ai brisé de plus forts que
« lui. — Essayez donc; vous serez brisée
« avant lui. — Je serai brisée! Eh bien! tu
« verras si l'on me brise comme cela. Oui,
« dépêche-toi à l'admirer, et à lui rendre
« un culte ainsi qu'à un Dieu! Tu n'en as
« pas pour longtemps à lui brûler de l'en-
« cens sous le nez. — Que voulez-vous
« dire? — Cela ne te regarde pas. Au sur-
« plus, que m'importe? Rien ne peut main-
« tenant arrêter les événements... » Elle
s'est mise alors à me parler de la conjura-
tion, non point avec prudence, avec mys-
tère, mais hautement, fièrement, comme si
elle n'avait rien à redouter de cette confi-
dence. « Ah! disait-elle en terminant, l'on
« m'a défendu de suivre les chasses de
« Compiègne, ah! Eugénie m'a fait presque
« mettre à la porte de son palais! Ils ver-
« ront! ils verront tous! J'entrerai aux Tui-
« leries avec la Révolution. Je veux qu'ils
« me demandent leur grâce à mes pieds, je
« veux leur cracher à la face!... Et cette
« Henriette, cette petite domestique que j'ai
« recueillie chez moi et qui se moque de

« moi aujourd'hui, qui cherche à m'écla-
« bousser de son luxe, je la ferai monter
« sur l'échafaud, la salope! »

— Mon Dieu! m'écriai-je, que lui ai-je donc fait pour qu'elle me déteste ainsi?

— Vous ne lui avez rien fait, reprit M. de Sourdis. On dirait que cette femme-là hait sans en savoir la raison, et que c'est sa jouissance de se venger d'outrages imaginaires. Comme elle trouve qu'on lui doit d'excessifs hommages, elle n'est jamais satisfaite et se juge toujours offensée. Elle m'est apparue en ce moment dans toute son horreur; je me suis mis à la détester aussi fortement que je l'avais aimée. J'étais ivre de rage: je l'aurais frappée, je l'aurais tuée, si je n'avais pensé à l'Empereur dont il fallait à tout prix sauver la vie, et pour lequel je devais oublier les injures d'une telle catin.

— Êtes-vous sûr qu'elle ne se moque pas de vous, que tout ceci ne soit pas une pure invention? Je la crois capable de jouer des tours abominables.

— C'est malheureusement trop vrai. Bartolini, Rota, Beccone ne sont pas ici pour le plaisir de se moquer de nous. Ils ont des desseins moins frivoles, hélas!

— Tout ce que vous me racontez est tellement monstrueux, qu'il faut me faire violence pour le croire.

— Vous n'auriez pas l'âme que vous avez, Henriette, si vous pouviez concevoir toute la monstruosité humaine. Vous devez pourtant considérer froidement l'événement et prendre une résolution.

Il parlait encore, lorsque la porte s'entr'ouvrit doucement devant le comte. M. de Sourdis porta la main à un pistolet qu'il tenait caché dans son habit. Le comte vit le geste, sourit et, rassurant de la main le capitaine :

— Calmez-vous, mône ami, dit-il, ze ne souis pas Othello. Ze sais qu'à ône galant hôme côme vous, ze confierais Henriette toute noue. Mon Dio, il faut des soucreries aux enfants et des parôles flattozes aux zolies fâmes. Moi, ze n'ai pas touzours le temps de penser aux fioritoures. Et pouis ze souis vif en affaires; ze signe et ze m'en vais. Occoupez donc ma piazze, cer ami. Ze vous la redemanderai tout à l'hôre.

Il prit un dossier dans un tiroir fermé à clef et, avant de nous laisser, il se tourna vers M. de Sourdis.

— La man, cer ami, et sans rancoune ! Ah ! plaignez-moi d'aller conter flôrette à la pôlitique au lio de caresser les belles.

A peine sorti, il revint, ne voulant pas perdre une plaisanterie qu'il jugeait excellente.

— Préparez-la biène, chuchota-t-il.

Et, après une pirouette, il consentit enfin à s'éloigner.

— Pauvre Henriette ! s'écria M. de Sourdis.

Mais, promptement, la pitié que je lui inspirais céda devant un sentiment plus austère, et ce fut d'un ton ferme, qu'il crut bon, avant de partir, de me rappeler encore une fois mon devoir.

— Demain, vous voyez l'Empereur ?

— Oui, demain.

— Prévenez-moi de tout et comptez sur moi.

Sur ces paroles, il me quitta, me laissant aux angoisses qu'il venait de me causer.

Au salon, le bruit augmentait. Des applaudissements venaient d'éclater, dominés par les cris : « Viva Mazzini ! Viva Bartolini ! Viva la Repubblica ! » Très vite, aux clameurs succéda un grand silence, imposé sans doute par la prudence du comte et de Bartolini, qui se défiaient de la police.

Je passai dans ma chambre et me couchai, voulant reposer quelques heures avant d'affronter les émotions de la journée. Mais je ne pus dormir. Des images sanglantes agitaient et chassaient mon sommeil. A chaque instant, je m'éveillais en sursaut, avec la sensation horrible d'une lame froide qu'on m'enfonçait dans le sein. A l'un de ces

réveils, j'aperçus une bande de lumière sous la porte du petit salon où j'avais reçu M. de Sourdis. Des voix s'élevaient, s'interrompaient les unes les autres. Je reconnus celle du comte, calme et joviale, parmi les enthousiasmes et les colères. Remplie d'anxiété, j'allai en chemise essayer de surprendre quelque chose des entretiens, mais on s'exprimait dans un dialecte italien que je ne comprenais pas. Pourtant, le comte se servit un moment de ce français accentué à la napolitaine, qui lui était particulier.

— Ze souis bône prince, s'écriait-il, cinque millé franques de plous pour les risques à courir et ze souis avec vous. Moi, ze ne trafique zamais quand il s'azit dou biène poublic!

Il parlait encore, lorsque la porte, mal fermée, céda sous la poussée involontaire de mon épaule. Je me trouvai tout à coup, avec épouvante, devant une dizaine d'hommes que l'on aurait peur, le soir, quand on est seul, de rencontrer au coin d'un bois. Bartolini les dominait de sa haute taille, de ses cheveux blancs, de ses yeux froids, de ses attitudes sévères et vénérables.

— Une espionne! fit-il indigné.

Le visage de Mosto s'épanouit dans un large rire.

— Tou crains touzours comme si tou n'avais pas la conscience poure... Rassoure-toi, cer ami. C'est ma fâme. Ze te l'ai présentée ce soir.

— Je ne regarde jamais les femmes, dit Bartolini ; ce sont les femmes qui rendent impossibles les grandes œuvres.

— Et comment fais-tou ?... Voui, ze connais ton rézime : çasteté et eau claire, ce ne sera zamais le miène ! Autant vaudrait se faire capoucine... Tiens, regarde-moi ça. Et, tout en parlant, il avait relevé ma chemise sur mes épaules et me considérait de haut en bas : Regardez-moi ça ! Est-ce ferme, est-ce tendre, est-ce zoli ! La Vénous de Napoli n'en a pas de plous belles. Eh biène ! ze cède céla à l'Emperôr, et vous ne croyez pas que z'ai dou dévouement ?

S'adressant alors à moi d'un ton de reproche :

— Qué cerces-tou, dans ce côstoume ! Il faut avoir de la décennze, que diav'le. Ces messieurs sont des libres pensôrs. Tou dois leur montrer des égards et non pas ton coule... Va te recoucer, ma fille, et patiente ône peu : ze souis à toi. Va vite. Fa fresco ! Tou attraperais ône rhoume de cerveau.

Je me retirai toute confuse.

Était-ce les compliments qu'on lui adressa sur ma beauté, était-ce la joie d'avoir conclu



une affaire avantageuse? ce misérable qui, d'ordinaire, ne me regardait même pas, vint cette nuit-là se coucher près de moi, et je dus subir ses étreintes odieuses. L'idée d'avoir de l'argent obscurcissait chez lui toutes les autres. Il n'avait ni terreur, ni remords, ni crainte du châtiment. Son âme médiocre, qui, si tranquillement, se décidait au crime, pouvait à peine le concevoir : elle n'en était même pas émue. Pour moi, je ne suis pas cruelle, ni sanguinaire, mais je me fusse sentie heureuse de voir cet être, qui, avec tant de sérénité, disposait de la vie d'un homme, tremblant pour la sienne et rendu à la lâcheté ordinaire aux gens de sa trempe, lorsque la mort vient soudain se présenter devant eux.

Le lendemain, de bonne heure, au grand étonnement du comte, je m'habillai et sortis à pied. Pour expliquer cette promenade matinale, j'alléguai d'anciennes douleurs et la nécessité d'aller au rendez-vous que m'avait donné un médecin. Le comte, fatigué de sa nuit de fête, de conjuration et d'amour, se contenta du prétexte et resta à dormir. Pour moi, je montai dans la première voiture que je rencontrai. J'avais hâte de dénoncer à l'Empereur le péril qui le menaçait.

Je me rends de suite aux Tuileries, où

j'apprends que l'Empereur est à Saint-Cloud. Ce fut pour moi une grande déception. Si, pendant le trajet, l'Empereur allait revenir à Paris, si je ne pouvais le rencontrer dans la journée? Je fais presser les chevaux et, en moins de trois quarts d'heure, je suis à la grille du Palais. Là, nouvelle déception. L'huissier de service me dit que l'Empereur ne reçoit pas. M. de Sourdis et moi, nous avions été si bouleversés par l'événement, que nous n'avions pas songé à demander une audience. J'insiste sur l'importance de ma visite; je demande, je supplie qu'on remette ma carte à l'Empereur, mais l'huissier a des ordres formels; il demeure inflexible. Un instant, j'ai l'idée d'écrire, puis, je songe que ma lettre n'arrivera peut-être pas à l'Empereur, qu'un secrétaire pressé la déchirera sans la lire. « Il faut que je lui parle, il faut que je lui parle », dis-je en allant et venant devant l'huissier, qui me regarde avec surprise et, sans doute, me croit folle. Enfin, désolée, ne sachant que faire, je remonte en voiture, après avoir donné l'adresse de M. de Sourdis qui, je l'espère, sera chez lui et pourra me conseiller utilement.

Je revenais, bien triste et bien anxieuse, par le Bois de Boulogne, quand une galopade retentit derrière moi. Ma voiture

s'écarta, s'arrêta devant des cavaliers en tricorne, en veste verte, en grandes bottes, qui s'en allaient bride abattue. Une calèche suivait de très près les courriers, conduite par deux postillons, portant le gilet rouge et le chapeau galonné. J'eus le temps de voir qu'il y avait dans la calèche deux personnes, l'une coiffée d'un képi, et l'autre en haut de forme.

— Mon Dieu! m'écriai-je, l'Empereur!... Vite! vite! dis-je au cocher, bien que, du train dont s'en allait la calèche et avec l'avance qu'elle avait déjà sur nous, il parût impossible de la rejoindre.

Mais je comptais, et j'avais raison, sur le hasard. Une charrette, remplie de pierres de construction, avait versé sur la route et barrait le passage. J'arrivai au moment où, voyant qu'on n'avançait pas à désencombrer la route, l'Empereur donnait l'ordre de prendre un autre chemin. Je descendis de voiture, m'inclinai devant l'Empereur, et, sans songer combien devait paraître bizarre une semblable façon de l'aborder :

— Sire, m'écriai-je, je supplie votre Majesté de m'écouter.

Sans avoir l'air de me voir, l'écuyer restait à la portière de droite et m'empêchait d'approcher. Cependant l'Empereur m'avait reconnue et répondit à mon salut, poliment,

mais avec une froideur qui m'étonna. Il eut un signe vers l'écuyer qui, respectueusement, fit reculer son cheval de plusieurs pas, et je m'avançai vers la calèche.

— Sire, dis-je encore, que votre Majesté veuille bien me parler. J'ai un secret de la plus haute importance à lui confier.

L'Empereur eut, je crois, un rapide sourire vers son aide de camp, descendit, et lorsqu'il se fut éloigné avec moi de quelques pas :

— Madame, dit-il, je pensais que des grâces aussi rares que les vôtres vous suffisaient à nous séduire, et que vous laissiez à des femmes moins belles et moins bien douées ces façons romanesques, qui surprennent chez vous.

Je fus douloureusement frappée de ces paroles, si différentes du langage que m'avait tenu l'Empereur, il y avait trois jours, à la maison de campagne!

— Ah! dis-je, je ne m'occupe pas de ce que peuvent être mes manières : je suis trop émue pour cela... trop émue du complot que l'on a formé contre votre Majesté.

— Un complot!... Et, je devine, vous allez me sauver, n'est-ce pas? L'aventure est parfaite alors. Vous devez aimer les drames, madame? Mais peut-être en écrivez-vous?

J'avais les larmes aux yeux, je m'écriai :

— Sire, qu'a-t-on dit contre moi à votre Majesté pour qu'elle tourne mes paroles en dérision ?

— Personne ne m'a parlé de vous, madame, répondit l'Empereur. Vous seule avez pris ce soin en me faisant la gracieuseté, l'autre jour, de m'envoyer une lettre où vous vouliez bien m'exprimer des sentiments trop flatteurs pour que je n'en sois pas touché.

En un moment, je me rappelai les déclarations absurdes que le comte m'avait dictées. La lettre ne devait être remise à l'Empereur que beaucoup plus tard, à la campagne, et pendant que je m'y trouverais ; grâce à ce délai et à cette circonstance, j'espérais empêcher que l'Empereur pût jamais la connaître. Maintenant le malheur était fait, je passais pour une vulgaire intrigante ; on n'ajouterait plus foi à mes paroles. Et pourtant il fallait bien qu'on entendît !

— Oh ! sire, oubliez cette lettre infâme. On m'a tenu la main, on m'a forcée de l'écrire ! Je ne suis pas libre, je suis l'esclave d'un homme.

Et j'avouai franchement à l'Empereur le projet du comte, je lui dis ce que cet homme était pour moi et comment il l'était

devenu. L'Empereur caressait sa moustache d'un air distrait et se rapprochait de la calèche. Comme je voyais qu'il allait me quitter, je l'arrêtai : avec une audace que je ne me connaissais point, je le retins par le bras, je m'accrochai à lui.

— Il faut que vous m'écoutiez, sire ; votre vie est en péril, et je tiens à vous sauver, malgré vous. Hier, chez le comte, Bartolini a décidé votre mort.

En sortant, le matin, j'étais décidée à révéler la conspiration, mais, naïvement, je m'imaginais qu'il ne serait pas nécessaire de nommer personne ; je laisserais à d'autres le triste soin de reconnaître les coupables. Il me semblait qu'en prenant des précautions, en avançant, par exemple, son départ de Paris, l'Empereur prévenait l'attentat, comme si, en de pareilles circonstances, toute défense n'était pas inutile ! Or voici que le nom du plus redoutable conspirateur s'échappait comme malgré moi de mes lèvres, éveillait enfin l'attention de l'Empereur.

— Quoi ! fit-il, Bartolini serait ici ! Vous l'avez vu ?

A présent on m'interrogeait, on me pressait de questions. Je racontai tout ce que je savais. Quand j'eus fini mon récit, l'Empereur demeura quelques instants silen-

cieux; il paraissait accablé de douleur. Il me dit :

— Ces hommes sont criminels, c'est vrai, mais enfin ce sont vos amis, et c'est vous qui les trahissez!

— Mes amis, m'écriai-je, mes amis! oh, sire! comment pouvez-vous dire qu'un homme qui a voulu trafiquer de mon corps est mon ami? Je le hais, je le hais!

— Pourquoi viviez-vous donc avec lui?

Je baissai la tête et ne répondis point; l'Empereur reprit :

— Quand vous vous êtes rencontrée avec moi à la campagne, l'autre jour, vous saviez ce que vous faisiez?

— Non, sire, dis-je, je ne savais rien, je vous le promets. Certes, je puis être fautive, criminelle, je puis être une misérable femme, et pourtant être capable d'une bonne action.

L'Empereur me considérait avec attention tandis que je parlais, se demandant si réellement j'étais sincère. De voir que rien ne pouvait vaincre ses doutes et qu'il continuait à me mépriser, je me sentis si malheureuse que j'éclatai en sanglots.

— Mon Dieu! mon Dieu! répétais-je au milieu de mes larmes, votre Majesté ne me croira donc jamais!

— Ne pleurez pas, chère Henriette, me

dit l'Empereur touché enfin de ma peine, ne pleurez pas; j'ai pu un instant vous méconnaître; je vois, sous des apparences de dévouement, se dissimuler tant de basses ambitions, et, sur un ton de franchise, j'entends se débiter tant de mensonges, je suis témoin de tant d'intrigues et de fourberies, que j'en viens à soupçonner la générosité la plus évidente, la plus digne d'admiration. Pardonnez-moi mon misérable aveuglement. Il faudrait toujours céder au premier mouvement qui nous porte vers quelqu'un. Dès que je vous ai vue, Henriette, je vous ai devinée. Je ne devais pas combattre une heureuse impression, je ne devais pas douter de vous. Comment pourrai-je jamais réparer cette injustice!

Mes larmes coulaient plus abondantes sur ses mains que je pressais.

— Sire, disais-je, croyez seulement au sincère dévouement que j'ai pour votre Majesté et je serai heureuse.

— Vous êtes heureuse de votre dévouement, mais moi, je serais malheureux de ne pas vous prouver ma reconnaissance. Henriette, chère Henriette, nous nous reverrons.

Comme il allait me quitter, je ressentis une pitié soudaine pour ceux que je venais de dénoncer. Le comte ni Bartolini ne me

touchaient guère, mais je songeais à ce pauvre Rota qui avait expié, par trente ans de prison, la peine d'avoir lu de mauvaises brochures et écouté d'emphatiques discours; que ni cachot, ni supplice ne pouvaient guérir de sa crédulité; toujours prêt à payer, de sa tête, sa foi en des paroles creuses et en de tragiques histrions. J'implorai l'Empereur.

— Votre existence, sire, importe plus que la vie de ces misérables, et cependant je ne voudrais pas qu'il leur arrivât aucun mal.

— Soyez tranquille, dit-il, je ne suis pas un bourreau. Vous leur avez épargné un crime et ils ne méritent point de châtiment. Ce sont des étrangers. Ils seront simplement reconduits sous bonne garde à la frontière.

Là-dessus nous nous séparâmes. L'Empereur remonta dans sa calèche dont les chevaux partirent au grand trot, tandis que je revenais annoncer à M. de Sourdis l'heureux résultat de mon entrevue.

Le capitaine était aussi inquiet que s'il se fût agi de sa propre existence. Quand mon récit l'eut tranquillisé :

— Merci, Henriette, merci! s'écria-t-il.

Chez lui, à côté d'une résolution ferme et virile, capable au besoin de violences, il

y avait une force tranquille et comme inépuisable de dévouement. Je m'étonnais toutefois qu'appartenant à une vieille famille royaliste, il eût un tel culte pour l'Empereur; il me l'expliqua.

— Je descends, me dit-il avec orgueil, de ceux qui se sont groupés autour des rois pour fonder la monarchie française. Courage et obéissance, telle est notre devise. Nous sommes toujours avec ceux qui savent commander. L'Empereur, lorsqu'il a fait le coup d'état du deux décembre, a prouvé qu'il était de sang royal et nous l'avons salué, comme jadis nos ancêtres eussent salué un chef. La race se distingue à la volonté ambitieuse et toute puissante. Les anciens maîtres, qui abandonnent le pays de leurs aïeux au désordre et à l'anarchie de crainte de verser eux-mêmes une goutte de sang, montrent bien qu'ils n'en ont plus dans les veines.

J'aimai M. de Sourdis de son ardeur, de sa foi, de tout ce qu'il y avait en lui de générosité. Et lui-même semblait me voir pour la première fois. Il me contemplait avec une tendre persistance et, quand je rencontrais son regard, il prenait un air confus et baissait soudain les yeux. Il avait cette timidité amoureuse qui s'allie souvent à l'audace et au courage, et qui est

si flatteuse lorsqu'elle se rencontre chez un tel homme.

J'allais me retirer, mais, à l'idée de revoir Mosto, j'éprouvai une telle émotion qu'il me fut impossible de la dissimuler. Je fis part de mes craintes. Je redoutais les soupçons, la vengeance, surtout les créanciers du comte, qui devenaient les miens et allaient me jeter à la porte de mon hôtel.

— Pourquoi partir? me dit M. de Sourdis, et il attachait sur moi un regard plus éloquent que tous les aveux. Mon appartement est vaste, ajouta-t-il. Vous vivrez ici comme une amie, même, si cela vous plaît, comme une étrangère.

— C'est que je ne pourrais pas près de vous demeurer indifférente.

— Ah! ce serait un grand bonheur pour moi. Mais je n'ose l'espérer.

— Pensez-vous, fis-je en essayant de dominer mon trouble, pensez-vous que vous ne regretterez pas notre tranquille amitié; et qu'il faille désirer des amours qui finiraient peut-être à la manière de votre liaison avec Jeanne la Flamme?

Il m'interrompit.

— Oh! ne me parlez pas ainsi! Qu'y a t-il de commun entre le sentiment que j'éprouve pour vous et l'horrible passion d'autrefois?

— Autrefois, c'était hier. Combien de

temps cette passion, qui vous semble exécrable, vous a paru délicieuse!

— Je porte un grand amour en moi, me répondit-il, et je ne puis vivre seul, dans l'action non plus que dans le repos et les plaisirs. Un peu farouche, un peu solitaire, car j'avais trop de fierté pour accepter une bienveillance commune en échange de tous les sacrifices que j'étais prêt à faire, j'ai fini par me donner à la première femme qui m'a paru moins indifférente et plus capable qu'une autre d'affection. Comme je me suis trompé! Il faut dire aussi qu'elle m'a plutôt conquis que je ne me suis livré. Vous savez par quelle sorcellerie elle attire les êtres, non pour les amener à ses plaisirs, mais pour les briser. Ah! mes heures près d'elle ne furent point ce que vous vous imaginez, Henriette. J'étais pareil à ce condamné qui semble courir au-devant de son supplice, parce qu'il cède aux cordes et aux bras qui l'entraînent. Que de fois ai-je maudit ma servitude! Aujourd'hui, je viens à vous, en pleine liberté, sans crainte de l'avenir, et comme avec une âme nouvelle pour être heureux.

Je lui tendis les mains; il comprit que j'avais foi en ses paroles, que je lui abandonnais mon existence, et une grande joie vint l'illuminer.

III





III

« SA VIE EST ENTRE VOS MAINS, SIRE ! »

Nous eûmes des jours adorables dont le souvenir, survivant à mon bonheur, m'embaume encore et me distrait du présent. Quelle que fût la diversité de nos origines, il y avait en nous une ressemblance, une parenté de caractères. Nous nous aimions avec la même loyauté et la même franchise, sans rien connaître des petits égoïsmes, des

mesquines jalousies. Une seule pensée, celle de l'Empereur, eût pu nous diviser, parce qu'elle était étrangère à notre amour, et loin d'être une cause de discorde, elle nous unissait davantage. Nous aimions l'Empereur de nous avoir donné l'occasion de le sauver et de nous mieux connaître.

Tout à nos joies tranquilles, nous ne songions plus à l'événement qui nous avait rapprochés. Les journaux n'avaient rien ébruité, ni peut-être rien su de cette conspiration mort-née. J'avais appris seulement l'emprisonnement de Rota, arrêté le jour même de ma visite à Saint-Cloud, avant que j'eusse parlé à l'Empereur. Rota, célèbre par la propagande révolutionnaire que faisait Bartolini autour de son nom, n'avait pu se dérober aux recherches de la police. Un instant, j'eus l'idée d'intercéder en sa faveur, saisie de pitié pour ce malheureux, plastron de tout un parti, qui ne sortait d'une prison que pour entrer dans une autre; mais je n'osais pas me présenter devant l'Empereur, malgré le désir qu'il eut témoigné plusieurs fois de me revoir; je craignais par-dessus tout de lui paraître importune et intéressée. Je me persuadai que ma démarche était inutile et, me fiant à la clémence et aux promesses impériales, je ne pensai plus qu'à aimer.

Rien désormais, ne semblait menacer notre bonheur. Le comte, à la nouvelle de l'arrestation de Rota, avait quitté Paris précipitamment, sans plus s'occuper de moi que de ses créanciers. Quant à Jeanne la Flamme, je savais qu'elle était toujours à Paris, mais je ne la rencontrais plus dans mes promenades. Elle semblait mener une vie plus discrète et plus retirée. Hélas! je ne devais pas tarder à entendre parler d'elle.

Une après-midi, comme je rentrais à la maison, j'aperçus M. de Sourdis qui s'appuyait un pistolet contre la tempe. Je n'eus que le temps de me jeter sur lui et de lui saisir la main; malgré les efforts qu'il m'opposa, je lui arrachai son arme, puis, dominant mon émotion, je le tenais étroitement embrassé pour protéger sa vie contre son désespoir. Il se débattait, s'écriait, avec un air égaré :

— Il faut que je meure! Il faut que je meure!

Et il fixait sur moi un regard douloureux.

— Vous-même, Henriette, répétait-il, si vous connaissiez mon malheur, me conseilleriez de me tuer.

Alors je lui dis que jamais, quoi qu'il arrivât, je ne lui conseillerais rien de pareil, parce que sa vie m'était chère au delà de

tout et que je ne pourrais vivre sans lui. Mes paroles, les baisers et les caresses que j'y mêlais, l'attendrirent. Il éclata en sanglots; et moi, qui voulais le consoler, je ne pus m'empêcher de pleurer avec lui.

Lorsque sa douleur se fut un peu calmée, il me donna les explications que j'attendais avec anxiété.

Le matin même, il s'était rendu au ministère de la Guerre, convoqué par une lettre pressante. On s'était aperçu que plusieurs documents stratégiques, d'une importance extrême, avaient disparu. Or, ces documents faisaient partie d'un dossier qui lui fut confié et qu'il avait, prétendait-on, remis incomplet. On ne l'accusait pas seulement d'avoir égaré ces pièces; on soupçonnait son honneur de soldat.

— Je suis victime, disait-il, de l'envie de mes camarades. Ils m'en veulent de mon nom, de la fortune que je n'ai plus et, surtout, de mon rapide avancement qui, d'après eux, n'est dû qu'à la faveur. Mon activité, mon travail, ma campagne du Mexique ne comptent pas à leurs yeux. Maintenant, ils peuvent se réjouir; leurs calomnies ont enfin un résultat : je suis déshonoré!

J'étais anéantie de ce que M. de Sourdis venait de m'apprendre; pourtant, je ne voulais pas perdre courage; j'essayais même

de ne rien lui laisser voir de mes angoisses. Je lui demandai s'il avait montré à quelqu'un les documents.

Il se méprit sur le sens de ma demande et s'écria :

— Ah ! vous aussi, Henriette, vous doutez de moi !

— Je ne doute point de vous, mais je soupçonne vos ennemis. Si nous arrivions à les confondre !

— Cela est impossible, malheureusement.

— Vous vous désespérez trop tôt. Avez-vous gardé longtemps ce dossier ?

— Un jour, à peine.

— Et quelqu'un l'a-t-il vu entre vos mains ?

— Personne, personne ne l'a vu... Ah si ! ce petit niais de Bittenfeld.

— Grand Dieu !

— Oui, j'ai même déjeuné avec lui. Mais ce n'est pas ce garçon-là, je pense, que l'on doit suspecter.

— Ah ! mon pauvre ami, lui dis-je. Comme vous avez été imprudent !

Et je lui citai des phrases que j'avais entendues chez la baronne. Il hésitait d'abord à me croire, tant ce jeune Allemand aux yeux vides, au sourire enfantin, éloignait la défiance. Je réussis enfin à lui prouver que cet air naïf et un peu sot

n'était qu'un masque pour se procurer des confidences. M. de Sourdis demeurait atterré.

— Soyez-en certain, lui dis-je, cet homme vous a volé. Il a maintenant les pièces entre ses mains. Mais quand avez-vous déjeuné avec lui ?

— C'était la semaine dernière.

— Peut-être a-t-il encore les pièces. En ce cas, rien n'est perdu.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vais aller trouver Jeanne la Flamme. Cette femme est l'associée de Bittenfeld.

— Cette femme est un monstre, dit-il. Elle est capable de tous les crimes. N'allez pas chez elle.

— Soyez sans crainte, lui répondis-je, et comptez que, pour vous, j'emploierai toute ma ruse.

M. de Sourdis me regarda avec une vive expression de gratitude, mais je sentais bien qu'il n'osait espérer.

Il fallait le sauver à tout prix et je n'avais pas le choix des moyens. Ce ne fut pas à Jeanne la Flamme que je m'adressai, mais à M. de Bittenfeld lui-même. Cet homme froid, astucieux, capable de jouer tous les personnages, avait cependant son défaut de cuirasse par lequel on pouvait l'atteindre : il ne s'agissait que de le connaître. Chez la baronne, après l'avoir pris d'abord pour un

brave garçon un peu simple d'esprit, j'avais fini par découvrir le brigand sans scrupules et audacieux qu'il y avait en lui. Sa fatuité seule l'empêchait d'être redoutable. Il semblait que Bittenfeld se récompensât d'avoir ourdi une intrigue malaisée, obtenu un succès hasardeux en oubliant soudain toutes ses qualités de joueur et de combattant, en s'abandonnant aux êtres qu'il avait trompés, au flux de l'existence qui l'emportait tranquille et sans inquiétude. Dédaignée comme lectrice, il me fit plus tard l'honneur de me remarquer, de m'admirer lorsqu'il crut à mon luxe et à ma fortnne. Il vint chez Mosto, et je lui laissai entendre par jeu, qu'il ne m'était pas indifférent. En me séparant du comte, je cessai naturellement de voir Bittenfeld, mais il m'était d'autant plus facile de renouer avec lui sans éveiller ses soupçons, qu'il ignorait alors, comme tout le monde, ma liaison avec M. de Sourdis.

Je lui adressai une lettre assez attirante et, toutefois, assez discrète, pour que sa fatuité de cocodès ou son désir d'homme s'y laissât prendre. Sans lui rien accorder, j'encourageais son espoir. Je ne voulais que pénétrer chez lui, dans son intimité, tâcher de savoir où se trouvaient les documents et, s'ils étaient encore en sa possession, essayer

de m'en saisir. M. de Bittenfeld me fit une réponse fort amoureuse, où il me disait la joie qu'il aurait à me voir et à me renouveler ses anciens hommages. Je simulai aussitôt un départ — car il ne fallait pas que M. de Sourdis se doutât de mes visites — et je prétextai un voyage à Biarritz où, disais-je, j'allais retrouver Jeanne la Flamme; mais, au lieu de prendre le chemin de fer, je m'installai à l'hôtel.

Le soir, lorsque j'arrivai chez Bittenfeld, toute parée, tout armée pour un difficile combat, il m'accueillit avec le sourire d'un homme prêt à se laisser adorer. Il ne douta pas une minute de mes sentiments à son égard. Ma venue le rendit à la fois si heureux, si fier, qu'il ne songea pas d'abord à abuser de sa bonne fortune, et sûr de lui, de moi, il ne s'occupa que de me montrer tout ce qu'il y avait en lui de trésors poétiques et sentimentaux. Nous fîmes l'amour en paroles jusqu'à une heure avancée de la nuit. J'avais peine à dissimuler mes bâillements et lui-même finit par m'imiter. Il jugea convenable alors de terminer sa comédie, mais je cherchais à donner à l'aventure un autre dénouement que le sien. Ne trouvant pas mon Allemand assez enflammé pour entendre ce que j'avais à lui dire, j'alléguai une grande faim, pour

me faire servir à souper et lui fournir ainsi le prétexte de se verser du champagne. Quand sa rêverie se fut dissipée dans les coupes pleines, je me mis à lui raconter des histoires, inventées à plaisir, sur certains officiers supérieurs, que je lui présentai comme des adorateurs malheureux de ma personne. Je lui laissai entendre que j'aurais pu profiter de mes relations avec eux et de leur imprudenee.

— Ah! ah! fit-il en éclatant d'un rire tumultueux, voilà bien les Françaises! Toujours prêtes à noircir et à trahir messieurs leurs maris.

— Ces officiers ne me sont rien, lui répliquai-je.

— Oh! oh!

— D'ailleurs, je ne suis pas française, dis-je, mais anglaise. J'ai le droit, je pense, d'apprécier ces messieurs de l'armée comme il me plaît.

Mon teint, mes cheveux, ma connaissance de l'anglais, pouvaient facilement persuader à un Allemand que je disais la vérité. Je me penchai à son oreille et je lui chuchotai ces paroles :

— Ne croyez-vous pas, cher monsieur, qu'une femme telle que moi pourrait vous être précieuse?

Il eut un tressaillement comme s'il devi-

nait le péril; puis il parut profondément blessé dans son orgueil amoureux. Jusque-là, il s'était flatté d'être aimé pour lui-même, et voici que je lui présentais la note de sa bonne fortune. C'était une douche glacée sur ses belles ardeurs.

— Précieuse! reprit-il, et en quoi donc me seriez-vous précieuse, je vous le demande, si ce n'est dans mon lit?

Subitement, il était revenu à des façons grossières et brutales, qui semblaient chez lui toutes naturelles.

Sans avoir l'air de remarquer ce changement d'attitude, je lui glissai d'un ton détaché :

— Je sais ce que vous faites à Paris!... Oh! ne vous effrayez pas, vous n'avez rien à craindre avec moi. C'est Jeanne la Flamme qui m'a parlé de vous.

Je lançai au hasard ce nom qui pouvait me perdre ou me sauver; il fallait jouer mes dernières cartes! Je m'aperçus qu'en me recommandant de son astucieuse amie, je l'avais rassuré. Il vit peut-être en moi une complice. Peut-être aussi son amour-propre avait-il besoin d'un mensonge pour s'exalter. Il lui plut de s'imaginer que, si j'étais intéressée, je n'en étais pas moins amoureuse. Sa confiance accrut mon audace; je lui dis encore :

— Vous êtes charmant, joli garçon, tout ce que vous voudrez; seulement permettez-moi de vous avouer une chose : vous n'avez pas les talents d'un diplomate.

— C'est ce qui vous trompe, madame, répliqua-t-il.

— Les eussiez-vous, repris-je, comment lutter avec une femme qui peut s'introduire partout sans indiscrétion et recevoir des confidences sans les solliciter? Voyons, soyez de bonne foi : avez-vous jamais été à même, comme moi, d'obtenir de ces renseignements qui valent une fortune, quand on fait métier de les recueillir? Je suis sûre que les vôtres n'ont pas plus d'importance, ne sont pas plus secrets que ceux qui traînent dans tous les journaux.

Mes railleries le pressaient, le poussaient à bout, fouettant, toujours plus vivement, sa vanité professionnelle qui, à la fin, l'emporta, et le fit donner dans mon piège, plus vite même que je ne l'avais espéré.

— Connaissez-vous le capitaine de Sourdis? me demanda-t-il.

— Je l'ai vu deux ou trois fois chez Jeanne la Flamme, répondis-je, en essayant de paraître calme. Je ne le connais pas autrement, mais, d'après ce qu'on m'a dit, ce n'est pas un homme que l'on puisse surprendre.

— C'est difficile, ce n'est pas impossible... quand on a quelque habileté...

Et, comme mon rire semblait railler ses prétentions :

— Vous ne me croyez pas? fit-il. Eh bien, vous allez voir!

Mon cœur battit plus vivement. Je me demandai si, enfin, ma démarche allait avoir un résultat. Il courut à son secrétaire, ouvrit un tiroir fermé à clef, et en retira une liasse de papiers. Puis il vint à moi et me montra, les uns après les autres, les plans, les notes dont il s'était emparé. C'étaient bien les documents dont M. de Sourdis m'avait fait la description. En les apercevant, je ne pus retenir un cri auquel, par bonheur, il ne prit pas garde.

— Sont-ce là des pièces de peu d'importance? dit-il avec orgueil, plus fier de son vol que d'une victoire.

Je ne répondis rien; je cherchais le moyen de reprendre les papiers, tandis que, sans défiance, il les jetait négligemment sur sa table de travail.

Nous nous remîmes à causer sur des sujets indifférents, en personnes qui attendent une occasion favorable d'aborder leurs intérêts.

— Unissons-nous, lui dis-je. Croyez bien que je puis rendre au roi plus de services

que vous. Il me manque seulement les relations que vous possédez. Nous pouvons ainsi nous être utiles l'un à l'autre.

— Oui, oui, dit-il d'un air insouciant.

Je me levai pour me retirer. Il se leva lui-même et se plaça devant moi ; il avait l'air presque irrité.

— Vous ne vous en irez pas, s'écria-t-il. Vous n'êtes pas venue chez moi pour vous en aller ainsi. Je ne veux pas que vous partiez. Je m'y oppose de toutes mes forces ! D'ailleurs, il serait dangereux, cette nuit, de rentrer seule chez vous. Le quartier n'est pas sûr ; je n'ai pas de voiture pour vous faire reconduire, et moi-même je ne puis vous accompagner, car je me suis foulé le pied.

Bittenfeld n'était plus l'élégant un peu fade que je connaissais ; il était devenu une sorte de sauvage, d'être bestial, dont les grands yeux bleus très vagues, les favoris blonds touffus et les cheveux rabattus sur le front, ne laissaient pas de me causer quelque épouvante. Il avançait vers moi des doigts crochus ; et, dans la violence de son désir, il avait retrouvé sur ses lèvres l'accent d'outre-Rhin.

— Gougez avec moi. Nous tormirons gomme teux zœurs.

— Ah ! fis-je, si ce n'est que pour dormir !

— Foui, bour tormir zeulement. Fous affoir brès te moi : je ne vorme bas t'autre fœu.

Je le priai de me laisser seule et je pénétrai dans le cabinet de toilette, tandis qu'il se retirait dans sa chambre à coucher, se déshabillait et se couchait à la hâte. Cette façon d'agir servait mes projets. Pour passer du cabinet de toilette dans la chambre à coucher, il fallait traverser le cabinet de travail qui n'était pas éclairé. J'ôtai seulement mes bottines et, sur la pointe du pied, je m'approchai de la grande table où Bittenfeld avait laissé les documents volés; je m'en saisis, les mis dans mes jupes où, revenue dans le cabinet de toilette, je les fixai avec des épingles. A présent, il s'agissait de sortir. Les bottines à la main, je gagnai le vestibule et déjà je poussais le verrou de la porte de sortie quand Bittenfeld, attiré par le bruit, apparut derrière moi et me heurta brutalement. Je glissai, tombai, l'entraînant dans ma chute. Il essayait, le misérable, d'unir son corps au mien, m'étouffait dans son étreinte, me meurtrissait de ses ongles. Je lui mordis tant et si bien les lèvres qu'il me lâcha; d'un brusque effort, je le rejetai de côté, me relevai à la hâte et parvins à sortir, en éveillant de mes cris toute la maison. Une fois dans la rue, je courus

comme une folle, dans la crainte qu'il ne me poursuivît. Enfin j'arrivai à mon hôtel. Je retirai mes jupes. Grâce à Dieu, je n'avais rien perdu dans ma fuite.

J'avais les pièces, mais comment les remettre ? puis, cette restitution tardive servirait-elle mon ami ? Je songeai à l'inutilité de mon sacrifice, et je me prenais de dégoût pour la honte gratuite de cette visite. Si Bittenfeld, venant à connaître ma liaison avec M. de Sourdis, allait, pour se venger, tout raconter au capitaine ? J'étais navrée, mais, dans mon accablement, la pensée de l'Empereur me rendit un peu de courage. Ah ! si je pouvais le voir seulement ! Je n'avais plus peur à présent de paraître devant lui.

L'Empereur, à cette époque, était encore à Saint-Cloud. J'écrivis aussitôt pour demander une lettre d'audience et j'eus la bonne fortune de recevoir une prompte convocation. Oh ! me disais-je, pourvu que mon ami ne perde pas l'espoir pendant ces longues journées que je passe loin de lui !

Dans quelles angoisses j'allai à cette entrevue ! Cette fois, c'était pour moi, pour mon cœur, pour ma vie. Je me rappelais ma première visite. J'étais inquiète alors, mais soutenue par cette ivresse légère que l'on éprouve à agir pour les autres. Main-

tenant, avec une activité fiévreuse de l'esprit, je ressentais, en traversant le Bois de Boulogne, cet affaissement corporel que causent, même à un être en pleine santé, le voisinage et la menace de la mort.

J'arrivai enfin; et, lorsque j'eus présenté ma lettre d'audience, l'huissier me conduisit à l'entrée des jardins où l'on m'attendait. L'Empereur vint à moi avec un air de plaisir qui, d'abord, me combla de joie et me fit bien augurer de mon entrevue; mais, tout de suite, je m'aperçus qu'il s'était commandé cette expression heureuse. Ses yeux semblaient plus profondément enfoncés dans l'orbite, et ses traits avaient ce relief dur, sans enveloppement, qui est le signe de la souffrance et de la lassitude. Il fut toutefois bienveillant comme il savait l'être.

— Ma chère Henriette, dit-il, vous voulez donc ajouter à toutes mes fautes, le crime d'ingratitude. Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Pourquoi vous cachez-vous ainsi?

Je ne sais ce que je balbutiai au milieu de mon émotion. Je cherchais comment lui parler de ce qui occupait toute ma pensée, et je ne trouvais pas un mot. L'Empereur fut surpris de mon silence; il fit quelques pas, je le suivis; peut-être pensa-t-il qu'une promenade me mettrait plus à l'aise. Il

marchait lentement à côté de moi ; plusieurs fois, avec un éclair dans les yeux, il répéta cette exclamation banale, qui prit sur ses lèvres un accent extraordinaire de regret, de désir, de mélancolie :

— Comme il fait beau ! comme il fait beau !

Et il levait la tête à l'air léger d'octobre, il reposait les yeux sur l'allée des Marnes. Les cimes se découronnaient déjà, mais les dernières branches étaient chargées d'un clair ombrage où les verts frais de l'été, conservés par les pluies de septembre, s'unissaient aux roux et aux ors de l'automne. Les feuilles commençaient de tomber, glissaient sans bruit, se détachaient avec douceur de l'arbre, venant parfois se poser sur nos épaules. L'Empereur ni moi n'osions les écarter, conquis tous deux par les odeurs âpres et résineuses, qui montaient de la terre et s'échappaient de l'écorce : l'odeur grisante de la mort. Un instant nous nous laissions aller à oublier. Et animée d'un vague espoir, je répétais aussi moi :

— Comme il fait beau ! Comme il fait beau !

Nous descendîmes vers ces terrasses hautes et basses, vers ce sol onduleux où les losanges, les cercles des bassins offrent une image

de caresse, de volupté, ainsi que de la vie sinueuse des rivières. Les branches se mêlaient en des ombres bleues, roses, mauves. Les charmilles étincelaient de pierreries glauques; les trembles argentés, les aunes clairs jetaient comme de vaporeuses dentelles sur de neuves verdures, tandis que les feuilles flétries s'amoncelaient sur les eaux mortes, sur les marches des escaliers et dans les grands vases des terrasses.

— L'Empereur aimait beaucoup Saint-Cloud, dit-il.

De qui parlait-il, de Napoléon, ou se voyait-il déjà dans l'Histoire? Il ajouta comme pour lui-même :

— Oh! je resterai plus longtemps l'année prochaine.

Hélas! c'était le dernier automne de l'Empire.

Nous atteignîmes la terrasse qui regarde la Seine, et Paris nous apparut : gris, fumeux, confus, semblant étendre son ombre jusque sur le ciel qui, au-dessus de nos têtes, était clair et limpide. D'un bout à l'autre de l'horizon, planait une nuée radieuse.

Cette vision me rappelait à la lutte, me rendait à moi-même. Et j'allais enfin parler de M. de Sourdis, dire les premiers mots qui me viendraient aux lèvres, quand je vis l'Empereur pâlir, ses traits se contracter; il

chancela et ne put étouffer un cri qui retentit en moi douloureusement. J'eus un geste de terreur comme si ma vie elle-même était menacée. L'Empereur s'en aperçut.

— Pardonnez-moi, ma chère Henriette, fit-il en essayant de sourire. La souffrance a été si soudaine, qu'elle m'a surpris. Oh! ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien. Un faux mouvement, et voilà tout.

Je sentais combien ma présence pouvait lui déplaire en un tel moment. Les ennemis de l'Empire, chaque jour, répandaient sur la santé du Souverain les plus alarmantes nouvelles, et l'Empereur, pour rassurer l'opinion, s'acharnait à paraitre bien portant, à se montrer avec un masque de pleine santé, que l'art et la volonté ne parvenaient pas toujours à maintenir sur son visage.

Il avait pressé sa marche et se dirigeait vers le Palais. Sans doute les souffrances redoublèrent, car il s'arrêta subitement et parut chercher des yeux un appui; pourtant, il s'obstinait à me déguiser son mal, affectait de sourire. Il me pria d'admirer les roses qui se trouvaient devant nous, se baissa même à grand'peine pour me cueillir une fleur. Puis, avec brusquerie, mais en gardant sa courtoisie ordinaire :

— Vous devez être fatiguée, madame, depuis le temps que nous marchons?

Et il m'offrit, il me prit le bras plutôt. Le mal semblait toujours s'accroître. Dans cette après-midi chaude, son corps tremblait, agité par de longs frissons; et, de temps à autre, comme pour chasser une mouche importune, il portait la main à son front. Il se penchait vers moi; j'eus une frayeur extrême qu'il ne tombât et ne m'entraînât dans sa chute. Un instant, je crus même qu'il allait mourir à mon bras; je voulus appeler au secours et je n'osai pas.

La détresse de ce pauvre corps torturé, qui eût dû soulever ma pitié, ne me touchait point; au contraire, je me sentais animée contre l'Empereur de la même colère que ses pires ennemis. Je lui en voulais de n'avoir pas su me deviner; j'étais furieuse aussi contre moi-même. N'avais-je pas manqué d'audace, laissé fuir l'occasion irrévocable?

Oh! quelles images horribles m'assaillirent l'esprit, tandis que je marchais à côté de l'Empereur. Je rentrais chez moi, je trouvais M. de Sourdis avec un pistolet appuyé contre le front, et j'arrivais trop tard! Tout ce qu'il m'avait dit de la justice militaire, des terribles exécutions, des dégradations infamantes, me revenait aussi à la mémoire. Il fallait choisir entre ces hontes ou un suicide. Dans mon désespoir, je pressais, je serrais le bras de l'Empereur, sans

qu'il parût y prêter attention, tant il demeurait absorbé par la souffrance. Nous sommes devant le Palais, je pense qu'il va me quitter, que, peut-être, je ne le reverrai plus, et, comme si mes lèvres étaient paralysées, je ne puis prononcer un mot; mais l'Empereur semble secouer son mal, sa physionomiè s'illumine, il me dit tout à coup :

— Vous aviez à me parler, Henriette : pourquoi n'avez-vous plus cette belle hardiesse avec laquelle vous m'avez sauvée, et malgré moi encore ?

Je l'aimai bien alors de me rendre tout mon espoir.

— Ah ! sire, m'écriai-je, il s'agissait de la vie de votre Majesté, et maintenant c'est pour elle-même que votre servante vient vous implorer.

— Mais je l'espère bien. Vous vous êtes assez préoccupée de moi, pour que j'aie le droit de m'occuper de vous à mon tour. Voyons, confiez-moi ce qui vous amène.

Je lui appris de quelle odieuse trahison on avait accusé le capitaine de Sourdis. L'Empereur m'écoutait en caressant sa moustache, les yeux fixés sur la masse obscure de Paris. Quand j'eus terminé :

— Oh ! Henriette, pourquoi faut-il que vous me demandiez justement ce qu'il m'est impossible de vous accorder !

— Sire, votre Majesté a la bonté, a la puissance; elle ne peut laisser s'accomplir une injustice.

L'Empereur répéta sur un ton de doute entre ses dents : « Injustice! » On m'eût brûlée d'un fer rouge que je n'aurais pas ressenti plus de douleur; je m'écriai :

— Je suis d'une humble famille, sire, mais d'une famille d'honnêtes gens et de braves. Mon grand-père était dans la Garde, mon grand-oncle est mort à Friedland. Si le capitaine de Sourdis était un traître, je sais bien que je ne pourrais pas l'aimer.

J'ajoutai :

— M. de Sourdis a été imprudent, c'est vrai, mais il n'est pas criminel, et sa faute n'aura pas de conséquences, puisque j'ai retrouvé les pièces volées, avant qu'on ait pu en faire usage.

Et je tendis les documents à l'Empereur qui les prit et y jeta les yeux.

— Comment savez-vous qu'on n'a pu en faire usage? demanda-t-il. Comment avez-vous pu vous-même les ravoir?

Je ne répondis point, mais, éclatant en sanglots, je tombai aux pieds de l'Empereur.

— Sire! sire! le capitaine de Sourdis est un noble, un courageux soldat qui s'est battu pour la France et pour votre Majesté.

Ayez pitié de lui! Sauvez-moi! Je l'aime! sire, je l'aime!

Mes appels étaient si déchirants que l'Empereur en fut tout ému. Il me releva au moment où un long chambellan sortait du Palais et s'avançait vers lui. Presque aussitôt il pâlit, porta la main à son front. Le mal, à peine oublié, revenait avec de nouvelles forces, de plus vives cruautés. En me quittant, l'Empereur me prit la main, et, avec un sourire attendri :

— Ayez bon espoir, madame, me dit-il. Nous sauverons M. de Sourdis.

Je vis les jambes courtes et tremblantes, les épaules voûtées, la tête penchée en avant de l'Empereur rentrer précipitamment au Palais. Le long chambellan, le front incliné vers son maître, le suivait avec une lenteur respectueuse.

Les dernières paroles de l'Empereur m'avaient transportée de joie. Dans mon bonheur, je demeurai un instant immobile au milieu de la douce et merveilleuse beauté des jardins, dont les allées étaient envahies d'ombre fraîche, dont les terrasses, les cimes des arbres se doraient d'un caressant et léger soleil; puis, je rentrai bien vite à Paris, annoncer à M. de Sourdis la bonne nouvelle.

Le capitaine ne se douta pas de ma visite

chez Bittenfeld. Il avait un amour confiant, sans craintes, sans retours intéressés. Pourquoi, aussi, m'eût-il soupçonnée? Tout ce que j'avais fait n'était-il pas une preuve de mon attachement?

L'Empereur ne m'avait pas donné sa parole vainement. L'affaire n'eut pas de suites. Malheureusement, il en transpira quelque chose parmi les officiers de l'état-major, qui, de nouveau, accusèrent les protections, la chance, et essayèrent de mettre le capitaine en interdit. Plus d'une fois, il dut prendre l'épée pour répondre à d'outrageants propos.

Une invitation à Compiègne devait imposer silence aux calomniateurs. A une halte dans la forêt, l'Empereur, se trouvant auprès de M. de Sourdis, remarqua une cicatrice que le capitaine avait au front et lui en demanda la cause.

— Sire, répondit-il, c'est une blessure que j'ai reçue à San-Lorenzo.

Alors l'Empereur se tournant vers un des généraux qui l'accompagnaient :

— Vous ne m'aviez pas dit, général, que M. de Sourdis avait été blessé?

— Sire, je n'ai pu citer à votre Majesté tous les traits de courage; cela lui eût paru monotone.

— Les actes de courage ne sont mono-

tones que dans vos régiments, général, repartit l'Empereur.

Et il interrogea le capitaine sur ses impressions de campagne, sa vie, ses projets. Tout l'entourage fut surpris de cette marque de faveur; on s'étonna bien davantage, lorsque M. de Sourdis, le mois suivant, fut attaché à la maison de l'Empereur. Mais le maître avait encore son prestige; dans l'armée au moins, il pouvait réparer une injustice, récompenser l'intelligence et le courage. Cette fois, il sauva réellement un homme qui, sans lui, était perdu. Les compagnons de M. de Sourdis ne voulurent pas croire que l'Empereur eût honoré un traître. La plupart s'efforcèrent de racheter les anciennes offenses; les plus envieux même, n'osèrent montrer leur dépit.

Quelque temps après notre retour de Compiègne, un valet de pied m'apporta le billet suivant :

Vous triomphez, ma chère! Mes félicitations. Mais veillez sur votre ami. Les hommes sont volages, j'en sais quelque chose.

JEANNE.

Pourquoi cette misérable m'écrivait-elle? Espérait-elle me rendre jalouse, m'éloigner

d'un homme dont l'amour était si évident, et qui me laissait entrevoir, heure par heure, son existence lorsqu'il ne la passait pas toute auprès de moi ?



IV





IV

UN BAL OU L'ON NE SE CONTENTE PAS DE DANSER.

L'hiver de 1870 fut l'un des plus brillants du règne. Il semblait qu'on prévît la chute et les jours sombres, et qu'on voulût se gorger vite de tous les plaisirs. Nous fûmes invités à plusieurs fêtes merveilleuses. Je ne parlerai ici que du bal masqué auquel nous pria Mme Danglemont, à cause des

incidents singuliers qui nous le rendirent si émouvant.

Femme d'un ancien général, ayant accompagné son mari à la guerre par goût d'aventure plus que par amour, Mme Danglemont supportait mal la vie tranquille à laquelle l'âge et la maladie du général la condamnaient à présent. En des fêtes pleines de gaieté, mais fort libres, où figuraient toutes les célébrités du monde de la galanterie, elle brisait un instant la chaîne conjugale, quitte à la raccommoder ensuite. Tout en aimant le plaisir à l'excès, elle n'en était pas moins assez soucieuse de sa réputation; aussi essayait-elle de donner le change sur le véritable caractère de ces réunions, invitant des hommes politiques, des diplomates, des écrivains célèbres, qui, pour ne pas avoir honte de venir s'amuser chez une femme si légère, se persuadaient volontiers qu'un intérêt supérieur les appelait autour d'elle.

On parlait avec tant d'éloges de ces fêtes qu'il me prit un violent désir d'y assister. M. de Sourdis, qui n'avait jamais de discussion avec moi, refusa d'abord de m'y conduire; il fallut vaincre sa résistance, et ce ne fut pas sans peine. Je n'eus pas lieu de me féliciter; je ne m'amusai guère

qu'aux préparatifs. Nous avions tous deux des costumes Louis XVI; ma haute coiffure me ravissait, et je trouvais une beauté nouvelle à M. de Sourdis dans son habit à fleurs et son gilet brodé.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel de Mme Danglemont, les salons et le jardin s'emplissaient de masques. Les candélabres, les lampadaires, dérobés à demi par les massifs d'arbustes, donnaient une lumière adoucie et comme argentée aux clairs déguisements. Les jupes mauve, rose tendre, les habits azur et fleur-de-pêcher, les perruques poudrées et diamantées se mêlaient sous les papillons noirs des loups, étincelaient un moment et disparaissaient derrière les tapisseries de verdure. Dans une allée du jardin moins éclairée que les autres, deux femmes de marbre épanchaient des amphores au milieu d'une vasque fleurie; et un bruit de torrent se mêlait aux éclats d'un lointain orchestre.

Comme nous passions devant la fontaine, nous aperçûmes, dans une allée voisine, séparés de nous par un bosquet, deux invités paisiblement assis l'un à côté de l'autre, les mains croisées sur le ventre : un ours blanc et un mandarin en robe de soie jaune.

Ils semblaient avoir fui le bal pour causer avec plus de liberté.

Le mandarin avait retiré sa queue et son masque, et laissait apercevoir une figure creusée, ornée de favoris déjà blancs, aux yeux lassés d'homme d'affaires. Suivant l'exemple de son compagnon, l'ours enleva sa tête postiche et découvrit les cheveux en broussailles, le nez crochu, les yeux aux lourdes paupières d'Aliboron. Depuis la fête donnée par le comte à Bartolini, c'était la première fois que je revoyais le député. M. de Sourdis et moi, nous nous arrêtâmes pour le regarder, amusés, puis intrigués par cet accoutrement étrange. Aliboron fouilla dans ses poches, remit ses lunettes et s'essuya le front.

— Vraiment, mon cher, dit le mandarin, je ne vous aurais jamais reconnu sous ce travestissement.

— Ne m'en parlez pas, mon ami ; c'est le temps qui veut cela ! Qui croirait... Il tourna la tête à droite et à gauche avec inquiétude, puis reprit avec plus d'assurance : Qui croirait que l'on va chez une cocotte chercher un ministre ?

— Mais pourquoi se déguiser en ours blanc ?

— Pourquoi ?... Ah ! cela, je ne saurais vous le dire... Des idées de femme ! Elles

en ont de si drôles parfois! Oui, ma femme m'a dit : « Déguise-toi en ours blanc, cela « t'ira bien. » Alors, comme ce sont des scènes qui n'en finissent plus quand je ne fais pas à sa tête, je me suis mis en ours blanc. Mais, sacré Dieu! on ne m'y repincera plus. C'est étouffant, à la fin, des mascarades pareilles.

— Et comme cela, dit le mandarin pour changer de sujet, vous n'êtes plus de l'opposition?

— J'en suis et je n'en suis pas... Seulement je ne veux pas être le dindon de la farce, comme on dit!

Et Aliboron, se penchant vers son interlocuteur, frappa de grands coups sur les bras du fauteuil où il était assis :

— J'ai été vingt ans, monsieur, entendez-vous! vingt ans, à la tête du parti républicain. Toutes les libertés que nous avons aujourd'hui, c'est à moi qu'on les doit. Sans moi, le parti républicain n'existerait même pas. Or, on a prétendu se passer de moi! On a miné sourdement ma candidature! On m'a mis à l'écart quand il s'est agi de nommer un secrétaire du bureau! On ne m'a même pas convoqué, même pas convoqué aux réunions, comme si j'étais une créature négligeable! Dans ces conditions-là, je n'avais pas à hésiter; puisque je ne pouvais

pas travailler au bien du pays comme député républicain, je ne devais pas me représenter aux élections. C'est ce que j'ai fait. Et je suis allé trouver l'Empereur.

— Hein? demanda le mandarin étonné.

— Oui, continua Aliboron. Et je dois ajouter qu'il m'a très bien accueilli. Un peu surpris d'abord de me voir me tourner vers lui, il a compris les nobles motifs qui me dictaient ma nouvelle conduite : « Sire, « ai-je dit, si je suis, si j'ai été libéral, je « suis aussi profondément dévoué aux inté- « rêts de Votre Dynastie. Je suis un modéré, « sire, un homme du parti de l'ordre, et, « du moment que mes confrères songent « à la Révolution, je dois me séparer « d'eux. » L'Empereur a su rendre hommage à ma droiture. « J'ai étudié votre « rôle à la Chambre, m'a-t-il répondu, « vous avez toujours voté contre le gou- « vernement..... Mais les services d'un « homme de votre caractère, sans pré- « jugés, sont précieux. Il serait tout à « fait injuste de repousser des mains qui se « tendent si loyalement vers nous. Voulez- « vous entrer au Conseil d'État ou à la « Cour des Comptes? »

— Tiens, tiens, tiens.

— J'étais confus de tant de générosité.

En vain, ai-je protesté de mon désintéressement ; l'Empereur insistait pour connaître mes préférences : « La Cour des Comptes « me tente bien, lui ai-je répondu, si je ne « consulte que mes ambitions, mais, si je « consulte mon dévouement, je crois que « je serais plus utile au Conseil d'État. — « Je le crois aussi, a conclu l'Empereur « en se levant. Au reste, nous reparlerons « de cela plus tard. » Croiriez-vous, monsieur, que malgré toutes ces promesses, j'en suis encore à attendre depuis près d'un an qu'on veuille bien penser à moi. Tout ce que j'ai obtenu, c'est une invitation à un concert des Tuileries, où il fallait se rendre en culottes courtes; or, homme de famille et d'intérieur, je n'ai pas de culottes courtes dans ma garde-robe, monsieur; d'ailleurs, j'en aurais que je n'y serais pas allé non plus, car dans ces sortes de réunions on ne cause pas, et je ne puis souffrir la musique de chambre... L'autre jour, pour comble d'ironie, on me laisse espérer, comme une faveur possible, un consulat à seize mille francs! J'ai répondu fièrement : « On ne « donne pas un consulat de seize mille francs « à un homme qui a abandonné son parti « pour venir loyalement à l'Empire. Ce « n'est pas ainsi qu'on encouragera les « adhésions à la Dynastie! »

— Savez-vous ce que je ferais à votre place ?

— Non.

— J'irais trouver le Prince Napoléon. Vous le connaissez, n'est-ce pas? Il est mal en cour, mais il est puissant parce qu'il peut nuire.

— Ah! vous croyez? Vous avez peut-être raison.

— Mais, reprit le mandarin, vous n'avez pas l'air de savoir ce qui s'est passé aujourd'hui?... Vous ne savez pas que le prince Pierre Bonaparte a tué Victor Noir... Oui, le prince, injurié par une feuille provinciale, a fait une réponse violente qui a provoqué un envoi de témoins. Victor Noir était chargé de demander réparation; il a saisi ce prétexte pour venir insulter le prince chez lui. Mais Pierre Bonaparte n'est pas homme à tendre la joue aux outrages. Il ordonne à son insulteur de sortir et, comme l'autre s'y refuse, profère de grossières menaces, il prend un pistolet et fait feu... Vous savez que c'est un cas très grave aujourd'hui pour un prince de s'être défendu. Qu'il soit acquitté ou non, tout retombe sur le pauvre Empereur qui, dans les circonstances mauvaises, ne manque jamais de jouer le rôle du moine espagnol, discipliné pour le compte des autres, et qui

expie sur ses épaules les fautes de tout un pays.

Aliboron avait écouté tranquillement la nouvelle; seules les dernières paroles de son interlocuteur lui causèrent une émotion, qui, il est vrai, fut considérable. Son visage se contracta; ses lunettes glissèrent de son nez et tombèrent sur le marbre de la fontaine, où elles se brisèrent.

— Alors, vous croyez que cet événement va porter un coup à l'Empire? demanda-t-il.

— N'en doutez pas. Les révolutionnaires vont prendre prétexte de cette aventure pour insulter toute la famille impériale. Ce sera un scandale énorme, plus qu'un scandale peut-être. Le jeu au cadavre a toujours réussi.

— Dans ce cas, conclut Aliboron, il vaut mieux attendre les événements et ne pas voir le ministre ce soir. En somme, mon abandon momentané du parti républicain n'a pas une signification précise, et ma démarche auprès de l'Empereur ne m'a engagé à rien.

— A rien, conclut le mandarin en remettant son masque.

Aliboron remit aussi sa tête d'ours blanc sur ses épaules.

— Et voilà les serviteurs de l'Empereur! me dit M. de Sourdis avec tristesse.

— Tiens ! remarqua le mandarin. Béatrice la Gobichonneuse est ici !

— Vous connaissez ces créatures ? repartit Aliboron sur un ton de reproche.

— Il faut bien ! Je suis célibataire.

Tous les masques s'étaient tournés vers une grande fille qui traversait les salons. Elle souriait d'un air effaré en promenant des yeux vagues sur l'assistance. La tête jolie, mais très pâle et sans expression, se distinguait peu des masques environnants, et était comme écrasée par un énorme casque de cheveux roux semés de rubis.

On disait que le prince Viazemski avait enlevé Béatrice de Mabille et que c'était la dernière fois qu'on la verrait danser à Paris.

Mme Danglemont apparut en même temps, la tête couverte d'une mantille espagnole. Elle offrait à chacun le continuel sourire de ses dents, de son visage mat que relevait seulement le rose fin des joues, peut-être avivé par les fards. Un peu amaigrie, avec un air maladif qui n'était que de l'affectation, elle enchantait par ses grands yeux de créole, pleins d'éclairs, dont les passagères langueurs étaient comme le regret de ne pouvoir jouir davantage. L'Empereur avait dit un jour qu'elle ressemblait à l'Impératrice

Joséphine. Sur ses lèvres, c'était un brevet de vertu : Mme Danglemont n'en avait pas voulu d'autre. A Biarritz où l'Empereur la poursuivait d'une cour assez vive : « Sire, dit-elle, vous voulez donc commettre un inceste avec votre grand'mère ! »

Cette fois elle voulut expliquer la présence de la danseuse à l'un de ses hôtes les plus sévères, au ventre vénérable, aux yeux bovins et au crâne dégarni, l'un des rares invités qui eussent préféré aux travestissements gais ou somptueux le morne habit noir.

— J'ai pensé, dit-elle, que la grâce et le talent de Mademoiselle ne seraient pas inutiles pour secouer vos graves préoccupations politiques et nous prêcher l'exemple. Au couvent, la sœur administrait des coups de règle sur les doigts à celles de nous qui ne chantaient pas à la chapelle; prenez garde, si vous ne dansez pas, que je ne vous mette en pénitence.

— Quelle pénitence m'imposerez-vous ?

— Je vous tournerai le dos.

— La pénitence sera douce, fit l'invité en minaudant. Vous êtes adorable de tous les côtés.

Cependant elle s'était déjà dérobée aux compliments.

— Je veux absolument faire danser ce

vieux singe-là! disait-elle à demi-voix à l'une de ses amies. C'est un disciple de M. Dupin ; il a écrit un livre : *De l'ex-tinc-tion de la Prostitution.* Imagine-t-on un titre aussi ridicule? Mais j'ai mon projet! Je tiens à le voir... à l'œuvre. J'ai dit à Béatrice que ce monsieur était le roi Jérôme, l'oncle de l'Empereur...

— Mais il est mort, le roi Jérôme, reprit l'amie.

— Si vous croyez que Béatrice est au courant des morts et des naissances de la famille impériale! Il est donc Jérôme pour Béatrice, seulement un Jérôme qui tient à être inconnu et se fait passer pour un député orléaniste. Ce soir, nous en sommes convenues, elle doit allumer mon homme moral et...

— Et si le prince Viazemski vient à savoir?

— Il ne saura rien, la scène aura lieu dans une chambre voisine de mon cabinet de toilette qui a un œil-de-bœuf. Les vieilles maisons, c'est commode, tout de même!... Quand la comédie commencera, Béatrice doit agiter une sonnette et nous prévenir. Nous viendrons toutes : Berthe, Mme de Louvercy, la comtesse Stiépanovna, Lady Seymour, et jusqu'à la princesse qui ne croira pas contempler une rivale. Hein, ma

belle, dites encore que votre amie ne sait pas imaginer des fêtes divertissantes.

Cependant masques, travestissements, habits noirs, tous s'asseyaient en cercle pour regarder danser Béatrice et son cavalier Marthe Coqueluche, dont les belles couleurs et l'embonpoint contrastaient avec la sveltesse et le teint blafard de la Gobichonneuse. Elles s'avancèrent l'une vers l'autre un bras levé et arrondi, un poing sur la hanche, au milieu des fusées et des explosions de l'orchestre.

A ce moment des cris affreux retentirent à l'étage supérieur de l'hôtel : un halètement, un râle douloureux de moribond terminé par une plainte éclatante qui déchirait l'oreille. On eût dit la souffrance et la lutte d'un homme qu'on essaie d'égorger. Tous les invités se retournèrent vers Mme Danglemont qui, assise au fond du salon, paraissait impassible, sourde aux hurlements continus que ne parvenaient pas à couvrir les cuivres des musiciens. Le maître d'hôtel venait d'apparaître à la porte du salon, troublé, embarrassé, attendant, sollicitant des yeux les ordres de sa maîtresse. Quand Mme Danglemont l'aperçut, elle se leva d'un air ennuyé, parut un instant hésiter, puis sortit vivement. On l'entendit parler au domestique.

— Fichez-lui une drogue quelconque pour le calmer, grondait-elle. Il est insupportable à la fin, cet être-là!

— Pauvre femme! dit Mme de Louvercy, elle est bien à plaindre d'avoir un pareil mari.

— Si encore la malheureuse pouvait le faire transférer à la campagne! Mais on ne peut le changer de place.

— Dois-je lui demander des nouvelles du malade? demanda Lady Seymour, incertaine.

— Non, répliquèrent plusieurs dames, cela lui causerait trop d'émotion. Elle est si nerveuse, elle serait capable d'avoir une crise!

S'apercevant qu'on ne s'occupait plus d'elles, Béatrice la Gobichonneuse et Marthe Coqueluche avaient cessé de danser, tandis que l'orchestre insensible, acharné, déchainait les tempêtes et semblait monter à l'assaut des joies humaines.

— Faut qu'elle ait estourbi son marlou, dit Marthe, pour qu'i' gueule comme ça.

Mais la Gobichonneuse avait d'autres préoccupations.

— Dégote-moi l'vieux d'vant toi, dit-elle. C'est l'roi Jérôme. Parait qu'il a un béguin pour moi. On s'l'applique c'soir sur la peau.

— Qué'qu'c'est qu'ça, l'roi Jérôme ?

— C'est un roi, tiens !

— Un roi, eh ben, t'en as une veine de cochon, passe-m'en un morceau.

— Une veine, ah ben oui ! j'connais l'coup. Si elle me l'envoie c'lui-là, c'est pour qu'i' casque à sa place. Elle va nous filouter not' cachet, tu vas voir ça.

Marthe Coqueluche était devenue cramoisie comme si elle venait de recevoir une insulte en plein visage.

— Ah ben, moi, j'danse pas si c'est comme ça. Ou ben qu'elle m'envoie aussi un roi.

— Danse toujours, ma fille, on verra bien après comment i' s'conduiront.

La Gobichonneuse, voyant rentrer Mme Danglemont et n'entendant plus de cris, avait repris ses pas légers et gracieux. Elle n'était vraiment jolie, elle n'était vraiment elle-même que lorsqu'elle levait la jambe ; elle dansait comme les autres marchent ; elle dansait couchée, elle dansait en aimant, en rêvant : c'était son destin. Souple, fine, tenant le bas de sa robe du bout des doigts et le bras tendu, le visage souriant d'un vague et continuel sourire, elle tournait ; elle semblait une adorable poupée venue de quelque conte d'Hoffmann, à laquelle un méchant magicien, par une ironie grossière,

avait donné un langage trivial, une lourde et ridicule perruque rousse pour que quelque chose retînt à la terre son âme ailée et aérienne. Marthe n'était point née danseuse comme son amie, mais elle montrait dans ses mouvements un feu juvénile qui ravissait.

Impudique avec naïveté, avec joie, avec grâce, elle levait, tout en marchant, des jupes volumineuses et légéres de crêpe de Chine, qui semblaient l'entourer sans la vêtir, découvrant au milieu de tout un froissement de tissus lumineux, la fermeté, la plénitude de sa beauté, rendue plus sensible par tous ces voiles qui en consacraient la puissance. Après plusieurs élans passionnés et cent mouvements vertigineux, elle se jeta contre la Gobichonneuse, lui pressant le sein de ses lèvres et les épaules de ses bras; puis les deux femmes tombèrent assises, embrassées, les jambes écartées, les cheveux dénoués se mêlant et voilant les visages...

Il n'y eut point d'applaudissements, mais les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, l'ardeur muette et immobile des spectateurs en disaient plus que toutes les acclamations : une volupté ardente nous enlaçait, nous soulevait tous.....

Je voulus alors me pencher vers M. de

Sourdis; les paroles et les spectacles de cette fête nous avaient distraits et séparés. Les danses me rendaient à mon amour.

Mais je fus bien étonnée de voir que le fauteuil où mon ami était assis tout à l'heure, à côté de moi, était vide. Le divertissement s'acheva sans qu'il reparût. Je commençais à devenir inquiète et je me mis à le rechercher à travers la fête.

Je quittais les salons où s'étaient réunis les invités pour entrer dans le jardin presque désert, lorsqu'un valet de pied m'aborde, me dit que M. de Sourdis est souffrant, qu'il veut rentrer et me prie de venir le trouver dans sa voiture. Sans songer à ce que cette communication a de singulier, je demande ma sortie de bal et je suis le domestique jusqu'à une berline où j'aperçois un déguisé Louis XVI, que je prends dans l'ombre pour M. de Sourdis.

On me tend la main pour monter.

Mais quel n'est pas mon saisissement, quand je vois deux masques assis devant moi et que, voulant soulever le loup de mon voisin, je suis repoussée brutalement. Je m'élance à la portière fermée; j'appelle au secours : personne n'est là pour m'entendre. La berline s'est mise à rouler; on baisse les stores. « De grâce! messieurs, dis-je, arrêtez! laissez-moi descendre! »

Mes demandes, mes prières restent sans réponse.

Je ne sais combien de temps je demeurai ainsi en voiture, en proie aux plus vives angoisses, me demandant quel atroce dessein on avait sur moi.

Enfin la berline s'arrête; on me fait descendre dans un terrain vague, abandonné, qui semble éloigné de toute habitation. Je tombe à genoux devant mes trois compagnons et je joins les mains pour les implorer. Sans proférer une parole, ils me saisissent brusquement par les épaules, par la taille, essaient de me renverser la tête en bas.

Vainement je me débats de toutes mes forces, ils parviennent à me maintenir, à m'immobiliser les membres.

Que me veulent-ils? Me tuer ou me frapper ignominieusement?

Ils ont des baguettes; ils ont aussi des revolvers... Au milieu de mon effroi, je trouve la force de crier; ils tentent alors de me bâillonner, mais ils n'y sont pas encore arrivés, que j'entends le roulement d'une voiture. Je crie plus fort.

On me lâche, je tombe à plat ventre, tandis que j'entends des pas s'éloigner, d'autres venir vers moi. Je suis si effrayée que je ne fais pas un mouvement. Je continue seulement à crier.

On accourt, on me relève.

Je me trouve en présence de deux jeunes gens en costume de chasse, dont le visage et les façons me rassurent. Je ne sais trop ce que je leur dis, mais ils me proposent de monter dans leur voiture. Nous rentrons ensemble à Paris où ils me conduisent jusqu'à ma porte.

A la maison je trouvai M. de Sourdis qui venait de rentrer et était dans une extrême inquiétude. Je lui dis ce qui m'était arrivé, et, à son tour, il me conta son aventure qui ressemblait fort à la mienne. Chez Mme Danglemont, au moment où la Gobichonneuse et Marthe Coqueluche commençaient leurs danses, une jeune femme, ayant un loup sur le visage, l'avait prié à voix basse de venir lui parler. Après lui avoir rapporté de mystérieuses menaces, on lui conseilla de quitter la fête au plus tôt pour éviter un malheur. M. de Sourdis n'eût pas pris garde à ces paroles, si on ne lui avait dit aussi que je venais de partir et que je l'attendais à la porte. Sans retourner au salon, il se laissa conduire, par un domestique, jusqu'à une voiture qui stationnait à quelque distance de l'hôtel, voiture qu'on lui dit être la sienne, et où il crut me reconnaître. A peine monté, il s'aperçut de son erreur et voulut redes-

cendre. Mais plusieurs masques lui barraient le passage et ils unirent leurs efforts pour l'empêcher d'ouvrir la portière. Il y parvint cependant, les écarta violemment et rentra très troublé chez Mme Danglemont d'où j'étais déjà sortie. Il revint alors en toute hâte à la maison, espérant que j'y serais retournée.

Ces violences nous avaient plus surpris encore qu'effrayés. Nous cherchions vainement quels pouvaient être ces ennemis inconnus et de quelle involontaire offense ils avaient prétendu se venger. Jeanne la Flamme et M. de Bittenfeld, que nous avions d'abord soupçonnés, n'étaient pas à Paris. On ne retrouva pas, non plus, chez Mme Danglemont, le valet qui nous avait conduits, M. de Sourdis et moi, aux voitures de masques. Il fallut bientôt renoncer à rien découvrir, car la police, tout occupée des troubles qui avaient suivi la mort de Victor Noir, ne faisait aucune recherche sérieuse.

Nous reprîmes notre existence tranquille jusqu'au moment où la terrible nouvelle de la déclaration de guerre vint nous enlever à notre bonheur. Avec quel déchirement je vis venir le jour de la séparation! A mon chagrin s'ajoutait une grande appréhension

de l'avenir. Angèle, notre servante, répétait bien pour me rassurer : « Madame n'a rien à craindre, puisque monsieur est avec l'Empereur », j'essayais vainement de partager sa confiance.

M. de Sourdis accompagnait l'Empereur et devait partir avec lui de Saint-Cloud. En me rendant au Palais pour faire mes adieux à mon ami, j'aperçus M. Aliboron, plus ébouriffé que jamais, qui s'en allait, alerte et tête baissée, porter ses vœux au souverain; il se rencontra face à face avec un homme aux paupières gonflées, à la tête humble et dodelinante, aux joues flasques, à la large lippe, au nez long et renflé, ayant les façons d'un brocanteur juif qui aurait passé par les sacristies. Aliboron, après avoir hésité un moment, lui tendit la main.

— Vous venez aussi au Palais, dit Aliboron. Je vous reconnais là, mon cher député. A certaines heures tous les braves gens se réunissent.

— Non, mon ami, non, mon ami, je ne vais pas au Palais, répondit-on. Je me rendais simplement chez une vieille parente qui habite Saint-Cloud. Un petit jardin, une humble maisonnette, une existence modeste et retirée, voilà des joies simples et honnêtes qui conviennent après les agitations de la vie parlementaire. Quant à cette guerre...

Ici l'honorable député mit la main sur son cœur :

— En mon âme et conscience, je crois que c'est un grand malheur pour la cause de l'humanité... La France sera victorieuse; le courage de nos soldats, l'enthousiasme populaire, la *furia francese* m'en répondent. Mais, ne l'oubliez pas, la victoire de la France, c'est le rétablissement de l'Empire autoritaire. Et c'est pourquoi je maudirai notre victoire... Voulez-vous que je vous dise une chose, mon cher Aliboron; ce n'est pas au Palais de Saint-Cloud que se trouve en ce moment la place d'un ancien député libéral qui, jadis...

Aliboron eut un geste de colère. Il répliqua vivement :

— Voulez-vous que je vous dise aussi une chose, mon cher Jules Simon : vous seriez déjà au Palais, si vous ne désespériez pas de voir jamais l'Empereur s'intéresser à votre éloquence et à vos talents!

A son tour, l'honorable député fit une grimace fort laide, mais qui avait l'intention d'être un sourire.

— Vous au moins, vous ne désespérez pas, dit-il sur un ton ironique... Heureux espoir! Et puisse-t-il avoir sa récompense!... Adieu, mon cher Aliboron.

— Adieu, mon cher Jules Simon.

Ce qui m'avait frappée, dans les paroles de ces messieurs, c'est qu'ils croyaient tous deux à la victoire de l'Empereur; cela calmait un peu mes inquiétudes. Au Palais, je sentis bien à l'expression des physionomies, aux conversations, qu'on n'avait point la même confiance.

Devant la voie ferrée, nous nous empressâmes toutes, pauvres femmes qui voyions partir un amant, un mari, un fils. Sans vouloir songer à cette minute qui, peut-être, nous séparerait pour toujours, on babillait, on plaisantait, on fraternisait les uns avec les autres : les veufs qui s'en allaient, les veuves qui restaient. L'Empereur parut. Nous nous sentîmes frémir devant tout ce que nous apportait sa venue, devant les destinées obscures encore mais dès lors inéluctables. Il passa vite, suivi en hâte de képis étoilés et de chapeaux de soie brillants. Autour de lui l'empressement fut triste, discret. On ne l'acclama point, comme si on eût redouté, par des cris, d'éloigner la fortune. Cependant l'Empereur ne laissait pas soupçonner son mal ni ses angoisses : il avait voulu ses yeux calmes, ses lèvres souriantes; et, dans son costume guerrier, il semblait rajeuni, plein de verdeur et de vaillance.

Le train siffla.

Une fois encore, mon ami et moi, nous nous enlaçâmes.

Oh! la douleur pleine de délices de se donner à celui qui s'en va, de laisser toute son âme aux lèvres qui nous ont baisées! Mais j'avais à peine senti l'amertume et la douceur de l'adieu, qu'il était parti au milieu des képis et des chapeaux agités dans un suprême salut au souverain. Le train s'ébranlait. Je courus comme une folle sur le quai, parmi la foule, pour le voir une dernière fois; il était trop tard! Alors, de toute ma force, je criai : « Vive l'Empereur! » unissant dans mes vœux le maître et le serviteur, souhaitant que la France triomphât et que mon ami me fût rendu. Ma voix s'éteignit brusquement, tandis que la lourde masse du dernier wagon disparaissait derrière les feuillées pleines de soleil, d'ombre fraîche et de gazouillements d'oiseaux. J'eus peur, à ce moment, que ce cri sans écho ne fût un mauvais présage, et je revins sur mes pas, avec cette impression d'égarement et de solitude désolée qui suit les séparations.

— Eh bien, ma chère Henriette! fit une femme près de moi...

Je tournai la tête et j'aperçus Jeanne la Flamme. Elle portait une gracieuse casaque bleu turquoise et une petite toque à aigrette.

Elle était si élégamment vêtue et coiffée qu'elle en paraissait presque jolie. On eût dit qu'elle se rendait à une fête. L'horreur, les soupçons que m'inspirait cette femme, l'inconvenance de cette claire et joyeuse toilette dans un pareil jour, tout me conseillait de lui tourner le dos. Au milieu de ma peine, je n'en eus pas le courage. Elle m'adressa quelques paroles banales, et me dit tout à coup :

— Je ne voudrais pas être française en ce moment; je n'ai jamais aimé être du côté des vaincus.

— Les Français ne sont pas vaincus, répliquai-je à mon tour, étonnée de cette déclaration, et essayant de me suggérer une confiance que je n'avais nullement.

— C'est qu'ils ne se sont pas encore battus, fit-elle d'un ton indifférent.

Elle rejoignit sa calèche qui l'attendait dans la cour du Château, et, de la voiture, me cria en se tournant vers moi :

— N'oubliez pas d'envoyer mes compliments à M. de Sourdis,... si vous pouvez lui écrire!

— Coquine! lui criai-je, nous nous retrouverons un jour!

Je comprenais maintenant pourquoi elle m'avait abordée.

Cependant elle haussa légèrement les

épaules et fit presser les chevaux; pour moi, je retournai à la maison vide, torturée par l'angoisse et les craintes que venait de me donner cette méchante femme.



V





V

LA MAISON DES JOUISSANCES

Vous imaginez quelles furent mes angoisses durant le mois d'août et les premiers jours de septembre. Les correspondances étaient difficiles, les lettres s'égaraient souvent au milieu du désarroi de l'armée et de l'administration. Après la grande douleur et les craintes que me causa la catastrophe de Sedan, je fus presque heureuse en apprenant

que M. de Sourdis avait pu échapper au désastre et qu'il était désormais sauvé. En effet, il fut de ceux que l'Empereur choisit pour l'accompagner dans sa captivité, à Wilhelmshohe. Mais on a hâte de reprendre un bien qui a couru de tels périls; et, comme M. de Sourdis m'écrivait qu'il lui serait possible, dans quelque temps, de me revoir à Cassel, je ne voulus pas attendre. Par malheur, sans parler des difficultés et des peines que présentait, pour une femme, un tel voyage, l'argent nécessaire pour l'entreprendre s'en était allé dans les poches des nombreux créanciers que M. de Sourdis traînait après lui, depuis sa ruine et sa rupture avec Jeanne La Flamme. Il n'avait pas songé que la rapacité de ces gens-là serait si pressante; il m'en coûtait de le lui apprendre et de puiser dans sa bourse, tandis qu'il devait plutôt avoir besoin de secours, la suppression de la Maison de l'Empereur lui enlevant ses appointements. Malgré l'embarras où je me trouvais, j'étais décidée, d'une manière ou d'une autre, à partir pour Cassel.

Ce fut alors que je rencontrai une de mes anciennes amies, la couturière de ma première robe de bal, pauvre fille dont la générosité, jadis, m'avait valu mon succès de Mabille et ma liaison avec le comte. Après

avoir vu passer beaucoup d'or entre ses doigts, elle s'était trouvée tout à coup misérable, sans personne pour lui venir en aide.

Elle me parla de Mme Danglemont que je ne pouvais entendre nommer sans frayeur, me rappelant ce bal auquel on m'avait invitée, bal terminé par une si étrange aventure. Le général Danglemont, le mari infirme, s'était enfin décidé à mourir, mais il avait tenu, en quittant ce monde, à témoigner à sa femme l'indignation qu'il ressentait de ces fêtes continuelles, dont le bruit venait troûbler son sommeil de malade. La fortune, d'ailleurs en partie dissipée, échappait à Mme Danglemont, qui, réduite à de maigres ressources, s'était installée dans un appartement plus que modeste où elle donnait toujours des fêtes, il est vrai, mais d'un tout autre caractère que les anciennes et, pour elle, plus profitables que réjouissantes. Il y avait des tapis verts où l'on jouait gros jeu, et de petits salons discrètement éclairés où l'on s'évanouissait avec délices et mystère. C'était un tripot honnête.

— Tu devrais aller la voir, me dit mon amie.

— Grand Dieu ! m'écriai-je... Et pourquoi n'y vas-tu pas, toi ?

— Moi, je ne suis pas belle, et puis, je n'ai pas d'autre robe que celle-ci.

Je partageai avec la pauvre fille le contenu de mon porte-monnaie : quelques francs.

Il fallut pourtant me décider. Je me rendis chez Mme Danglemont. Elle avait toujours ce regard attendri, noyé sous de longs cils, et qui semblait revenir du plaisir pour le chercher encore. Cet air de langueur contrastait à présent avec le léger embonpoint qui lui était venu, depuis la mort de son mari. Ne pouvant plus jouer ce rôle de cadavre amoureux qui, autrefois, lui convenait à merveille, elle essayait d'autres séductions. Ses cheveux noirs, étalés sur une robe de chambre hyacinthe fermée d'une collerette de points d'Angleterre, mêlaient un charme d'animalité sauvage à ses grâces civilisées. Elle me reçut tout en larmes.

— Ah! chère madame, dit-elle, il y a dans la vie de cruels moments...

Je pensai qu'elle allait louer les vertus du défunt et, bien que cette comédie me parût inutile, je me composai un visage de circonstance pour écouter l'éloge funèbre.

— Mon malheur est de m'attacher trop vite, continua-t-elle. Et puis on a si peu d'amis! On ne peut se séparer de ceux que les hasards de l'existence ont conduits près de vous.

Elle sanglota, pleura tant de larmes, que je me demandai si réellement elle était sincère.

— Je l'ai enterré aujourd'hui. Ah! ce jour

comptera dans ma vie. Pauvre petit être! C'était le capitaine de Kerdalek qui me l'avait rapporté de la Réunion. J'y tenais comme on tient à un souvenir! Il avait un bec rouge et des plumes noires. Pauvre petit! il portait son deuil.

Je fus si surprise, tandis que je m'attendais à l'éloge du mari, d'entendre celui d'un perroquet, que je ne pus me contraindre, et je lui éclatai de rire à la face. Elle parut furieuse.

— Qu'avez-vous, madame? dit-elle en se levant. Si vous venez ici pour insulter à ma douleur, vous pouvez vous retirer. En vérité, cela est d'une inconvenance!...

Je me levai et me disposai à prendre congé, mais elle se précipita sur moi et me saisit le bras.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis folle, je suis si malheureuse!... Vous êtes belle, vous devez avoir du cœur, vous ne pouvez pas être insensible!

Elle me fit asseoir sur un sofa, près d'elle, sous son haleine chaude, piquante comme l'œillet, entre ses bras dont chaque mouvement soulevait des odeurs ambrées. Elle m'adressait d'inutiles questions et, sans avoir l'air d'entendre mes réponses, poussait des soupirs, répétait à demi-voix : « Ma chère enfant! »

Cependant, sous je ne sais quel prétexte, je parvins à me dérober. Elle demeura seule sur le sofa, les bras lâches, comme en détresse de ce départ.

— Ah! méchante, dit-elle... Au moins promettez-moi de revenir bientôt. Justement je reçois demain des amis... oh! tout à fait dans l'intimité... Vous viendrez, n'est-ce pas? Ah! rappelez-moi donc votre nom... Après tant de malheurs, je perds la mémoire.

Le lendemain, quand je revis Mme Danglemont, elle m'apparut solennelle, les yeux froids, toute différente. Elle était entourée d'une dizaine d'habits noirs, fort attentifs à ses sourires. Les quelques jeunes femmes qui se trouvaient dans le salon, jolies et gracieuses, paraissaient délaissées. Mme Danglemont restait l'âme de la réunion.

Elle me présenta à un homme dont la taille, les larges épaules et la barbe rousse m'épouvantèrent. Je compris qu'on l'avait choisi pour moi.

— Sir John Glyn, dit-elle, général...

— Madame, répliqua-t-on, ne donnez pas mes qualités comme cela.

— Et pourquoi donc?

— Parce que je suis... Comment dites-vous cela?... un petit polisson... oui, un sacré paillard... je veux dire...

— Nous vous comprenons, général.

— Pardonnez, madame, la langue française m'échappe parfois.

— Vous la parlez à ravir, au contraire.

— Vous m'accablez... vous me comblez, je veux dire. Voici, quand je fais le petit polisson, je ne veux pas que le déshonneur de mes vices retombe sur mon pays. Alors je me fais passer... Voyons, de quoi ai-je l'air?

— D'un valeureux Anglais.

— Allons donc! avec cette barbe-là et cet air à la fois austère et dégagé?... d'un Yankee, madame; j'ai l'air d'un Yankee; et quand j'ai l'air d'un Yankee, je puis paillarder et me pocharder à l'aise, cela ne retombe pas sur mon pays. L'Angleterre n'en souffre pas. Tout le déshonneur en revient à cette vache d'Amérique. Hurrah!

— Alors, général, quand je suis une petite polissonne, je déshonore la France.

— Pas la même chose, madame! Pas la même chose! Moi, quand je fais le petit polisson, je suis une brute.

— Et cela vous arrive souvent?

— Assez souvent, par malheur, le Diable... Est-ce qu'on peut parler du Diable en français?

— Si cela vous plait, oui, général.

— Le Diable m'emporte si je ne me sens

pas devenir quelque chose de ce genre ce soir, voyez-vous. J'aurai bu trop de champagne !

Le dîner commença sur cette belle déclaration. J'étais placée auprès de Sir John Glyn qui, dès que j'avais humecté mes lèvres de vin, me remplissait mon verre à le faire déborder. Les conversations éclatèrent dans un français que chaque convive accentuait différemment, de sorte que personne ne semblait employer le même idiome. Mme Danglemont se faisait une coquetterie de répondre à ses interlocuteurs dans leur langue natale. Je ne sais s'il ne lui échappait point de fautes, mais elle avait un accent d'abord langoureux, puis vif et précipité, d'un tel charme, que c'était une jouissance de l'écouter, même pour ceux qui ne comprenaient pas ses paroles.

— A la Martinique, disait-elle, quand j'étais enfant, on avait beau me fouetter, je ne pouvais rien apprendre, j'étais paresseuse et bête comme une cruche. Mais je retenais les langues avec une grande facilité. Ma pauvre maman, aussi ignorante que moi, causait très agréablement avec tous les étrangers. Elle prétendait que c'était la seule science utile pour une femme et me défendait contre mon père qui voulait me châtier. « Vois, Marc-Antoine, disait-elle,

« une honnête femme doit pouvoir écouter « beaucoup de compliments sans se fâcher; « si elle ne connaît pas très bien le sens « des mots, elle court risque d'éloigner, « sans raison, un galant homme ou de se « laisser naïvement outrager. — Madame, « répliquait mon père, une honnête femme « ne doit pas écouter d'autres compliments « que ceux de son mari. — Ses oreilles « sont donc vouées au malheur, » s'écriait maman. Elle avait raison d'aimer les roucoulades, la pauvre femme! Comme dit le proverbe là-bas : Il faut aller danser dans le grenier si l'on veut que la cave soit tranquille.

— Io ne condouirai pas ma fiye chez la madâme en pençione, dit un Portugais à demi-voix.

— Mais enfin où sommes-nous ici? demanda un Belge à son voisin.

— Avez-vous besoin de savoir d'où vient le poisson pour le trouver agréable?

— J'aime y voir clair dans mes plaisirs.

— Vous avez donc plaisir à vous rendre malheureux? On n'analyse pas les parfums ni la beauté.

De temps à autre, Mme Danglemont surprenait un mot blessant et désagréable, mais elle ne perdait rien de l'air enjoué et heureux répandu dans sa physionomie.

En sortant de table, je fus étonnée de la disparition des convives. On allait dans une pièce voisine regarder un tableau, chercher un livre, considérer une statuette. Les jeunes femmes, silencieuses pendant le repas, étaient devenues très animées de gestes et de paroles, actives et audacieuses. C'était, comme disait plus tard John Glyn, un « assault ». Toutes s'emparaient de leurs voisins de table et ne les lâchaient plus. Je demeurai seule dans le principal salon avec Mme Danglemont et John Glyn.

Mme Danglemont me prit à part et me dit à demi-voix :

— Vous savez, ma chère enfant, que les étrangers en voyage ont des façons différentes des Parisiens; il ne faut pas vous en blesser. Ces messieurs apprécient surtout les plaisirs rapides et goûtent peu les nuances fines. Vous comprenez?

Je voyais que, pour conserver ses faveurs, je devais bien prendre garde à ne pas diminuer le prestige de sa maison.

Je prétextai un peu de fatigue, je demandai à John Glyn de me reconduire, mais je le laissai à ma porte.

Il revint me voir. Au lieu d'un soudard brutal et grossier, je trouvai un homme élégant, fin, d'une courtoisie parfaite. Tout

en me complimentant à la façon d'un jeune amoureux, il me dit quelques mots de ses campagnes et je fus amenée aussi, moi, à lui parler de mon grand projet.

— Voulez-vous que je vous aime beaucoup, beaucoup?

— Si je le veux!

— Eh bien, soyez un vrai chevalier. Partons en voyage ensemble.

Il fut un peu étonné, mais je vis tout de suite qu'un homme actif, énergique, encore aventureux, et qui me désirait, serait vite décidé. Je lui dis que j'avais un oncle prisonnier en Allemagne, qui m'était cher et que je voulais absolument revoir. Il accepta les raisons que je lui donnai sans se douter un instant que je pouvais le tromper. O confiance admirable des vieux amoureux! Ils s'admirent tant d'aimer qu'ils ne s'inquiètent plus de l'admiration des autres.

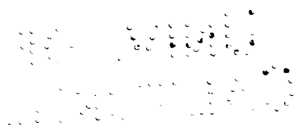
Nous partîmes donc, et John Glyn, dès lors, se montra excellent guide, partout commandant et se faisant obéir en maître. Devant moi il perdait le ton autoritaire, devenait doux et suppliant. Naturellement, je ne lui accordais aucune privauté. Dans les hôtels, nous occupions toujours deux chambres. Pourtant, à Cologne, où nous arrivâmes la nuit, l'hôtel était plein, et nous dûmes nous contenter d'une seule

chambre à un lit. Ma chasteté courut alors un véritable danger. Je ne sais ce que John Glyn avait bu durant le trajet, mais il devint, cette nuit-là, d'une brutalité ignoble. Il fallut me débattre entre ses bras, le repousser violemment; et, au milieu de la lutte, renversée sur le lit, je lui envoyai un tel coup de pied dans la bouche que je lui brisai une dent. Cette fois, le malheureux fut guéri pour un moment de son désir. Il me laissa dormir tranquille et alla s'étendre sur un canapé. Le lendemain, je profitai d'un instant où John Glyn était sorti, je fis conduire mes malles à la gare et je partis pour Cassel sans lui laisser un mot. Ses brutalités de la nuit suffisaient à expliquer mon départ subit.

En voyant s'ébranler le train qui m'emportait à Cassel, je me sentis bien heureuse. Enfin j'échappais à d'importunes caresses; et je parvenais au terme de mon voyage avec un peu d'argent que je n'avais point payé — je puis le dire — d'aucune complaisance!

Quelle joie quand j'arrivai à Cassel, que je retrouvai mon ami après tant d'inquiétudes! Heureux comme il l'était de ma venue, je le sentais pourtant, à mon égard, tout transformé. Avec une affection que je devinais égale à l'ancienne, il n'avait plus les mêmes





élans de gaieté, les mêmes abandons enfantins et charmants. Plus que les privations et la lassitude de la guerre, la défaite, la captivité, l'écroulement de l'Empire l'avaient pénétré de tristesse.

Bien qu'il se fût de tout cœur dévoué au service de son malheureux Maître, il se désespérait de demeurer loin de la lutte tandis que se jouait, en des batailles suprêmes, la fortune de la France. Il m'annonça bientôt qu'il était décidé à partir. Il avait déjà pu se procurer un déguisement. En vain lui rappelai-je que son devoir était de demeurer près de l'Empereur, que, s'il lui était réellement attaché, il devait se trouver plus utile à Wilhelmshohe que dans un corps d'armée : il persista dans son dessein. Il devait partir en avant, m'attendre à Bruxelles et retourner avec moi à Paris. Je dus céder, le laisser courir aux hasards de cette guerre dont je le croyais pour toujours préservé. Mais, avant de me quitter, il me chargea de la pénible mission de me rendre à Wilhelmshohe, d'implorer le pardon de l'Empereur.

Dans une lettre qu'il me confia, M. de Sourdis protestait lui-même de son attachement et expliquait comment il avait écouté, malgré lui et l'âme déchirée, l'appel irrésistible qui l'entraînait vers la France.

Ce fut d'un pas tremblant que je quittai la route de Cassel pour pénétrer dans ce parc plein d'ombre, au fond duquel se cachait cette grande infortune.

L'anxiété que me causait le voyage du capitaine avait fait place en moi à une douleur plus large, que tous mes souvenirs semblaient accroître et où je me perdais moi-même. Il avait fallu toute l'affection que je portais à M. de Sourdis pour me décider à une entrevue si pénible.

L'automne de l'Allemagne du Nord est précoce; bien qu'on fût encore en septembre, beaucoup d'arbres étaient dépouillés; des feuillages roux, des feuillages jaunes se mêlaient aux verdures sombres des épicéas et ajoutaient à la mélancolie de ce jour sans soleil.

Je le vis sortir d'une allée.

Il s'avançait lentement, la tête baissée, comme malgré lui et poussé par une volonté étrangère. Il marchait un peu à la façon de ces enfants qui n'ont plus l'appui de la main maternelle — tout effaré de sa solitude.

Soit qu'il fût privé des soins d'autrefois, soit que le chagrin eût rendu l'art inutile, la vieillesse était apparue brusquement sur son visage. Je fus frappée de ce changement. Ce coup de la nature, venu après tant d'autres, m'était le plus sensible. Une

pitié étrange me saisissait, qui m'eût agenouillée devant ce prisonnier misérable. Il me semblait que ce n'était plus lui, et pourtant que c'était toujours l'Empereur.

En m'apercevant, il eut un mouvement de surprise, puis un sourire attendri qui me rappela les traits d'autrefois, mais comme l'imitation d'un mime rappelle l'original. Sans doute il pensa aux jours heureux où il m'avait connue, il détourna la tête pour ne pas laisser voir ses larmes. Pour moi, émue au delà de tout, je l'entendais me parler comme dans un rêve.

— Hélas! Henriette, disait-il, je ne puis plus rien vous accorder.

— Ah! sire, répondis-je, que votre Majesté ait confiance dans mon dévouement, je ne saurais désirer de grâce plus précieuse.

Je vis ses yeux briller et s'attacher sur moi. Il parut pénétré de reconnaissance, mais il se contint, craignant sans doute de laisser éclater une douleur qu'il voulait renfermer en lui-même.

C'est alors que je me souvins de ma triste mission, et que je tirai de mon sein la lettre de mon ami; cependant, il semblait si touché de ma venue, que je n'osais lui en découvrir le véritable motif, soucieuse de l'illusion où il se complaisait et redoutant

qu'il ne passât brusquement de la gratitude au mépris.

Comme à Saint-Cloud, je marchais silencieusement à côté de lui. Il contemplait le vaste horizon qu'on découvre de la cascade entre les sapins et les cèdres : prairies et champs que les nuages font clairs et obscurs, que couronnent au loin des forêts étalées sur les monts, répandues dans les plaines, pareilles à un monstre énorme qui s'étire. Peut-être songeait-il à tous ces princes français, à ces landgraves allemands qui vinrent rire dans ce parc, dont les grands ombrages avaient abrité les amours de Blanche Carrega et du roi Jérôme, comme ils cachaient aujourd'hui ses rêves lassés et son regret infini.

Il fallut bien lui faire le difficile aveu. Avec des hésitations, des réticences et tout en surveillant sur son front l'effet de mes paroles, je lui appris le départ de M. de Sourdis. Quand j'eus achevé, il me parut très pâle. Il demeura quelques instants immobile, sans ouvrir la lettre que je venais de lui remettre; il dit enfin :

— M. de Sourdis a bien fait d'aller où l'appelait son devoir.

— Sire, puis-je lui porter le pardon de Votre Majesté?

— Je n'ai pas à lui pardonner d'être allé servir son pays. C'est moi qui ai tort, hélas !...

— Oh ! sire, m'écriai-je en devinant sa pensée, nous savons bien que ce sont vos ennemis...

— Dites-lui que je lui garde mon amitié comme à un noble et fidèle serviteur de la patrie, reprit-il.

Je le quittai après lui avoir baisé la main. Il s'éloigna de la même marche lente et fatiguée qu'il avait en venant vers moi.

Je n'avais pas fait dix pas, qu'une grande Ombre en deuil me frôla rapidement de son manteau. Je n'eus pas le temps de regarder ni de saluer : elle s'était évanouie. Mais un bruit de sanglots qui éclata derrière moi me fit tourner la tête, et j'aperçus l'Empereur et l'Ombre en voiles noirs l'un près de l'autre, mêlant leurs larmes dans le silence du grand parc désert.

Devant les grilles, se trouvait la berline qui avait amené l'Ombre en deuil. Les chevaux avaient un collier de sueurs et le mors couvert d'écume. Jadis, aux invitations de Fontainebleau et des Tuileries, lorsqu'on voyait s'offrir un Amour couronné, courait-on plus vite qu'à ce rendez-vous du Chagrin ! L'exil, aussi, a ses fêtes inespérées.

Ce fut la dernière fois que je vis l'Empereur.

Je quittai Cassel le jour même et je revins à Paris avec mon ami, au moment où l'armée allemande commençait l'investissement.

M. de Sourdis fut attaché à un régiment de ligne où il garda son grade de capitaine. Les dettes anciennes, la cherté des vivres, nous mettaient dans une grande gêne. Alors par lâcheté, par peur de ces embarras continuels, aussi bien que pour épargner à mon ami les privations et les hontes de la pauvreté, je me décidai, après de longues hésitations, à retourner chez Mme Danglemont. « Je ne vivrai, me dis-je, qu'une partie du jour, celle que je consacrerai à mon ami. Mon âme sera absente de mon misérable servage. » Il fallait seulement que M. de Sourdis ne se doutât de rien.

Mme Danglemont unissait à un goût savant des voluptés, un art souple et discret d'employer le monde entier à ses intérêts, en flattant toutes les passions. Sa maison, après avoir été le rendez-vous de toutes les jeunes femmes qui avaient entrepris la chasse à l'homme, amant et mari, s'était changée, durant le Siège, en une élégante pension de famille où l'on trouvait tout à souhait pour l'agrément des journées et des nuits. Mme Danglemont avait eu la prévoyance et la rare fortune, avant l'investissement, de se ménager des approvisionnements

secrets. Grâce à des amitiés illustres, des commissionnaires, chaque jour, traversaient les lignes ennemies, et lui permettaient de satisfaire les appétits les plus exigeants, les plus blasés, tandis qu'elle-même, tour à tour grande dame et entremetteuse, éducatrice de jeunes filles et dénicheuse de jolies femmes, mettait à contribution toutes les ressources de son esprit pour égayer les sens et l'imagination de ses hôtes.

Attirés par des invitations mystérieuses, quelques riches étrangers qui étaient demeurés à Paris, vinrent s'établir dans cette maison, qui envoyait à la ville affamée l'odeur chaude, savoureuse de ses cuisines et, par ses apparences modestes, ne laissait point soupçonner qu'elle cachait une Sybaris.

Mme Danglemont me reçut avec la hauteur d'une femme qui avait seule, à Paris, le pouvoir de nourrir ou de laisser jeûner.

— Votre conduite, ma chère enfant, dit-elle, est d'une extrême indélicatesse. Vous avez offensé Sir John Glyn et vous m'avez causé mille ennuis. Cependant je m'intéresse tellement à votre fortune que je veux bien vous pardonner, mais à condition que vous ne vous dérobiez plus aux désirs d'un honnête homme qui vous aime sincèrement et ne demande qu'à faire votre bonheur.

— Comment! m'écriai-je, il m'aime encore, après tout ce qui s'est passé.

— Vous en étonnez-vous? Il y a cependant de bonnes raisons pour qu'un amoureux à qui une femme casse une dent ne l'oublie pas de sitôt... A propos, vous êtes toujours avec M. de Sourdis? Oui... Eh bien, venez donc ensemble.

— Ça, jamais! m'écriai-je exaspérée.

— Il peut un jour avoir des soupçons, fit-elle sans avoir l'air de m'entendre; le seul moyen de les prévenir est de lui faire connaître nos relations, de lui dire qu'ancienne amie de sa famille je serais heureuse de l'avoir chez moi. Vous ajouterez qu'il me rend service en honorant de sa présence ma maison, et que, s'il est embarrassé en ce moment, nous nous arrangerons plus tard pour le paiement de la pension. De mon côté, je me charge d'imposer à John Glyn la plus complète réserve devant le capitaine. Vous comprenez qu'il sera très flatté d'avoir un jeune officier pour rival.

— Ah! gueuse, pensai-je, comme elle sait trafiquer de toutes les passions!

Mais voyant que j'hésitais :

— Enfin, ma chère, reprit-elle, que désirez-vous? l'amour et l'argent. Or, je vous conserve votre amoureux et je vous découvre un capitaliste. De quoi vous plaignez-vous?

Il fallut bien me décider à accepter sa proposition.

— Surtout, ajouta-t-elle, pas d'écart, pas de reculade au dernier moment ou c'est fini : je vous abandonne à vous-même.

M. de Sourdis, bien qu'il n'eût pas en grande estime Mme Danglemont, était trop peu fortuné pour refuser le secours qu'on lui offrait. Mais je dois dire que l'esprit confiant et le cœur absorbé par son amour, il ne se douta point qu'il allait voir un rival chez l'entremetteuse de sa pauvre femme.

Vous devez penser si ce fut d'une âme joyeuse et sans une répulsion de tout l'être, que je revis John Glyn. Ce que je lui dis, vous le devinez : des mensonges ! au surplus, je n'avais guère qu'à le laisser parler : il était de ceux qui se donnent eux-mêmes leurs illusions. Je me contentais de l'approuver quand cela pouvait lui plaire. Mais déjà cet accueil muet que je faisais à sa passion me révoltait. Je me souviens du jour où il me baisa sur la bouche. Il me sembla que je venais d'être souillée de boue de la tête aux pieds, et l'odeur de son baiser me poursuivit comme une corruption. C'était pourtant, ce John Glyn, un homme encore dans la force de l'âge, de belle prestance, très soigné. Jamais je n'avais éprouvé ainsi l'horreur des baisers auxquels on ne donne

point son âme. C'est que maintenant j'aimais, et dans l'amour seul, je pouvais être heureuse.

Cependant j'étais forcée de continuer à le voir de crainte que Mme Danglemont, qui trouvait son profit à cette liaison, ne déclarât tout, par vengeance, à M. de Sourdis. Et puis, je désirais que mon ami, habitué autrefois au luxe, goutât un peu de bien-être. Mais quel supplice pour moi, quand je rentrais à la maison avec l'odieuse odeur de cet homme sur tout mon corps ; alors les caresses, charmantes naguère, n'avaient plus de délices, je ne savais plus jouir d'un amour que je croyais avoir trahi, dont je me sentais à présent indigne ; et les lèvres de mon ami ne provoquaient que mes larmes.

La compagnie de John Glyn et de Mme Danglemont m'étaient assez pénibles ; j'aurais souhaité de n'avoir aucun rapport avec les autres habitants de l'hôtel, qui pouvaient si aisément me nuire par des paroles perfides ou même maladroites. Pour mon malheur, cela ne me fut pas possible. Bien qu'il n'y eût aucune communauté de goûts, de mœurs, ni d'esprit entre ces gens, ils vivaient tous dans une intimité familière. Il fallut reconnaître d'anciennes, m'habituer à de nouvelles camaraderies. Presque toutes me furent aussi funestes.

L'hôtel voyait s'engouffrer toutes les malheureuses de Paris, toutes les créatures pauvres et jolies qui avaient pitié de leur beauté, et se sentaient lâches devant la faim. Des jeunes filles, des jeunes femmes se laissant fléchir par le besoin de manger, venaient avec l'espoir de sortir repues et victorieuses. Mais un désir brutal et quelques coupes de champagne triomphaient presque toujours de leurs hésitations.

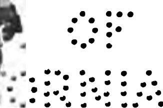
Au milieu de cette foule de passantes, je rencontrai un jour une Anglaise, miss Adda Gordon, l'ancienne institutrice que j'avais, autrefois, tant bien que mal remplacée chez les Gondrecourt.

C'est un type singulier de vieille demoiselle, de cœur tendre, de tournure plaisante, et d'âme irascible dès qu'on touche à ses amitiés. Miss Adda Gordon enseigne les langues, cultive la pauvreté, et, dans son expérience de toutes les misères, s'intéresse aux souffrances des autres, soulagée des siennes dès qu'elle a trouvé un compagnon d'infortune. Rigide et douloureuse comme ces cariatides qui, sur la façade de certaines maisons, jouent le rôle de gouttières, elle semble porter les chagrins de tous, et n'avoir pour but que d'écouler sans cesse des larmes le long de ses pauvres joues sèches, jaunes et ridées. Depuis tant

d'années qu'elle court le monde, rien n'a changé pour elle. Où qu'elle soit allée, les deux photographies brunies et effacées de la reine Victoria et du prince Albert l'ont suivie, et elle s'habille à soixante ans de la même façon que dans sa jeunesse. Fidèle à ses amitiés comme à ses crinolines, elle a gardé pieusement le culte de ses premières élèves, sans ressentiment des moqueries et des cruautés enfantines de jadis; se consolant, à force d'épreuves et de dévouement, de n'avoir pu être femme, de n'avoir pu être mère; au moins l'est-elle par la douleur; car, si sa chair n'a pas été déchirée, son cœur, plus d'une fois, a reçu les profondes blessures, celles qui, pour être refermées, exigent que nous leur sacrifiions tout notre orgueil.

La seule bonté d'âme l'avait conduite chez Mme Danglemont. Elle amenait deux de ses anciennes élèves, assez gracieuses, mais fort misérablement vêtues, qui venaient donner des leçons de français à de riches étrangers. On n'avait pas voulu d'elle à cause de son âge; alors elle était allée chercher ses jeunes amies, les prévenant des attentats probables qu'elles auraient à repousser. L'or et les bons repas qu'elles espéraient les attirèrent, mais au dernier moment elles hésitaient.





— V'yons, mes chères p'tites biebis, disait miss Adda, les larmes aux yeux, n'yez pas peur. Vô s'vez vô défendre. Et puis, ajouta-t-elle en pensant aux mœurs de son pays, faites-vô épouser.

Les pauvres enfants furent chargées de servir de guides à un Américain et à un Russe. Nous dînâmes plusieurs fois avec elles, puis elles disparurent l'une après l'autre, soit qu'on se fût ennuyé de leur résistance, soit qu'elles eussent cessé de plaire.

Les hôtes de Mme Danglemont n'étaient pas tous étrangers. Des Français fort bizarres se rencontraient chez elle assez souvent, entre autres deux romanciers, l'un mondain, l'autre « qui se dévouait aux classes laborieuses ». M. de Cassive, le romancier mondain, n'écrivait que pour les épouses en mal d'adultère. Son ami, Joséphin Corvineau, hésitait entre l'art de toucher, d'instruire les cœurs simples et celui de raconter des histoires quelconques en style « impeccable, décoré d'épithètes rares ». Il inclinait à croire que l'écrivain est une sorte de joueur de patiences, qui a pour mission d'assembler des mots inusités, sans trop s'occuper d'ailleurs de leur signification. Plus le sujet traité est niais, plus il a de chances de faire éclater un grand talent de styliste. D'après

cette méthode, Joséphin avait composé l'histoire d'un petit cordonnier qui meurt vierge, parce que l'un de ses amis d'école aime la même femme que lui, qu'il se sacrifie et ne peut supporter son sacrifice. Il avait ainsi fait couler bien des larmes, et l'Académie avait manqué de lui décerner un prix ; mais M. de Cassive s'était présenté en face de son ami pour le lui enlever : M. de Cassive, écrivain séducteur et moraliste à la fois, qui nous montrait successivement la faute, la souffrance et le remords d'une femme adultère finissant par obtenir le pardon chrétien et généreux de son mari.

Les deux écrivains s'accordaient à trouver que rien ne vaut la « réalité vraie », c'est-à-dire l'histoire d'un homme dont l'existence est si simple qu'elle peut se passer d'être contée.

— Mais alors, disait-on, à quoi bon l'écrire ?

— Les événements importent peu, répondait Joséphin Corvineau. Seule nous intéresse la vie intime, discrète, des plus modestes et des plus humbles. Une intelligence vaste, une passion violente, des faits inaccoutumés nous répugnent. La Démocratie n'a pas besoin d'actions d'éclat ni de grands hommes. Sa littérature doit donc s'inspirer de sentiments qui sont à l'usage

de tous : d'émotions douces et attendrissantes. Pour ma part, je compte écrire l'histoire d'une pauvre femme qui passe son temps à laver et à étendre du linge, se reposant de ses travaux en arrosant, le soir, une petite plante qu'un vieillard charitable lui a donnée. Voilà tout mon sujet : il n'est pas compliqué, mais il peut prêter à la plus noble pitié, au plus précieux enseignement. J'ose prétendre qu'une telle œuvre doit être d'une grande bienfaisance sociale.

Un voyageur qui avait parcouru le monde et en avait rapporté de riches aventures, Alexandre Dorlinière, tenait tête aux deux romanciers avec une sorte de dédain.

— Vous ne m'amusez pas, disait-il, avec vos héros qui s'émeuvent de ne rien faire : croyez bien que le rapt d'une belle femme, la maîtrise d'un cheval de sang, le coup de fusil d'un soldat à la guerre, ou d'un chasseur dans une forêt, sont des actes d'une si haute vertu humaine qu'il suffit de les avoir accomplis une fois pour en être enivré. Ceux-là mêmes qui sont privés de les accomplir par votre prétendue civilisation, ont besoin de se les rappeler de temps à autre, pour ne pas être absolument paralysés. Quant à ce que vous nommez la réalité vraie de la vie, j'avoue ne pas bien savoir ce que c'est. Tout ce qui existe fait partie de la

réalité, et nos désirs d'action ont autant d'existence que des actes accomplis, puisqu'ils sont le souvenir d'actes anciens ou l'inspiration d'actes futurs. Ce qu'on juge impossible est possible par cela même qu'il est conçu. Qui eût prévu Napoléon Ier en 1789, ou Napoléon III en 1830, eût passé pour un être chimérique. Cela n'a pas empêché l'Empire... Je ne sais pas, je vous répète, ce qu'est votre réalité vraie; si c'est un tableau de la vie commune et médiocre, l'esprit humain, qui aspire toujours à agir et à s'élever, doit s'en garder comme d'une humiliation, comme d'un abaissement.

De pareilles opinions valaient à Alexandre Dorlinière le mépris des deux romanciers; en revanche, il rencontrait un approbateur dans le marquis de Trescalan qui, grand voyageur, ayant vécu avec toutes les races de la terre, assistait aux événements les plus inattendus sans en être surpris ni indigné. Il avait vu le siège de Montevideo, les fusillades d'Oriba, les guerres civiles du Pérou, la guerre de Sécession; il avait partagé l'existence aventureuse des Indiens et des cow-boys. A force d'avoir traîné parmi les peuples les plus divers, adopté des usages qu'il gardait moins longtemps qu'un habit, il avait perdu toute faculté de s'intéresser plus à une nation qu'à une autre, et c'est à

peine si, dans la lutte franco-allemande, il prenait parti pour son pays. Grand, mince, avec une figure desséchée où il n'y avait que des os et des yeux durs, résolus, indifférents, sans flamme; la taille droite et ferme comme une barre de fer, il n'avait pas un trait commun avec Alexandre Dorlinière, d'une corpulence plus courte et plus solide, et dont les grands yeux bleus, pleins de rêverie, montraient qu'il n'y avait pas en lui qu'une volonté insensible. Ils s'étaient rués, l'un et l'autre, après de longs voyages, vers la civilisation d'Europe, afin d'en goûter tous les plaisirs, et voici justement qu'ils retrouvaient dans leur pays, la guerre qu'ils croyaient avoir laissée derrière eux.

Les petites affamées que Mme Danglemont envoyait à Alexandre Dorlinière ne satisfaisaient pas tout le désir de ce brutal plein de tendresses, qui, au milieu de ses grossières luxures, rêvait d'un foyer et d'un unique amour.

— Bah! mon cher, disait le marquis de Trescalan en manière de consolation, il ne faut pas croire qu'une famille soit un bien si enviable. Moi qui vous parle, je puis vous dire que j'ai quitté tout jeune mes parents pour échapper à leurs violences. Depuis, je n'ai retrouvé, chez eux, à mes séjours en France, qu'ennuis et tracas de

toutes sortes. Ainsi j'avais une sœur qui, après s'être compromise dans des aventures ridicules, avait fini, quoique étant assez jolie et ne manquant pas de fortune, par ne plus trouver épouseur. Eh bien, je lui découvre un homme charmant, amoureux, riche, d'une excellente famille napolitaine. Elle se marie ; vous croyez qu'elle va être heureuse ? Ah bien oui ! Dès les premiers jours, elle le rebute par sa froideur et ses grands airs, tant et si bien que le pauvre garçon va chercher ses plaisirs ailleurs. Là-dessus elle se pique au jeu, entreprend de le ramener à elle. Elle vient me demander des conseils ; et quels conseils, grand Dieu ! Sous prétexte que son mari était exigeant, blasé, elle attendait de moi les consultations que la courtisane Eléphantis donnait à ses amants. J'ai le respect qu'un frère doit à sa sœur. Je lui dis : « Ma chère, c'est à « vous de voir jusqu'où peuvent aller vos « complaisances. » Ma réponse l'irrite. Elle trompe son mari, par dépit, avec un jeune sot ; elle le ruine par ses prodigalités ; elle le trompe encore avec un vieillard... Je passe toutes les autres galanteries qu'elle ne m'a pas envoyé dire. Cette vieille coquine d'Adda Gordon lui sert d'entremetteuse. Avec cela, froide comme un marbre, on se demande si c'est l'attrait du mal qui l'en-

traîne. Enfin, elle a un enfant; de qui? je ne sais. Croyez-vous que ce soit agréable d'avoir une sœur pareille et une nièce qui promet d'être digne de sa mère; égoïste, colère, paresseuse, méchante : car elle a tous les vices, cette peste-là!...

Je me demandai quelle pouvait être cette misérable dont on disait tant de mal. Quelle ne fut pas ma surprise quand j'appris que c'était la femme de mon ancien amant, le comte Mosto! « Ah! me dis-je, elle doit être moins coupable que malheureuse. Même infidèle ne doit-on pas la plaindre d'avoir eu un pareil mari. » Ce nom de Mosto m'avait donné le frisson. Je fus bien autrement émue, lorsqu'un soir je vis le comte en personne apparaître au bras de Trescalan. Cette fois il ne m'aperçut pas. Sa pensée allait toute à la comtesse sur laquelle il rivalisait, avec Trescalan, de médisances ou de calomnies. Il semblait que son vice les enchantât tous deux.

— Elle était d'une lézéreté, mon cer! s'écriait le comte... Ze ne souis pas Malthous, ze souis côme Zésous, ze dis : « Laissez venir à moi les petits enfants... » ma qu'ils ne soient pas des otres! Et pouis elle s'avisait de me faire des scènes de zalouzie; z'en étais rédouit à être zaloux le premier pour la prévenir!

Mosto était retourné à Paris depuis le 4 Septembre; il vivait chez Mme Danglemont un peu aux frais de tout le monde, invité par les uns et les autres, bouffonnant sans trêve et prenant le monde entier pour une farce de Pulcinella. Il m'eût parlé volontiers, mais comme M. de Sourdis lui tournait le dos et ne semblait pas être disposé à plaisanter avec lui, il n'avait pas l'air de me voir.

Cette maison de Mme Danglemont était bien la plus bizarre de toutes les « pensions de famille ». Ce fut là que je rencontrai pour la première fois Mgr Rouillard. Pendant quinze jours, l'archevêque poursuivit matin et soir un riche Anglais, pour l'amener à coopérer à ses œuvres d'Algérie. Voyant qu'il ne réussissait pas à le décider, il le suivait jusque dans sa chambre, passait des nuits entières à son chevet, à l'exhorter de sa voix orageuse qu'on entendait de la rue. L'Anglais, ne sachant comment s'en débarrasser, se résigna au sacrifice de plusieurs mille livres. Dès qu'il eut la signature, Monseigneur courut chercher d'autres souscripteurs et, durant des semaines, il ne reparut plus.

C'est dans cette société d'extravagants que s'écoulèrent pour nous les douloureux

mois du siège. M. de Sourdis, retenu par son service et exposé à mille dangers, restait des journées, des nuits entières loin de moi. Nos séparations étaient des déchirements. Tout en larmes, il me fallait aller retrouver ce John Glyn qui continuait à m'aimer avec une extraordinaire inconscience. Quelles heures atroces j'ai passées près de lui, le jour du Bourget, dans la chambre obscurcie par un brouillard d'hiver, sans autre clarté que celle d'un feu de coke, qui projetait des lueurs avinées et ignobles sur son visage, tandis que je me disais qu'à ce moment même, M. de Sourdis était au milieu de la fusillade.

— Et si ton mari ne revenait pas, disait John Glyn, tu m'épouserais, n'est-ce pas ?

— Ah ! taisez-vous, lui répondais-je. Vous me faites horreur !

Je ne pouvais pas être plus franche, mais il ne me croyait pas. Chaque fois que je le voyais, je voulais rompre et je n'en avais pas la force.

Tandis que j'essayais de combattre ces hésitations, de me montrer — fût-ce un instant — résolue, on tentait d'arracher M. de Sourdis à ma tendresse, et une intrigue se nouait contre moi dans l'ombre. Mosto la conduisait avec son audace et son cynisme accoutumés.

Toujours dépourvu d'argent, sa belle assurance, sa verve joyeuse, les promesses d'héritage dont il jouait fort à propos, longtemps lui tinrent lieu de finances. A la fin pourtant, Mme Danglemont se lassa de l'héberger par amour de Dieu; le vice effronté de l'homme choquait chaque jour davantage ses hôtes, sinon plus vertueux, du moins plus réservés. Sur sa dette, sur ses façons, elle l'entreprit un jour; la querelle fut longue, et je crus bien que le comte allait nous délivrer de sa personne.

Avec quel étonnement les ai-je vus, le lendemain, se sourire, plaisanter ensemble! Ils étaient redevenus amis. Je sus bientôt à quelle occasion.

La vieille Adda Gordon avait présenté à Mme Danglemont, une nouvelle recrue pour donner des leçons de français et distraire les étrangers. C'était une toute jeune fille, dont le geste décidé, les lèvres railleuses, le regard qui dévisage, devaient même en imposer à un brutal Don Juan. Ses yeux longs et obliques de Japonaise, fendus de bas en haut; sa bouche épaisse, son nez renflé aux larges narines, tous ses traits eussent paru déplaisants à qui les eût regardés avec attention, mais l'ensemble au premier abord avait son charme, et, malgré l'expression de hardiesse, la grâce au moins d'une ignorance. On la

sentait vive et heureuse dans son corps, avide de l'offrir, de le donner, d'en faire sa jouissance, son orgueil, son moyen de conquête.

Elle portait une toilette fort simple, coquette toutefois. La jupe, joliment relevée, laissant voir des bottines haut lacées, la toque, posée de côté sur l'oreille, lui prêtaient un air de gaminerie provocante.

Mosto et la jeune fille se reconnurent sans étonnement.

— Pou ? Zizèle !

— C'est moi, papa ! Peut-on savoir ce que vous bricolez ici ?

— Riène, mône enfant, côme touzours. Il est si difficile de se rendre outile ozourd'houi. Mais toi, que viènes-tou faire ?

— Dame, papa ! je viens voir si quelqu'un ici aurait besoin d'apprendre le français.

— Alors te voilà professor à présente ?

— Il faut bien travailler. L'argent ne grouille pas à la maison depuis que vous en êtes parti.

— Ah ! ze sais, s'écria le comte, ta mère, son désôrdre...

— Oui, maman dit que vous avez tout mangé.

— Les fâmes ! Voilà biène les mensonzes des fâmes ! Quand elle a rouiné ton povre

père!... Et comme céla, tou sais toutes les langues?

Miss Adda Gordon crut devoir répondre pour son élève :

— Mad'm'selle n'a pas encô' tes biène l'atcent, mais elle a beaucô, beaucô d' dipsitiônes.

— Tant mio, tant mio, mône enfant! Coultive les langues. C'est le liène des côrs, des pôples, lé sécret dé la fraternité ouniverselle... Viens-tou voir tône oncle Trescalan?

— Mon oncle est ici? Oh! quelle chance! Il va nous raconter des histoires de sauvages. Seulement...

— Seulemente quoi?

— C'est un mauvais sujet, et alors...

— Des mensonzes de ta povre mère! Allons, viène.

Je ne m'imaginais pas que le comte eût une fille. Fut-ce par pressentiment, ou bien à cause de la ressemblance qu'elle avait avec son père, cette Gisèle, tout de suite, me devint odieuse.

Le soir, elle dîna en notre compagnie. Plus encore que sa grâce jeune, sa pétulance, sa gaieté, et jusqu'à l'impertinence de ses répliques, lui conquirent l'admiration des hommes. On dévorait des yeux la nouvelle venue, on buvait ses paroles, on s'esclaffait

à ses gestes. Devant elle toute la table avait de l'esprit. Je reprochai même, je me souviens, à M. de Sourdis d'avoir regardé Gisèle avec trop d'attention. Il se moqua de ma jalousie, et m'embrassa en souriant. Ce sourire et ce baiser ne parvinrent pas à me rassurer.

A la fin du repas, Alexandre Dorlinière qui n'avait pas perdu un mot ni un mouvement de la jeune fille, confessa ses impressions avec cette franchise brutale dont il avait pris l'habitude dans ses voyages; — d'ailleurs, par tempérament, moins apte aux cours qu'aux violences amoureuses.

— Cette jeune fille me plaît, conclut-il simplement.

— C'est heureux pour elle, répliqua Trescalan, et malheureux pour toi, car tu n'y toucheras jamais.

— Et pourquoi donc céla, cer ami? interrogea le comte. Mossié Dorlinière est ône galant hôme.

— Voilà un mot, s'écria Trescalan avec solennité, que je n'attendais pas du père de cette enfant.

— Oh! ze lé souis si pô.

— Vous l'êtes en nom. Cela devrait vous suffire; quant à moi, son oncle, je ne souffrirai jamais que sous ce toit, qui est

pour l'instant le mien, un de mes amis ose prendre avec elle des privautés. Que Gisèle aille faire ses farces au dehors; je la laisse libre. Mais ici je la défendrai contre ses ennemis et contre elle-même. Je soutiendrai l'honneur de la famille...

— ... Et vous la laisserez crêver dé faim!

Là-dessus, après avoir poussé ce beau cri du cœur et haussé l'épaule, le comte se retira.

Il était fort ennuyé. Ne comptait-il pas se servir de Gisèle, comme il l'avait fait de moi naguère? Il s'était déjà entendu avec Mme Danglemont, lui avait promis de régler ses comptes. Et voici, disait-il, que ce coquin de Trescalan, qui inventerait un huitième péché, qui a rôti le balai en Amérique et ailleurs, s'est vautré sur toutes les vertus humaines, a fait la nique à toutes les prescriptions de Dieu, voici que ce coquin se sent pris d'un bel accès de sainteté, et prétend s'opposer à mes projets!

— Où l'Honor, répétait-il en frappant du pied, où l'Honor va-t-il se terrer!

Cependant Mme Danglemont et Trescalan lui-même s'ingéniaient à le tirer d'embarras.

— Pourquoi ne mariez-vous pas cette enfant? disaient-ils. Jolie, spirituelle, séduisante comme elle l'est, elle trouvera un

beau parti. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Tenez, dit Trescalan, sans aller plus loin, moi, je penserais à Sourdis. Avez-vous vu comme il a regardé Gisèle? Vous savez que Sourdis possède une grande fortune.

— Bah! faisait le comte.

— Ses dettes ne prouvent rien. Il a des propriétés immenses. Je sais, d'autre part, que ses oncles de Caqueray et de Tallard sont aussi riches que lui, et qu'il est leur seul héritier. Avec cela, grande noblesse, ce qui n'est jamais un désavantage.

Le marquis de Trescalan était aussi mal informé que peut l'être un voyageur qui retourne au pays natal, après quinze ans d'absence, et Mme Danglemont n'était point d'un monde à connaître les Sourdis autrement que de réputation. La liaison du capitaine avec Jeanne La Flamme l'avait, comme je l'ai déjà dit, complètement ruiné. Ses oncles étaient morts en le déshéritant. M. de Sourdis n'avait plus que son titre, et aussi son intelligence, sa beauté, sa jeunesse, mais c'étaient des qualités négligeables pour le comte.

Ces promesses d'argent, même lorsqu'elles s'adressaient à un autre, ravissaient Mosto. Dans les fortunes évoquées, il voyait tou-

jours luire sa part. Malheureusement, pour marier Gisèle, on trouvait qu'une petite dot était nécessaire; le comte n'avait rien; sa femme non plus; l'oncle de la comtesse, le général du Tremblay, avait bien promis de donner un peu d'argent à Gisèle, lors de son mariage, mais depuis il s'était brouillé avec sa nièce. Où pouvait-on déterrer cette fameuse dot?

— Eh bien, dit Trescalan, il faut vous réconcilier avec la comtesse d'abord, avec le général ensuite.

— Brrr! fit Mosto.

— Il le faut!

— Mais, observa le comte, Sourdis a oune maîtresse qui l'adôre, et qu'il adôre peut-être aussi loui, le povre garçône!

— Ne vous occupez pas de cela, répliqua Trescalan. Je me charge de les faire rompre. Écrivez à votre femme et au général. Ou allez les voir. C'est plus simple. Ils vous recevront.

Mosto était moins assuré du succès que le marquis de Trescalan. Se défiant de ses talents diplomatiques, il résolut de se servir de Mgr Rouillard. L'archevêque, aussi bien par son éloquence que par sa robe épiscopale, aurait plus d'influence que lui sur la détermination du général et de la comtesse qui étaient, l'un et l'autre, fort pieux.

Mais il fallait le décider à cette mission. Monseigneur était assez occupé de ses propres affaires, assez pénétré du rôle qu'il avait à remplir ici-bas, pour qu'on éprouvât un peu de crainte à lui parler de négociations si basses et si terrestres. Le comte usa d'un subterfuge.

Monseigneur songeait toujours à ses œuvres d'Afrique qu'il avait dû abandonner avec son diocèse, sans argent, et suivi de dettes innombrables. Il espérait y retourner un jour en triomphateur, fonder à nouveau des collèges de missionnaires et d'apôtres, couvrir l'Algérie de ses écoles, de ses hôpitaux, conquérant la race musulmane par le corps et par l'esprit — au besoin, il l'eût fait par les sens — tant sa volonté superbe, pour arriver au but, dédaignait ses moyens de victoire. La maison de Mme Danglemont l'avait attiré par ses apparences de cosmopolitisme dépensier et gaspilleur, et il était accouru bien vite, comptant y rencontrer, à défaut de donateurs, des actionnaires. Il avait, en effet, des entreprises, des projets de toutes sortes, et il s'adressait volontiers à l'intérêt, lorsqu'il ne pouvait émouvoir la générosité. Très fin et très rusé, capable de duper un peu son monde, et avec désintéressement, il se laissait parfois duper lui-même. Comme tous les passionnés, il avait

peine à ne pas croire les flatteurs de ses secrètes espérances.

Le comte, avec lui, n'eut pas besoin de se montrer fort habile.

— Eh biène, mon cer monsignor, lui dit-il, vous allez donqué pouvoir tout reconstrouire, tout rapproprier, tout çanzer en Alzérie; faire le sôleil et le tônerre à votre bône plaisir!

— Comment cela? s'écria l'archevêque étonné.

— Ze vous dône oune fortoune.

L'archevêque eut un tremblement d'émotion; ses yeux se mouillèrent d'attendrissement.

— Vrai? Réellement?... Ah! mon cher ami, je savais bien que vous étiez avec nous. A ceux qui me disaient : « C'est un libre-penseur. — Libre-penseur? répliquais-je. Allons donc! C'est jésuite que vous voulez dire. » Mais expliquez-moi, je vous prie, comment, pourquoi m'arrive cette aubaine.

— Modérez vôtre esaltatiône, monsignor. Ze me souis trompé dans l'espressiòne de mes sentiments. Ze ne vous dône pas oune fortoune, mais ze vous montre où elle est cacée.

— Ah! si ce n'est que cela, repartit l'archevêque subitement désappointé.

— Attendez. C'est comme si ze vous la donnais. Vous n'avez qu'à allonzer le bras pour la saisir. Il s'azit seulemente de décider deux zeunes zens séparés par leur condiziône sociale à s'épouser; oune povre fâme égarée, à revenir à Dio et à son mari; one vieillard rancouneux, à oublier ses griefs...

— Ciel! fit l'archevêque.

— Ne dites pas ciéle, en lévant les yaux, côme céla. Ce n'est riène dou tout à faire. Si z'avais vôtre éloquennce, en ône clignement d'oil, cé serait déza fini. Les zeunes zens s'adôrent; la povre fâme regrette sa fote; le vieillard a la plus touçante dévociône. Vôtre tâce est biène simple : one bambine s'en çargerait.

Et Mosto, avec force détails plus ou moins fantaisistes qui donnèrent à l'affaire des proportions grandioses, exposa son projet à Mgr Rouillard, lui laissa entendre quelle aide il en espérait. La fortune, de part et d'autre, était considérable; et les deux jeunes gens, enfin réunis, se montreraient généreux à l'égard du prélat dévoué auquel ils devraient leur bonheur.

— Voulez-vous, monsignor?

— Je ne dis pas non, répliqua l'archevêque. Je serais heureux de vous rendre service, mais je ne sais si j'aurai le temps de faire ces démarches.

Le comte sentit bien que ces hésitations n'étaient qu'apparentes.

Aussitôt, en effet, Mgr Rouillard se mit à l'œuvre. Il commença par se rendre chez le général Du Tremblay qu'il avait connu autrefois, en Syrie, au moment de l'expédition française, alors qu'il venait, sous la protection de l'armée, apporter les secours de l'Europe aux Maronites ruinés et persécutés.

Le général n'était plus seulement un chef d'expédition; il semblait que la destinée eût placé entre ses mains le sort de l'armée nationale et de la guerre. Dans sa haute situation, il n'était pas aisément accessible, d'autant plus qu'il exagérait volontiers son importance et chargeait son rôle à plaisir, étant de ceux qui ont besoin de grossir leurs devoirs pour que la vie ne leur paraisse pas trop indigne de leur caractère, ni trop au-dessous de leurs vertus.

Un incessant défilé d'officiers qui entraient en courant, sortaient en se précipitant, remplissait le salon d'attente où avait dû s'asseoir l'archevêque, de heurts et d'écroulements de sabres, de craquements de bottes, d'un tumulte de paroles rapides, croisées. Bien que le foyer fût presque sombre et l'hiver des plus froids, cette foule pressée d'allants et venants apportait dans la pièce

une chaleur insupportable. On y sentait la boue, la buffleterie, le charbon et l'humidité. Il y avait déjà un grand quart d'heure que Monseigneur avait fait passer sa carte et qu'il sursautait d'impatience sur une banquette. Alors, sans s'occuper du planton, il pousse la porte du salon d'attente, suit un long couloir, et, à la grande surprise des huissiers, entr'ouvrant le cabinet de travail :

— Dites donc, général, crie-t-il, est-ce pour plaire à vos collègues libres-penseurs que vous faites se morfondre un archevêque ?

Du Tremblay tressaille, se retourne, se lève d'une table entourée de dossiers qui fuient, de papiers en avalanches ; il ne réplique point, très respectueusement offre un fauteuil et s'excuse.

— Seulement, monseigneur, je suis très pressé ! Faites vite.

— Il ne tient qu'à vous, général, dit l'archevêque qui s'étale, croise les mains sur le ventre. Pourtant... je désirerais bien que ce petit officier... il a l'air charmant...

— C'est un secrétaire.

— Oui, mais je désirerais bien qu'il s'éloignât un instant... Je viens vous entretenir d'affaires sérieuses, personnelles, d'un

mariage pressant. Monsieur a le temps d'attendre; n'est-ce pas, jeune homme?

L'officier se retire, rouge comme une fillette que l'on a grondée; le général parait agacé; son regard s'enfonce sous les sourcils tirés; la bouche se colle; les doigts se serrent contre la paume. Il se lève.

— Monseigneur, dit-il gravement, au milieu des deuils et des périls de la patrie, vous comprendrez, j'en suis sûr, que je vous demande de remettre à plus tard un entretien dont l'opportunité ne me paraît pas immédiate.

D'un bond l'archevêque fut debout, à côté du général et, les bras croisés, d'une voix éclatante comme s'il parlait du fond de sa cathédrale :

— Ce n'est pas important de sauver une jeune fille de la prostitution, de rendre un mari à sa femme, de faire régner la paix dans un foyer où grondait la discorde! Eh bien, moi, je vous dis, général, que c'est encore plus important que de faire la guerre aux Prussiens. Qu'importe que vos régiments triomphent! Si la gangrène pourrit la société de notre pays, s'il n'y a plus de famille en France, vous pourrez livrer toutes les batailles que vous voudrez. Défaites ou victoires ne seront que des boucheries inu-

tiles, la patrie sera morte, et vous vous battrez pour un cadavre!

— Monseigneur! fit le général très blessé, mais ému et dominé par la grosse voix de l'archevêque.

— Il n'y a pas de monseigneur qui tienne, c'est la vérité, s'écria l'apôtre en se rasseyant et en s'épongeant le front.

— Enfin, de quoi s'agit-il?

— De votre petite nièce... de Mlle Gisèle Mosto.

Du Tremblay parut encore plus contrarié.

— Mosto, c'est un homme indigne...

— Naturellement, dit l'archevêque, si c'était un saint, on le laisserait aller tout doucement au Paradis son petit bonhomme de chemin. C'est un indigne, c'est pourquoi il faut le dignifier. Vous en êtes bien capable.

Et Mgr Rouillard parla des remords et désirs de Mosto, de l'intention où il était de reprendre une vie chrétienne. Dès que le général eut promis d'écrire à la comtesse, de recevoir le comte, laissant espérer qu'il allait devenir le modèle des oncles, l'archevêque, satisfait de son éloquence et qui n'avait jamais un moment à perdre, prit congé à la hâte.

C'est à peine si, à l'état-major, on eut le temps de l'entrevoir dans sa fuite — son

vol plutôt — encadré des pans soulevés de son manteau vaste, effleurant, souffletant, sans distinction sur son passage, le visage des huissiers et des généraux; semblable à un oiseau aux ailes énormes.

De là il se rendit chez la comtesse. Gisèle vint lui ouvrir, en tablier, mais trop confiante dans son avenir et sa beauté pour paraître honteuse de sa tenue de servante.

— Vous voyez, monseigneur, dit-elle, je cuisine.

— Oh! fit-il en s'approchant d'une porte entr'ouverte et respirant l'odeur qui venait des fourneaux, c'est la cuisine des anges, ici, mais quand on est un vieux gourmand comme moi, les anges vous conduisent en enfer. Je me sauve.

Gisèle l'introduisit dans l'étroite pièce qui servait de salon, tout encombrée des débris d'un luxe ancien qui contrastait avec les tapisseries déchirées et les portes salies. La comtesse apparut avec des yeux calmes, sans flammes; la démarche lente, résignée d'une femme qui n'attend plus de surprises de l'existence, qui se sent condamnée à traîner partout la même lassitude et les mêmes ennuis. Elle était belle, pourtant, beaucoup plus belle que Gisèle; mais d'une beauté trop abandonnée, trop sombre, trop ensevelie dans une robe lourde et

informe pour qu'elle fût bien sensible. La pauvreté ne lui laissait point, ainsi qu'à sa fille, la tête haute et souriante. Elle commençait à se pencher, à baisser les yeux comme si elle n'eût plus à présent qu'à regarder la terre.

L'archevêque, avec une familiarité bienveillante et communicative, exposa aussitôt le but de sa visite. En entendant prononcer le nom de son mari, la comtesse éclata en reproches. Elle ne cacha point qu'il avait trahi sa femme, gaspillé son patrimoine, compromis le nom de sa fille dans d'affreuses aventures. Elle savait les complots auxquels il s'était mêlé sous l'Empire.

— Cet homme-là, dit-elle, ne m'inspire plus que de l'horreur.

Elle laissa voir aussi qu'elle n'était pas très bien disposée à l'égard du général.

— Il a trop longtemps, et en de trop pénibles circonstances, abandonné sa nièce pour que je puisse rien espérer de lui.

Alors Monseigneur jugea qu'il était temps de sonner ce qu'il appelait les trompettes de Jéricho. Il fit à la comtesse un discours si tendre, puis, si énergique sur ses devoirs de chrétienne; il lui montra si bien de quel intérêt primordial devait être pour sa fille autant que pour elle le mariage projeté, il peignit en des traits si forts l'affection

profonde que ressentait le général, qu'il lui rendit un peu de confiance et la prépara à une réconciliation.

La visite du général suivit de peu de temps celle de Monseigneur. M. Du Tremblay se montra, selon sa coutume, solennel et magnanime.

— Eh bien, ma pauvre Hélène, dit-il, vous avez donc abandonné votre mari?

— Ah! mon oncle, que vous êtes donc bien au courant de ce qui se passe dans votre famille!

— Que voulez-vous, Hélène! votre mari m'a toujours fait l'effet d'un gredin. Après la discussion que j'eus avec lui sur le Saint-Père, je me jurai de ne plus mettre les pieds chez vous. Comme, après tout, je vous aime, Hélène, et que cette résolution me coûtait fort, je fis en sorte de ne plus penser à vous, afin de supporter avec calme mon affliction... Il y a quelque temps, je vous ai vue passer. Vous aviez un petit sac à la main.

— Oui, je venais d'engager des bijoux au Mont-de-Piété.

— Je vous ai parfaitement reconnue. Ah! j'ai ressenti une émotion bien profonde.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas eu l'air de me voir?

— Comment voulez-vous qu'après tout

ce que je vous ai dit, à vous et à votre mari...

— Ainsi vous me gardez rancune de vos mauvaises paroles ?

— Non, non, seulement je craignais que de votre côté... Vous aviez si bien pris fait et cause pour votre mari !... La vraie raison est que j'ai été attristé de vous voir en des sociétés fort compromettantes. On a même parlé de certaines liaisons. Il ne m'appartient pas, certes ! de juger votre conduite. Je veux croire qu'elle n'offense pas Dieu, mais je ne saurais vous cacher qu'elle a eu pour quelques-uns toutes les apparences d'une faute. Croyez-vous que ce soit agréable pour moi d'entendre dire que M. Un tel vit avec ma nièce ?

— Oh !

— On l'a dit. On a dit que vous demeuriez avec un ami : cela revient au même.

— Et qu'y puis-je ? Seule, misérable, sans appui, j'ai rencontré un ami véritable qui m'a tendu la main. Devais-je la lui refuser pour ne pas choquer des indifférents auxquels je ne dois nul compte de mes actions ? Devais-je vous demander de me prendre chez vous ?

— Cela n'eût pas été plus convenable, observa le général. Le scandale, lorsqu'il atteint un homme dans ma situation, est

aussi redoutable qu'une faute... Je vous le répète, vous ne deviez pas abandonner votre mari.

— Mais c'est lui qui m'avait quittée!

— Il fallait aller le retrouver.

— Vous en parlez à votre aise.

— Je parle en homme raisonnable. Je connais le comte, et je suis sûr...

— Mais vous disiez tout à l'heure que c'est un gredin.

— Cela c'est votre affaire!... oui, c'est l'affaire d'une femme de transformer son mari, de le rendre meilleur.

— Vraiment, mon oncle, je ne sais pas à quoi vous pensez aujourd'hui pour me donner de pareils conseils! Mais vous ne savez donc pas qu'il m'a rendue la plus malheureuse des femmes, qu'il a failli me tuer, que c'est un joueur, un débauché, un conspirateur, un monstre, qu'il est capable de tous les crimes? D'ailleurs, je voudrais le revoir que je ne saurais où aller le trouver. Il y a plus d'un an que je n'ai reçu de ses nouvelles.

— Hélène, je ne puis vous dire qu'une chose : souvenez-vous que vous êtes chrétienne et que vous êtes une Du Tremblay.

Lorsque Gisèle rapporta cet entretien, le comte s'écria :

— Nous voilà biène avancés!

Toutefois l'archevêque, puis la comtesse revirent encore le général. La comtesse si fière, si dédaigneuse, conduisit Gisèle chez son oncle comme pour lui rappeler ses promesses. M. Du Tremblay fut à la fois ébloui et effrayé de la grâce, de la coquetterie, de l'esprit de sa petite-nièce. Il se dit : « Une jeune fille de ce genre ne restera pas longtemps pauvre. Elle ne se mariera point, mais elle tombera dans le concubinage ou la galanterie. Quel scandale, la nièce du général Du Tremblay fille publique ! »

Il était encore sous l'impression de cette grâce provocatrice et la crainte d'un déshonneur familial lorsqu'un parent, soufflé par l'archevêque, lui parla incidemment de M. de Sourdis.

— Les jeunes gens se plaisent, dit-il; par malheur, la pauvre enfant n'a que sa beauté.

Le général songea à la promesse qu'il avait faite autrefois, avant sa brouille, avec les Mosto, de donner une dot à Gisèle. Il était toujours partagé entre son amour de l'épargne et la terreur de voir sa nièce mal tourner.

— Les Sourdis, fit-il pensif, c'est une bonne et vieille famille. Il faudra que je prenne des renseignements.

Cependant une réconciliation générale eut

lieu chez Mme Danglemont. La comtesse, très calme, avança un front résigné aux baisers théâtraux de Mosto. Le marquis de Trescalan seul fut vraiment ému et mouilla de larmes d'attendrissement sa vieille peau tannée dans les combats, les courses, les voyages aventureux, lorsqu'il s'offrit aux embrassades de sa sœur et à l'ardent baiser de Gisèle qui mordait aux joues comme à des fruits.

Mosto se frottait les mains et disait à la comtesse :

— Ze te trouve engraissée et meillore figoure. Tou avais besoin de repos, vois-tou ! Côme on s'aime mio apres oune petite séparatiône.

Le général Du Tremblay, avec une condescendance digne et froide, dit à Mosto :

— J'espère, monsieur, que vous êtes revenu à des sentiments plus chrétiens.

— Chrétien ! mon cer zénéral, mais z'aurais vécou dou temps des martyrs qué zé sérais mort en croix, côme saint Pierre !

Tous ces incidents me furent contés par Mme Danglemont qui me tenait au courant de cette intrigue, comme si elle ne m'eût point touchée. S'apercevant de la surprise que me causait une pareille indifférence :

— Que voulez-vous, ma chère, dit-elle,

je ne puis prendre parti pour l'un ou l'autre de mes hôtes. Défendez-vous, j'en serai heureuse. Vous avez assez de grâces et d'esprit pour obtenir la victoire. Pour moi, je reste aux premières loges, en simple spectatrice. C'est mon rôle.

Mais je vis bien qu'elle n'était pas si indifférente qu'elle voulait le paraître à mes yeux, et que ces récits n'avaient pour but que de me faire renoncer à M. de Sourdis. Elle mentait même avec effronterie, prétendait que mon ami voyait Gisèle à l'insu du comte. Toujours obligeante, elle m'offrait des compensations, me présentait sa galerie.

— Quel charmant homme, cet Alexandre Dorlinière ! Il a parcouru le monde entier, il a vu les mœurs de tous les peuples, et cependant observez comme il est simple, modeste... Avez-vous lu le dernier livre de M. de Cassive ? C'est un esprit bien distingué. Il sera de l'Académie un jour.

Ces confidences ne laissaient pas de me troubler. J'avais beau croire à l'amour de M. de Sourdis, ma jalousie, qui s'était éveillée à la vue de Gisèle, n'avait pu s'endormir. Tout l'irritait : un coup d'œil intéressé, une parole de simple politesse. Ainsi le moindre hommage, lorsqu'il s'adresse à certaines femmes, se retourne pour vous en insulte. Cependant mon ami n'avait

pas, à l'égard de Gisèle, des façons bien amoureuses. Il s'amusait de la jeune fille comme d'un pantin bizarre ou d'une comédienne bouffonne; ne se gênant pas pour la railler assez méchamment. C'était à ce point que l'archevêque, trompé par Mosto « sur l'amour des jeunes gens », et assez ennuyé de le reconnaître, disait à Gisèle sur un ton d'impatience :

— Ma chère petite, il est inutile que Dieu vous ait donné la beauté si vous ne savez pas en faire usage. Je ne demanderais, pour ma part, que la moitié de vos seins, de vos fesses, et un rien de votre sourire pour capter l'Univers.

— Ah! si elle voulait écouter son povre père, s'écriait Mosto, haussant l'épaule et secouant la tête.

— On ne peut semer un nouvel amour, là où subsistent encore des vestiges de l'ancien, observait Trescalan. Que Sourdis se détache de sa maîtresse, et Gisèle deviendra vite l'unique adorée. L'absence guérit les plus fortes passions et, mieux encore, les décollages.

— Nous en sômes persouadés, disait le comte; mais quand faites-vous rompre les amoureux? Il y a quinze zours que vous vous en êtes çargés!

— Patientez un peu, et vous verrez!



On commença dès lors à me tendre des pièges; on n'épargna rien pour éloigner de moi M. de Sourdis, et, au besoin, par nécessité ou par vengeance, Sir John Glyn.

M. de Cassive et Joséphin Corvineau furent les deux agents désignés pour me perdre.

M. de Cassive se piquait de n'avoir jamais fréquenté ni aimé que des femmes du monde. Il reprochait parfois à Trescalan ses liaisons basses et vénales. Le marquis lui répliquait :

— Mon cher, je ne jeûne pas quand j'ai faim. J'aime mieux m'offrir un repas savoureux et choisi à huit heures, que d'attendre à minuit un souper problématique.

Malgré ses prétentions à des voluptés élégantes, délicates et désintéressées, M. de Cassive ne s'adressait guère qu'aux servantes de l'hôtel qui le rebutaient grossièrement. Des tabliers ancillaires, son goût remonta jusqu'à moi. On pense si j'en fus flattée. Il m'envoyait des sonnets où sa passion était mesurée en phrases lentes, renforcées de riches épithètes. Corvineau prétendait que les vers étaient impeccables; je les trouvais seulement bêtes. Comme Cassive, sans tenir compte de la présence de M. de Sourdis, sans crainte d'éveiller sa jalousie, m'importunait de sa passion obsé-

dante et prétentieuse, je résolus de m'en délivrer une bonne fois, en le frappant au point le plus vulnérable du personnage : dans sa vanité poétique. Je coupai donc tous ses sonnets « impeccables » en morceaux d'égale grandeur, et je les mis dans la toilette qui faisait face au salon de l'hôtel. Tout le monde put les voir. Cassive fut outré; il essaya de déguiser sa colère sous des plaisanteries obscènes. Mais on ne fit que rire de lui.

Il ne me pardonna jamais; pourtant une ardeur charnelle ou plutôt je ne sais quel vulgaire orgueil l'enchaînait toujours à mes jupes. Il m'aurait, disait-il, et il m'aurait avec éclat; pour cet homme, en effet, il n'y avait point de plaisir si le monde entier n'en était averti.

Une nuit que j'étais seule dans mon appartement, il s'introduisit chez moi avec Corvineau. Les misérables essayèrent de me prendre de force dans mon lit. Je réveillai de mes cris et de mes appels toute la maison. Des domestiques accoururent par une porte que les coquins avaient négligé de fermer. Ces deux Lovelaces manqués, honteux et bafoués, durent se retirer devant les sarcasmes de l'office en liesse, et, au lieu de publier ma défaite comme ils l'espéraient, ils se hâtèrent bien vite d'acheter,

avec quelques louis, le silence des gens de l'hôtel sur cette ignominieuse tentative.

Leur fureur s'accrut de l'aventure. Trescalan les trouva prêts à employer contre moi toutes leurs ruses. Ils s'y mirent avec l'ivresse d'amants éconduits, et qui ont hâte de se venger.

D'abord ils dénoncèrent ma liaison avec John Glyn à mon ami qui, prévenu déjà de leurs intentions, refusa de les croire. Sans se décourager, ils retournèrent à leur œuvre abominable, et interceptèrent une lettre qui m'était adressée par l'Anglais. John Glyn se rencontra avec M. de Sourdis qui eut dès lors des soupçons, et dont il me fut très difficile de calmer la jalousie.

Mais tout cela n'était qu'un jeu auprès de la farce atroce qu'ils imaginèrent ensuite.

C'était à la fin de janvier. Depuis deux jours je n'avais vu M. de Sourdis, qui devait être de la grande sortie sur Versailles, projetée par le gouverneur de Paris. Tout le temps de la bataille je fus sur pied; dès le matin j'assistai au départ des troupes dans l'avenue des Champs-Élysées. Devant moi, dans la boue et la tristesse d'un jour pluvieux, des mobiles, des gardes nationaux, des bataillons de ligne défilaient, défilaient à l'infini comme si Paris voulait, en une fois, rejeter de lui tous ses jeunes hommes.

Oh! l'horreur de ces canons mêlés à la foule des soldats, roulant lourdement avec un bruit rauque et funèbre, menaçant d'écraser les masses d'infanterie qui les entourent, avec leur attelage impatient, leurs conducteurs inhabiles, qui tressautent sur les chevaux, ont grand'peine à les retenir!... Peu à peu tout cet encombrement formidable disparut, laissa l'avenue déserte, tandis qu'éclatait à la place le tonnerre lointain de l'artillerie. Et je songeai à ceux que je venais de voir marcher à la bataille : les uns mornes, insensibles, déjà détachés de l'existence; les autres au regard ivre d'une ardeur ou d'une anxiété folle. Un surtout m'avait frappée : un petit mobile aux cheveux blonds, aussi rose et délicat qu'une femme, dont la vareuse laissait passer la croix et les grains d'un chapelet, comme un talisman pour éloigner la mort. Il ressemblait un peu à M. de Sourdis et les larmes m'étaient venues aux yeux à le regarder. On disait que la bataille était sans issue, inutile; il n'y avait que notre amour qui pût nous donner un peu d'espoir et le mien me remplissait d'inquiétude. Ma pensée revenait sans cesse à l'homme que j'adorais, mais pour me le représenter sous les obus; je revoyais encore, auprès du Jardin des Plantes,

l'illumination d'éclair, la flamme vive, l'éclatement inattendu qui avait fait d'une jeune femme un tronçon informe, sanglant; à l'idée qu'un de ces coups absurdes pouvait frapper M. de Sourdis, j'étais saisie d'un frémissement, tout mon être se révoltait contre ces fatalités effroyables qui dominent et menacent notre bonheur. Puis, je reprenais un peu confiance, je me mettais à demander à Dieu qu'il le protégeât, qu'il eût pitié de nos amours, interrompant ma prière lorsque je n'entendais plus la canonnade, tressaillant lorsqu'elle redoublait de violence.

Vers cinq heures, le canon grondait toujours, la nuit était venue complètement, une nuit de brume et d'épaisses ténèbres où tremblaient çà et là des lueurs fumeuses.

Au milieu de la foule qui, comme moi, était accourue aux nouvelles, un piétinement précipité, sourd, énorme, retentit; je fus poussée avec d'autres femmes ici, là; je me demande à présent comment je ne suis pas tombée, comment je n'ai pas été foulée aux pieds ou écrasée. Imaginez une armée immense, sans ordre, presque débandée, se répandant au milieu des allées obscures, passant comme une mer, heurtant et brisant ses rangs l'un contre l'autre, roulant pêle-mêle des soldats en armes, des blessés, des

fourgons, des charrettes, des mitrailleuses, des cavaliers épars. A la clarté d'une lanterne, je vis une mauvaise voiture de roulier qui s'avançait difficilement au milieu de claquements de fouet, de jurons grommelés, tandis qu'une voix enrouée criait sans cesse : « Place! Place! »

Il y avait dans la voiture, entre deux soldats, un officier sans képi, la face verdâtre et la tunique déboutonnée; le sang coulait à flots de sa poitrine; les yeux vitreux, aveugles, sortaient de leurs orbites; je détournai la tête avec horreur. Apercevant alors un mobile qui avait l'air plus calme, moins affolé que les autres soldats, et qui marchait à quelque distance de sa compagnie, je le tirai par la manche :

— Monsieur, au nom du ciel, dites-moi! Que s'est-il passé?

— J' sais poué, répondit-il; et il continua sa marche d'un pas rapide, inconscient de tout ce qu'avaient réfléchi ses yeux.

Ce fut à grand'peine et en proie à la plus vive angoisse que je pus me faire un chemin à travers la multitude et revenir chez Mme Danglemont. Le salon, à mon arrivée, était plein d'un monde élégant et très animé. Cette réunion d'étrangers riches et indifférents assistaient comme à un spectacle aux horreurs du siège, contemplaient sans

en souffrir, du haut de cette maison bien pourvue et bien située, le Paris affamé du peuple et le Paris bombardé de la rive gauche. Des Français niais et avilis comme M. de Cassive se plaisaient à commenter les opérations militaires, et à se réjouir du patriotisme de la foule.

— Au moins, disait-il, nous sommes en république, et ce crétin-là a fichu le camp !

« Ce crétin-là, » c'était l'Empereur, dont la générosité avait autrefois retiré M. de Cassive de la misère, et lui permettait aujourd'hui de l'insulter gaiement entre un bon feu et une table abondante. Joséphin Corvineau encourageait son ami dans sa haine contre le régime tombé ; il parlait à Belleville, à la conférence Fabié, des progrès accomplis depuis la chute de l'Empire, et sa rhétorique fortifiait ses convictions. Il essayait même de convertir à sa religion M. de Sourdis, qui se contentait d'ordinaire de hausser les épaules. Un jour qu'il le pressait plus vivement, mon ami lui avait répondu : « C'est la Révolution, par la voix des députés libéraux, qui a désarmé l'Empereur, qui l'a forcé à la guerre et l'a conduit à Sedan. Vous lui aviez tout pris, jusqu'au pouvoir d'être criminel. »

Corvineau ne poussa pas plus avant son apostolat.

Ce soir-là, ces messieurs feignirent de ne point remarquer ma présence, et causèrent librement de mon ami, assez haut pour que tout le salon entendît leurs paroles.

— Que devient donc ce pauvre Sourdis? demanda Trescalan. On ne le voit plus.

— Je crois, fit Corvineau, qu'il ne souffre pas trop des misères de la France; je l'ai vu l'autre jour chez Brébant avec une femme, assez jolie ma foi, mais d'un goût!... d'une excentricité! Vraiment, on ne s'affiche pas avec une demoiselle de ce genre!

— Que voulez-vous? observa Mme Danglemont, on prend ce qu'on trouve; toutes les femmes ne sont pas disposées à souper d'un salmis de rats et de chiens à la sauce chasseur. Il parait que Brébant n'a rien de mieux ces jours-ci à offrir à ses clients.

— Ne parlons pas légèrement de M. de Sourdis, dit Cassive. Et il ajouta d'une voix plus basse : On doit le respect à ceux qui ne sont plus.

Je ne voulais pas croire une nouvelle lancée par une bouche aussi mensongère, et cependant je tremblais à l'idée que cet homme pût dire la vérité.

— Voyez, fit-il en tendant à Mme Danglemont la dépêche qu'un journal venait de publier sur la bataille du jour.

Tout le monde, à l'hôtel, connaissait mon

ami. On se passa la dépêche de main en main. Dans mon épouvante de ce que cette feuille allait m'apprendre, je la pris la dernière :

L'un de nos plus brillants officiers, annonçait-on, M. le capitaine de Sourdis, qui fit partie de la maison de l'Empereur, vient d'être tué à l'attaque de Montretout...

Je ne pus en lire davantage. Un voile s'étendit devant mes yeux; mes jambes se dérobèrent; je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, des images horribles, provoquées par cette lecture, me poursuivaient encore. Je pleurais, je me désespérais comme si je n'avais plus rien à attendre de l'existence; puis, devant les journaux que j'avais demandés, et qui ne contenaient point dans la liste des morts le nom de M. de Sourdis, je me reprenais à espérer.

Mme Danglemont vint me trouver à l'un de ces moments de calme.

— Ma chère enfant, susurra-t-elle, il n'est que trop vrai qu'un grand malheur vient de vous frapper. Je ne vous défends point les larmes, mais il serait indigne de votre jeunesse et de votre beauté de vous abandonner

au désespoir... Pensez, d'ailleurs, que vous devez à la mémoire de votre ami de sortir avec honneur des engagements qu'il a contractés. Ils sont nombreux, et vous ne pouvez pas vous acquitter sans effort, sans un peu de bonne volonté. Mais j'espère que vous comprendrez vos devoirs... J'oubliais de vous dire que M. Alexandre Dorlinière a été très affecté de votre émotion, de vos peines; il est venu prendre de vos nouvelles... Tenez, on frappe. Ce doit être lui... Je vais l'introduire; il serait si heureux de voir que vous avez pu supporter avec courage ce coup terrible...

Et, avant qu'il me fût possible de m'y opposer, Alexandre Dorlinière, en se heurtant partout, pénétrait dans ma chambre, de ce pas lourd, maladroit, ordinaire aux brutaux qui se surveillent. Mais au moment même où il s'approchait de mon lit, la porte s'ouvrit toute grande et M. de Sourdis apparut. Ce n'était point un fantôme, c'était bien le cher aimé, vivant, rayonnant de bonheur, et qui me tendait les bras. Je poussai un cri de joie et je me précipitai vers lui.

En le voyant entrer, Dorlinière et Mme Danglemont s'étaient hâtés de disparaître.

— Que viennent faire ces gens chez toi?

me demanda M. de Sourdis après nos premiers baisers.

Je lui racontai ce qui s'était passé; je comprenais à présent l'exécrable comédie qu'ils avaient essayé de me jouer. Il m'en dévoila même de nouvelles scènes.

— Imaginerais-tu que les domestiques m'ont dit ce matin que tu n'étais pas à l'hôtel? Ils ne voulaient pas me laisser monter à ta chambre, prétendant que tu avais emporté la clef.

Cependant, j'observais que mon ami éprouvait quelque difficulté à marcher, et qu'un bandeau lui enveloppait le front.

— Oh! mon cher aimé, m'écriai-je, tu es blessé!

Il sourit tendrement de mes craintes. Grâce au ciel, il m'était rendu sain et sauf! Il n'avait rapporté du combat qu'une légère foulure et une petite plaie à la tête, sans gravité, causée par l'effleurement d'une balle. Dans quelques jours il n'y paraîtrait plus.

— Par exemple! fit-il, j'aurais bien pu y rester. Je me suis trouvé avec le baron de Lareinty, à défendre, devant Saint-Cloud, la propriété Zimmermann. Mitraillés par les Prussiens, abandonnés des nôtres, nous sommes demeurés là vingt heures. Nous n'avions plus ni vivres ni munitions. Il a

bien fallu nous rendre. Moi, j'ai eu la chance de m'échapper, mais ça n'a pas été sans peine! J'ai bien cru que j'y laisserais ma peau. Enfin, je suis sauvé à présent, et en état de donner un coup d'épée aux misérables qui se sont conduits d'une façon si infâme envers toi!

M. de Sourdis avait trop de confiance dans le courage de ses ennemis. A la nouvelle de son retour, Corvineau, Cassive vidèrent la place. Alexandre Dorlinière était déjà parti.

Mais le comte, Gisèle, Trescalan ne se décidaient point à nous abandonner. Sans se laisser décourager par l'insuccès de leurs tentatives, ils continuaient leurs intrigues avec la complicité de Mme Danglemont. En apprenant la mort prétendue de M. de Sourdis, Gisèle avait feint une bruyante douleur, à laquelle succédèrent les démonstrations de joie les plus extravagantes lorsqu'on annonça son retour. On ne manqua pas de laisser entendre à mon ami l'intérêt que lui portait cette jeune fille.

L'archevêque vint me trouver. Ah! ce n'était plus le prélat superbe qui commandait aux prêtres et aux religieux d'Algérie, avec un sens tout oriental de l'autorité. Doux et caressant, il s'assit à côté de moi et me conseilla par intérêt, par amour, par reli-

gion, de laisser mon ami se marier avec Gisèle.

— Ma fille, répétait-il, Dieu ne peut bénir une union que vous avez formée sans lui. Ne brisez pas l'avenir de l'homme que vous aimez... Et puis, êtes-vous sûre de votre amour? N'est-ce pas un caprice de jeunesse qui s'envolera aussi vite qu'il est venu?

Je lui répondis qu'il ne dépendait pas de moi de rompre avec M. de Sourdis, qu'il était mon maître, qu'il m'aimait réellement et que, sans doute, il m'épouserait un jour.

L'archevêque n'essaya point de changer des sentiments qu'il devinait si solides. Il parut seulement dégoûté de sa mission. Le profit qu'il pouvait retirer de ce mariage était si douteux et si lointain, qu'il regrettait sans doute le temps passé en ces démarches infructueuses. Il se leva et me dit d'un ton détaché :

— Réfléchissez à mes paroles, ma chère fille!

Je crois qu'à partir de ce moment, il cessa de s'occuper de toute cette intrigue. Du moins, je ne le revis plus chez Mme Danglemont. J'avais, d'ailleurs, des adversaires autrement redoutables.

Le comte, que je ne voulais pas recevoir, s'introduisit chez moi à la faveur d'une

porte entr'ouverte, et pénétra dans mon cabinet de toilette.

— De quel droit, osez-vous ?... m'écriai-je.

— Du droit d'ône ancième amant qui, naguère, vous a comblé de bienfaits, et qui peut, entendez-vous, ozourd'hui, vous ordonner.....

— Ah ! ah ! c'est le Pape qui vous a donné ce pouvoir.....

— Lé Pape ou oune otre. Ze vous prie de quouitter Paris sou' lé çamp.

— C'est heureux que vous m'en priiez seulement !

— Henriette, reprit-il, subitement radouci, ze souis pour vous le passé, ze souis le souvenir, les premièr' amours. Ne mé traitez pas côme oune étranzère. Pensez à tout mon entouraze, à oune zeune fille, à sa povre maman que vous allez tortourer, quand vous pourriez faire lé bonheure de toute oune famille.

— Et le mien ? fis-je.

— Et le votre aussi. On est touzours contente dé faire lé biène.

On attendait sans doute peu de résultats de cet entretien ; car la vieille Adda Gordon, qui n'avait pas seulement d'une mère la tendresse et le dévouement, mais aussi la fureur et l'acharnement à défendre sa progéniture, accourut avec Gisèle, comme

l'arrière-garde qui doit décider la victoire.

Avec ces façons hautaines et familières qu'elle prenait pour me parler chez les Gondrecourt :

— Henriette, fit-elle d'une voix entrecoupée, sifflante, j'viène d'voar l'atch'vêque. Vôt' réponse est indigne, indigne!

La difficulté qu'elle éprouvait à se servir, dans un tel moment, d'une langue étrangère, irritait et refoulait en même temps sa fureur, qui ne s'exprimait que par une agitation continuelle de la tête et l'apparition menaçante, momentanée, de ses dents que découvraient puis recouvraient à chaque instant des lèvres pâles et effilées.

Gisèle renchérit encore sur l'institutrice, et montra un cynisme, une insolence dignes de son père.

— Mais on vous en trouvera un amant, me lança-t-elle; on vous le paiera s'il le faut!

Elle n'avait pas achevé, que je la giflai de toute ma force, laissant sur ses joues l'empreinte rouge de mes doigts. Elle jeta des cris lamentables, accablée surtout de l'humiliation que je lui infligeais. Mais se ressaisissant vite et brûlant de se venger, elle me sauta à la gorge, me frappa la tête à coups de poing, tandis que miss Adda, qui ne pouvait plus contenir sa rage, se

lançait aussi dans la lutte, et levait son parapluie sur moi en répétant toujours : « La qu'naille! La qu'naille! »

Mosto n'en voulut pas voir davantage; il tourna le dos au combat et se dirigea vers la porte :

— Laissons les Fouries vider leurs querelles, dit-il en sortant.

Je ne sais ce que je serais devenue si John Glyn, survenant par hasard, ne m'eût arrachée aux mains de ces enragées.

Haletantes et me criant des injures, elles m'abandonnèrent enfin. Si elles m'avaient meurtri la peau, déchiré la jupe, j'avais la consolation de ne pas, non plus, les avoir ménagées. Gisèle, le teint enflammé, les cheveux décoiffés et épars sur les épaules, la robe tombant sur les talons, ne le cédait comme tenue qu'à miss Adda, dont les fausses anglaises tirebouchonnaient sur le tapis, dont la robe déchirée laissait voir l'armature de la crinoline.

Avant de sortir, Gisèle se retourna vers John Glyn, et l'appela par deux fois : « Cocu! »

L'Anglais ne s'émut point, m'assit contre lui sur un canapé, me donna un cordial, puis, sans s'occuper de la cause de notre dispute :

— Voilà bien les Françaises, dit-il, tou-

jours la tête près du chapeau, et se donnant des peignées pour se rafraîchir les cheveux... Cette petite est bien impertinente, ajouta-t-il. On ne crie pas « coucou » à l'oreille de quelqu'un auquel on n'a pas été présenté.

Au milieu de ces événements, la guerre se terminait; l'armistice fut signé. Les troupes allemandes entrèrent à Paris, descendirent jusqu'aux Champs-Élysées. Le lendemain soir, comme je me trouvais dans le salon de Mme Danglemont avec Sir John Glyn, une femme se présenta, vêtue et voilée de noir. Quand elle se découvrit, je reconnus la figure très pâle et très changée de Jeanne La Flamme. Sans se soucier des insultes passées, elle me salua avec un empressement exagéré.

— Il paraît, ma chère, que vous avez eu mille ennuis, dit Mme Danglemont en feignant beaucoup de pitié, que démentait un large sourire montrant des dents superbes et féroces.

— Beaucoup, répéta Jeanne La Flamme avec un sifflement.

— On vous aurait même maltraitée, d'après les journaux, insista doucement Mme Danglemont.

— Non, c'est une de mes femmes de chambre qu'on a battue, répliqua Jeanne, devenue plus pâle encore.

Puis, avec une voix d'abord sourde, et à la fin éclatante :

— L'insulte n'en est pas moins directe, et j'en demande vengeance. Je ne la souffrirai pas ! Il est vraiment singulier que des malfaiteurs aient le droit, en plein Paris, d'assaillir un hôtel, de briser les vitres, de forcer une porte...

— Et de battre une femme de chambre, ajouta Mme Danglemont, toujours souriante.

— Il n'y a donc plus de police, il n'y a donc plus de gouvernement, il n'y a donc plus rien ! continua Jeanne hors d'elle-même.

— Il y a le patriotisme, fit gravement Mme Danglemont en croquant une dragée, après avoir offert la boîte à ses hôtes.

— Patriote, mais je le suis patriote, et plus que personne !

— A Berlin, ma chère, peut-être, mais on vous demande de l'être à Paris.

— Mais je ne suis pas Prussienne. Qui vous a dit que j'étais Prussienne ? Est-ce que j'en ai l'accent ? Seulement j'ai bien le droit, je suppose, de recevoir des Allemands chez moi ? Le baron de Burgk, le comte de Taubenheim, par exemple, leur fermeriez-vous votre porte, s'ils venaient vous voir ?

— Il y a là une question de nuances, ma chère ; en ce moment, il n'est pas pru-

dent de montrer quelque sympathie pour des ennemis.

— Il n'y aurait rien d'imprudent si nous ne vivions parmi des cannibales, des énergumènes auxquels on laisse toute liberté. Seulement il faut que la licence ait des bornes !

Et se tournant vers moi :

— Je venais justement, dit-elle, prier M. de Sourdis, au nom d'une vieille amitié, de frapper les coupables. Ce sont des soldats de sa compagnie. Il faut qu'il y ait un exemple. Et puis je désirerais qu'on me fît garder mon hôtel. Des scènes telles que celles d'hier ne doivent pas se reproduire. Ne pourriez-vous lui parler pour moi ?... Vous le voyez quelquefois, ajouta-t-elle en me regardant dans les yeux.

— Je lui parlerai volontiers, répondis-je simplement.

Elle se leva presque aussitôt, non sans difficulté, en étouffant un soupir, comme si elle avait eu personnellement à souffrir des violences de la foule. Mme Danglemont s'en aperçut, eut un sourire que Jeanne remarqua et auquel elle répondit par un coup d'œil haineux. Tandis qu'elle la reconduisait, je l'entendis parler de Sir John Glyn.

— Quel est donc ce personnage muet ? demanda-t-elle.

— Un Anglais. Il n'est pas encore au ton de vos emportements.

— Il vous plaît ?

— Peu, ma chère, mais il faut vivre. Je n'ai pas conquis un baron comme le vôtre.

Jeanne dit alors à demi-voix, croyant que je n'étais pas là pour l'entendre :

— Elle est toujours avec M. de Sourdis ?

— Oui, mais la douce enfant, vous comprenez, ne réserve pas ses grâces.

— Alors, cet Anglais viendrait pour...

— Justement, fit Mme Danglemont achevant la pensée.

— Ah ! ceci est bon à savoir, dit Jeanne entre ses dents.

« La dangereuse bavarde ! » pensai-je, qu'avait-elle besoin de lui dire cela ?

Mais, comme elle montait en voiture :

— Soignez bien votre femme de chambre ! lui cria Mme Danglemont.

Elle revint vers nous plaisanter un instant l'orgueil de Jeanne La Flamme et s'amuser de son châtiment.

Depuis ce soir-là, je ne l'ai plus entendue rire. Comme je me rendais le lendemain chez John Glyn, un domestique m'apprit la fin étrange de sa maîtresse.

On l'avait trouvée étendue, morte, dans son lit. Malgré la déclaration du médecin et bien qu'il n'y eût trace de violences, ni

sur le corps, ni dans la chambre, on ne voulut pas croire à une mort naturelle. En observant, après la visite du docteur, la face gonflée et noircie, plusieurs pensèrent que Mme Danglemont avait dû être empoisonnée. Mais, par qui? par un amant? par une amoureuse? Était-ce la vengeance d'un domestique renvoyé ou l'œuvre d'un ressentiment plus mystérieux? On ne savait pas; on ne sut jamais.

J'allai voir la morte. A la lueur des flambeaux, ce visage de cire brunie, plus sombre que le vieux crucifix qui le gardait, avec sa bouche offrant toujours les dents, non plus dans un sourire de volupté, mais dans un rictus de terreur, communiquait, à tous ceux qui le voyaient, son épouvante. Si l'âme survit au corps, celle de Mme Danglemont devait se lamenter sur cette beauté dont elle était si fière, détruite même avant le tombeau, frappée d'une de ces humiliations atroces qui souillent jusqu'au souvenir.

Les hôtes de Mme Danglemont, sans doute effrayés, semblaient avoir abandonné l'hôtel. Je rencontrai seulement un Anglais que m'avait présenté John Glyn. Il me dit, par manière de consolation :

— Il est heureux que Mme Danglemont

ne soit pas morte pendant le Siège. Car où aurions-nous trouvé une pareille cuisine?

Pour ma part, je ne fus pas très affligée. Il me sembla qu'en se retirant du monde, Mme Danglemont me libérait. Je n'aurais plus à redouter qu'elle se vengeât de mon abandon par de perfides confidences. Quant au comte, à Gisèle, à toute cette bande qui s'acharnait après moi, ils seraient sans doute moins à craindre, lorsque je me serais éloignée d'eux. Ne me voyant plus, sans doute, m'oublieraient-ils un peu.

— Paris, d'ailleurs, me disais-je, est assez vaste pour m'offrir une retraite où je puisse échapper à de semblables poursuites.

Ce fut donc assez tranquillement que je quittai l'hôtel, ayant la ferme intention de n'y plus revenir et de ne plus revoir John Glyn.

— Désormais, m'écriai-je, je serai toute à M. de Sourdis.

Hélas! la vie se moque de la sécurité de nos joies.



VI





VI

SUR LA BARRICADE

Le 18 mars, au début de l'insurrection, lorsque le gouvernement de l'Assemblée entreprit de désarmer Paris, M. de Sourdis se mit avec les gardes nationaux qui refusèrent de rendre leurs canons. Vous blâmerez peut-être l'adhésion de mon ami à la Commune, mais il y fut comme rejeté. Ses chefs républicains ne lui pardonnaient point

d'avoir suivi l'Empereur à Wilhelmshohe, et les odieuses calomnies que l'on avait répandues sur lui après le vol de Bittenfeld, se répétaient plus perfides, plus audacieuses. Ni le souvenir de sa belle conduite au Mexique, ni le courage qu'il avait montré pendant le Siège, ne purent triompher de l'envie, longtemps étouffée par une constante fortune, et que rien n'empêchait à présent d'éclater au grand jour. Discret dans le devoir, M. de Sourdis ne savait point, comme tant d'autres, faire valoir ses services, et se laissait suspecter. A tout ce qu'on disait de la faveur impériale, venaient se mêler des propos abominables sur notre liaison. Mon ami était un soldat trop soumis, trop respectueux de la discipline pour ne pas souffrir en silence, si l'arrivée au pouvoir de M. Thiers, les fautes répétées du nouveau gouvernement, les hontes inutiles qu'il ne sut pas épargner à la France, n'étaient venues lui montrer l'inutilité de son dévouement. Le régime qu'il allait servir s'annonçait comme plus funeste que le roi de Prusse et les armées de l'Allemagne. M. de Sourdis se révolta ; et le dégoût le conduisit au milieu des insurgés dont le séparaient si profondément ses origines comme ses espérances.

Mais il ne tarda pas à comprendre qu'il

était aussi déplacé dans les légions de fédérés que dans l'armée de Thiers. Avec quel dégoût vint il m'annoncer que le vieux projet de Jules Simon était repris par son ancien protégé, son élève, le peintre en bitume, le barbouilleur Gustave Courbet; et comme il frémissait de colère quand fut renversée la glorieuse colonne! Puis eut lieu l'explosion de la cartoucherie Rapp, crime abominable accompli sans doute par ordre de M. Thiers ou du moins avec sa complicité, qui détruisit quatre maisons et ensevelit quarante personnes sous les décombres. On était assuré, dès lors, que la Commune avait des traîtres dans son armée et serait, d'un moment à l'autre, vaincue. Cette raison seule retenait avec les fédérés M. de Sourdis, qui apportait, à ce gouvernement de désordre, ses vieilles vertus de discipline et d'honneur militaire, et se sentait désormais attaché par devoir à une cause perdue. Où fût-il allé d'ailleurs? Il aimait trop la France pour l'abandonner et Versailles devait le traiter en déserteur. Il était partout hors la loi. « Les Révolutions, disait-il, ont cela d'admirable de rendre inutile le dévouement. Elles poursuivent comme un crime la fidélité à un principe, et ceux qu'elles frappent tombent sans même avoir la consolation de faire servir

leur mort au bien public. Les Révolutions, en effet, manqueraient à leur but si elles ne stérilisaient tout autour d'elles. »

Défenseurs de la Commune, nous allions en être les premières victimes.

Le soir de l'explosion, M. de Sourdis se trouvait aux remparts; l'émotion des derniers événements, la lourde chaleur de la journée m'avaient accablée. J'étais rentrée à mon appartement de la rue de l'Université et m'étais couchée de bonne heure. Une odeur suffocante, qui semblait provenir de l'escalier, m'éveilla en sursaut. J'ouvris la porte du vestibule et reculai devant la colonne de fumée qui montait vers moi, parmi des flammes jaillissantes. Je me précipitai sur le balcon en poussant des cris. Les premiers étages de la maison étaient déjà en feu. A mon épouvante se joignait une colère folle contre la foule immobile, indifférente à mon angoisse et qui allait me laisser brûler. Soudain une échelle se dresse, appuie sur le balcon ses crocs de fer. Tout mon être se tend anxieusement vers le secours qu'on m'envoie, et pourtant, anéantie par la terreur, je ne fais pas un pas pour descendre. Le feu est maintenant derrière moi; les vitres éclatent; les plafonds s'effondrent : je ne bouge toujours pas. Enfin une figure de sang s'élève, puis

une énorme forme noire se dresse devant moi, enjambe la balustrade, me saisit, me soulève comme une plume, et me descend parmi la fumée, les flammes, les jets d'eau des pompes qui me flagellent l'échine.

— Et d'une ! s'écrie mon sauveur en me jetant dans un coin, ainsi qu'un colis importun dont on n'a plus rien à faire.

Au milieu de l'empressement de curiosité et de bienveillance qu'on me témoignait, à présent que j'étais hors de péril, je demeurais toute bouleversée, quand l'homme noir à face sanglante m'apparut encore une fois avec un sac humain entre ses bras. Il le laissa tomber comme il avait fait pour moi, et s'écria :

— Et de deux !

Puis il geignit comme un boulanger, s'essuya le front et se mit à épreindre les pans de sa redingote qui ruisselait de l'eau des pompes. Les épaules, à la fois roussies et inondées, fumaient, et l'eau, soulevée en vapeur, lui formait autour de la tête un voile brillant, pareil, à la lumière de l'incendie, au nimbe qu'ont les saints dans les pieuses images.

— Y a-t-il ici... cria-t-il d'une voix de tonnerre, y a-t-il ici de braves gens pour transporter ces deux dames ? La peur leur a fait perdre les pieds.

Ces faciles sauveteurs se rencontrent toujours, et je fus bientôt déposée dans une chambre froide et nue, où le calme, quelque liqueur, un bon lit m'eurent bientôt reposée de mes émotions. Devant moi, étendue sur un matelas et roulée dans une couverture, une petite femme à la tête rasée, au teint rose, frais et ridé, gémissait sans trêve, tandis qu'assis devant une table, un gros homme écrivait à la lueur d'une bougie.

— Monseigneur ! appela la petite femme.

— Quoi, ma sœur ? fit le gros homme sans s'interrompre d'écrire.

— Monseigneur, m'avez-vous vue ?

— Mais, certainement, ma sœur, je vous ai vue !

— Je voulais dire m'avez-vous regardée ?

Le gros homme déposa la plume sur la table, distrait, et ne répondit point. Son interlocutrice éclata en sanglots.

— Je vois bien que vous m'avez regardée. Aah ! Quel pé-é-é-ché ! Quel horrible péché ! Il valait mieux-eux-eux... me laisser... me lai-ai-aisser brûler en ce monde... que de me faire brûler dans l'en-en-enfer !

Cette fois, on daigna se retourner et j'aperçus mon sauveur, que tout à l'heure l'épouvante et la nuit m'avaient empêché de reconnaître : Mgr Rouillard, dont la large poitrine était ficelée, boudinée dans

une redingote montante et à petit collet de pasteur protestant. Les arrestations de Mgr Darboy et de plusieurs prêtres l'avaient décidé à échanger, contre ce costume, sa robe d'archevêque catholique.

— Ah ça! ma sœur, s'écria-t-il, allez-vous me ficher la paix avec vos histoires! Croyez-vous que vous êtes Virginie pour ne pas oser vous laisser voir à poil? Ne soyez donc pas si préoccupée de vos charmes. Ce n'est ni de votre âge, ni de votre état. Tenez! voici un chapelet. Récitez-le et laissez-moi tranquille. J'ai des lettres à écrire.

Indignée de voir le dévouement si mal récompensé, je ne songeai pas à la manière dont j'étais vêtue; je me précipitai vers l'archevêque et lui exprimai toute ma gratitude.

La sœur poussa un cri et étendit la main devant ses yeux.

— Ne me remerciez pas, chère madame, me répondit Monseigneur — et un rire puissant creusa mille rides dans sa large face; — est-ce donc vraiment si malin de sauver une belle et gracieuse femme comme vous? Ah! il y a des sauvetages embêtants, je ne dis pas le contraire, ajouta-t-il en tournant les yeux vers la religieuse qui, pour ne pas me voir en chemise, s'était fourrée sous la couverture, il y a des sauvetages embêtants, mais, cette fois, les profits dépassent les pertes.

Un regard de l'archevêque me fit alors penser à ma mise indécente. Monseigneur, avec peine, détournait les yeux de ma gorge dont ma chemise, lâche et flottante, découvrait le dessin naissant. Je me hâtai de me recoucher et, au moment même, M. de Sourdis arriva. Il venait d'apprendre en même temps mon péril et ma délivrance. Nous nous embrassâmes tout en larmes, puis M. de Sourdis voulut remercier l'archevêque.

— Ce n'était rien à faire, je vous assure, déclara Mgr Rouillard. D'ailleurs, je n'ai agi que pour mon plaisir. Je dis toujours à mon secrétaire, M. Pluche : « L'abbé, « vous gagnez le ciel à petites cuillerées; « moi, je n'en ai pas la patience, il faut que « j'avale d'une fois toute la soupière. » Mais aujourd'hui le coup est encore manqué. C'est à recommencer.

Il tint absolument à nous laisser sa chambre et se retira dans un hôtel voisin. La religieuse demeura toute la nuit tranquille comme une souche, mais au petit jour, nous apercevant l'un près de l'autre, elle eut un cri d'horreur, se leva, reprit sa robe, encore trempée de l'eau des pompes, et elle disparut. Hélas! c'était moins le plaisir qui nous exaltait, que la mémoire de tant d'heures délicieuses dont notre maison

détruite semblait conserver la trace, éterniser le charme.

Dans le quartier on prétendit qu'un fanatique avait allumé l'incendie. Ce qui donna lieu à cette supposition, c'est que la maison, appartenant à un général versaillais, était décorée d'une statue de Napoléon Ier. Au moment où les flammes l'environnaient, on raconta qu'un petit homme avait proféré des imprécations contre l'Empereur, et déclaré avec fureur qu'il fallait détruire partout l'image d'un tel monstre. On arrêta le fou qui, après avoir nié avec énergie toute participation au crime, avoua ensuite spontanément, dans une sorte d'ivresse, qu'il était l'auteur de ce grand acte. M. de Sourdis le vit et le reconnut : c'était Rota, l'ancien prisonnier de Mantoue. Très impressionné par la chute de la colonne Vendôme et rêvant, pour son compte, quelque glorieuse destruction, il n'avait pas eu de peine à prendre la responsabilité de cet incendie, et il avait fini par se figurer naïvement qu'il l'avait allumé. On le conduisit en prison, et je crois qu'il fut, peu de temps après, fusillé.

Tout le monde, d'ailleurs, crut qu'il était coupable et s'imagina que son exemple serait suivi. Les articles de Jules Vallès avaient déjà fait pressentir à quelques-uns, la sauvage conflagration qui allait désoler

Paris. Beaucoup ne pensaient plus qu'à abriter leurs biens et à sauver leur toit. Aliboron s'adressait à tous les membres de la Commune avec lesquels il pouvait avoir eu des relations proches ou lointaines. M. de Sourdis ne fut pas peu étonné, le lendemain de cet incendie, de voir l'ancien député se précipiter à sa rencontre, lui prendre la main et la lui serrer avec effusion. Il songea que c'était en sa qualité d'aide de camp du général Dombrowsky qu'on lui montrait une amitié si subite.

— Ah! mon cher, dit Aliboron, quel grand, quel horrible malheur, cet incendie! J'espère au moins que vous avez pu sauver votre mobilier?

— Tout a été brûlé.

— C'est affreux! C'est affreux! Et vous voici maintenant sur le pavé, condamné à vivre en passant, en voyageur, en attendant que vous ayez pu retrouver un foyer! C'est affreux!

Il eut l'air de réfléchir un instant, puis illuminé par une inspiration soudaine :

— Voulez-vous me faire un plaisir, un grand plaisir?... Mme Aliboron est à la campagne; ma maison est vide : venez l'habiter. Ce n'est pas luxueux, mais confortable... C'est à deux pas, rue de Bourgogne... Allons! ne refusez pas. Je

fais ce que vous feriez pour moi si vous étiez à ma place.

M. de Sourdis était toujours peu fortuné : les officiers de la Commune, à part deux ou trois qui puisaient à même la caisse, ne remuaient pas l'or à la pelle. M. de Sourdis pensa à moi et se laissa séduire par l'offre intéressée d'Aliboron, malgré la répugnance que lui inspirait le personnage. Je fus bien fâchée qu'il eût accepté.

Aliboron quittait à peine M. de Sourdis, que Jeanne La Flamme passa en voiture. L'équipage était modeste : de louage; elle-même était fort simplement vêtue : elle ne voulait pas attirer l'attention par un luxe extérieur.

C'était la journée des surprises. Jeanne qui d'ordinaire, absorbée par ses réflexions, ne voyait personne, fit arrêter la voiture pour causer longuement avec Aliboron; puis elle rejoignit M. de Sourdis. Comme il ne semblait pas la voir, elle descendit et vint à sa rencontre.

Depuis quelque temps, Jeanne dissimulait ses haines, humiliait en apparence son féroce orgueil. Elle s'imaginait qu'elle n'avait qu'à paraître courtoise pour qu'on oubliât aussitôt les injures anciennes. Sa volonté, il est vrai, était si forte que beaucoup d'êtres la subissaient malgré eux. Je

l'avais bien éprouvé, moi-même, chez Mme Danglemont où elle était parvenue à étouffer mon désir de vengeance; mais M. de Sourdis n'était pas homme à céder si facilement.

— Mon cher, dit-elle, je voulais vous voir... J'organise une fête de charité pour les blessés de Neuilly et d'Asnières. Naturellement, je tiendrais à avoir pour commissaires des officiers. Puis-je compter sur vous? Le général Dombrowsky viendrait-il?

— Mais, répondit M. de Sourdis, vous voulez donc être bien avec tout le monde?

Jeanne pâlit, eut un regard furieux, puis reprit la physionomie calme et glacée qui lui était ordinaire.

— Vous m'avez vue avec Aliboron? reprit-elle, croyant que M. de Sourdis avait fait allusion à l'ancien député. Nous n'avons aucune raison, je pense, d'être mal ensemble, ajouta-t-elle en regardant fixement mon ami, comme si elle avait voulu lui rappeler qu'il n'en était pas de même entre eux et qu'elle gardait son ressentiment; puis elle dit avec un air d'indifférence : C'est un homme très habile, cet Aliboron; en n'acceptant rien de l'Empereur, qui lui faisait des avances, en ne se présentant pas aux dernières élections, il s'est acquis une grande considération. En

France, on aime voir les hommes politiques se retirer de temps en temps des affaires. Ils passent alors pour avoir du caractère, et ils s'épargnent plus d'un mauvais pas. J'en suis assurée : Aliboron aura une grande part dans le prochain gouvernement.

Ils se quittèrent après s'être souhaité un froid adieu.

Sur Jeanne couraient des propos amusants, si on peut s'amuser d'une pareille femme, qui se venge des plaisanteries des autres et termine les siennes par des tragédies. On racontait qu'elle recevait dans son intimité un certain Riboutin, membre du Comité central. C'était un ferblantier, assez simple d'esprit, un peu exalté, mais inoffensif. Disposant de son crédit, Jeanne espérait ne pas avoir à redouter la Commune. Riboutin, qui ne tarissait pas en accusations, en invectives contre les Bonaparte, s'enorgueillissait d'être lié avec une femme qui passait pour avoir été la maîtresse de l'Empereur. Ses amis blâmaient fort cette contradiction; mais, au fond, enviaient secrètement le ferblantier et commençaient à éprouver pour lui un grand respect. Voulant encore se le mieux attacher, Jeanne avait feint de lui accorder les suprêmes faveurs, et le faisait coucher tous les soirs dans les ténèbres avec cette femme

de chambre qui, ayant été au moins de réputation à la peine, pouvait bien être maintenant, en réalité, au plaisir. Mais Riboutin, dans ce lit qu'avait honoré un auguste caprice, se sentait ému à l'extrême, et on prétendait que l'adresse de cette fille n'avait jusque-là rien pu en obtenir.

Je disais à M. de Sourdis : « Ne nous égayons pas trop de Jeanne. Elle travaille peut-être en ce moment contre nous. »

Mon pressentiment ne me trompait pas. Réconciliée avec Mosto, elle flattait ces projets de mariage que le comte ne voulait pas abandonner. Il ne pouvait y avoir pour elle de plus savoureuse vengeance. Outre que cette union briserait mon amour, la baronne connaissait assez Gisèle pour savoir qu'elle rendrait M. de Sourdis le plus malheureux des maris. Unis sans inclination, uniquement par besoin d'argent, qu'adviendrait-il lorsque les époux se verraient trompés l'un par l'autre? La dot de M. Du Tremblay glisserait aux mains du comte, qui n'en ferait qu'une bouchée, et il ne resterait rien aux conjoints que leur indifférence, leurs caractères opposés, leurs ambitions déçues, tout ce qu'il faut pour inspirer et nourrir les longues haines.

Cependant le comte, s'imaginant que M. de Sourdis était entré dans l'armée de

la Commune par un coup de tête, avait entrepris de l'en faire sortir au moyen d'une trahison lucrative pour tous deux, mais dont naturellement il eût retiré les meilleurs bénéfices. Quand il ne pouvait sous son nom accomplir une félonie profitable, il s'en chargeait pour le compte des autres, sans craindre de les compromettre, sans se soucier de les avertir. Cette fois il se proposa d'offrir à l'Assemblée les services de mon ami, se réservant de l'en instruire en temps opportun et persuadé d'avance qu'il approuverait ses démarches. Avec la facilité qu'ont les hommes de cette sorte pour s'introduire partout et faire la navette entre des camps ennemis, il se rendit à Versailles comme espion de la Commune, pour retourner à Paris comme espion de l'Assemblée, n'ayant jamais eu d'autre parti que celui de ses intérêts.

Il se présenta chez M. Thiers à une heure tardive. Le Président, qui n'aimait point les réceptions du soir et qu'avait fatigué une séance orageuse, se réveilla pour l'entendre. Comme il s'imaginait que l'homme était d'importance, il résolut de lui imposer par la correction solennelle de sa tenue; il passa sur son déshabillé de nuit une redingote noire, et se noua autour du cou une cravate de soie. On n'en eût pas fait

davantage si, au lieu d'un envoyé de la Commune, on eût reçu les sourires d'une belle madame.

M. Thiers fit entrer Mosto dans un salon pauvrement éclairé, le pria de s'asseoir, et tomba lui-même dans un fauteuil vaste où il disparut. Sa tête surnagea, songeuse et penchée, au-dessus de ses bras croisés très haut, presque sous le menton. Avec ses petits yeux dont on ne voyait point le pétillement derrière de grosses et épaisses lunettes, le mouvement de ses fortes mâchoires et le toupet neigeux en vigie sur son front, il faisait penser à quelque ouistiti malicieux et rageur qui s'apprête à vous lancer une noix. Il dit d'un ton sec, autoritaire, un peu nasillard :

— Parlez, monsieur, et soyez bref. Je vous écoute.

Mais le comte Mosto était plutôt loquace.

— Vous n'avez pas, commença-t-il, mossié, devant les yeux, one ennemi de la paix poublique, mais one défenseur de la civilisaciône. Ze souis one petit cousin dou Pape. Ma grand' maman...

Il déclina toutes ses parentés illustres, tous les titres qui pouvaient lui attirer sur lui-même ainsi que sur son protégé, la bienveillance du Président. Il dit les campagnes de mon ami, inventa les siennes,

ne manqua point de parler de l'affection, de l'estime, de l'admiration même que professaient pour lui l'ex-Empereur, le comte de Paris, M. Jules Simon, les monarchistes et les républicains de l'Assemblée ; enfin il se tourna et retourna de manière que M. Thiers, quelles que fussent ses fantaisies du moment, dût lui être favorable. Il était assez satisfait de son habileté, quand de violents ronflements s'élevèrent du fauteuil souverain. Ce résultat imprévu de son éloquence le découragea un instant, il interrompit ses discours ; mais ce brusque silence réveilla en sursaut son auditeur, dont l'oreille parlementaire était accoutumée aux éclats de parole, comme l'enfant aux chansons de nourrice. Les yeux encore à demi-fermés, la bouche pâteuse, M. Thiers se mit à crier :

— Tout soldat fédéré pris les armes à la main sera passé par les armes suivant les rigueurs de la loi militaire... Ah ! pardon, fit-il en se réveillant tout à fait et en passant la main sur son front, les tempêtes de l'Assemblée me brisent ; et, le soir, il me faut une force prodigieuse de caractère pour pouvoir prêter l'oreille à toutes les requêtes, à toutes les réclamations. Mais, continuez, je vous prie : j'ai très bien suivi vos raisonnements.

Par précaution, Mosto recommença d'énon-

cer ses titres. Enfin il arriva au but de sa visite. M. de Sourdis gardait la porte de Neuilly. Il était prêt, disait le comte, à la livrer aux troupes de Versailles, à condition qu'on le fît retourner dans l'armée régulière et qu'on le dédommageât par une somme d'argent des chances qu'il avait à courir.

— C'est bien zouste! ajouta Mosto. Car comment payer un tel service? La guerre civile étouffée, tous les Francèses s'embrassent côme des frères.

Mais il s'interrompit en entendant s'élever à nouveau les ronflements de M. Thiers. Le Président ne s'était, il est vrai, assoupi qu'une minute. Vite il se réveilla et, de sa plus haute voix de dictateur, lança ces terribles paroles :

— On ne traite pas avec des utopistes et des factieux. On pardonne l'aveuglement des premiers. Quant aux seconds, on les châtie avec... Mais que disais-je donc?... Excusez-moi, monsieur, je songeais à mon prochain discours... Les intérêts du pays ne me laissent pas un moment de repos; je leur donne mon existence — ma santé, hélas! et pour un désintéressement, un sacrifice aussi rare et aussi absolu, qu'ai-je recueilli jusqu'à présent? l'ingratitude, la proscription, des tracasseries sans nombre! En but à des soupçons aveugles et à des

attaques criminelles, on méconnaît ma politique, on se révolte contre mon caractère. S'ils veulent ma démission, ils l'auront, mais je ne la donnerai qu'à la France. Oui, il faudra que la France entière me la demande, alors je verrai. Jusque-là!... Mais tout cela ne vous intéresse pas, monsieur; vous veniez, je crois, me demander la grâce d'un fédéré.

— Non, mossié, ze venais vous faire oune outile et hônête propositiône.

Et, pour la troisième fois, Mosto répéta ses offres qui furent enfin entendues.

— Votre proposition est inutile, monsieur, répliqua le Président. J'ai aujourd'hui le moyen d'écraser les rebelles. J'ai organisé une armée, formé un corps d'attaque irrésistible. Je suis sûr du talent, du courage et de l'audace de mes généraux. Je connais leurs capacités stratégiques. Dans huit jours Nous serons à Paris, Nous aurons étouffé l'insurrection et pacifié la France!

M. Thiers eut toutefois un instant de réflexion et, se ravisant, demanda à Mosto :

— Alors vous seriez prêt à livrer la porte de Neuilly?

— Voui, mossié, s'écria Mosto avec un éclair de joie dans les yeux. La porte de Neuilly, c'est-à-dire tout Paris, et pour trenté millé franques!

— Comme vous y allez, monsieur. A la fin de l'insurrection, lorsque nous terminons la guerre civile !...

— Vous voulez dire, mossié, que vous la commencez.

M. Thiers parut ne pas entendre.

— Revenez demain me voir, mais dans la matinée. Et comme il reconduisait Mosto : Vous êtes Italien, monsieur. Beau pays ! Ce Michel-Ange, quel génie ! J'ai fait des conférences sur sa manière, autrefois. Je voulais les réunir en volume, mais vous comprenez, à présent, le souci des affaires publiques m'éloigne des Arts.

Pendant que Mosto était en pourparlers avec le Président, Gisèle, désireuse — il semblait — de se réconcilier avec moi, vint me demander d'oublier nos querelles passées. Elle m'apportait en même temps une invitation de Jeanne la Flamme pour cette fête de charité au profit des blessés d'Asnières, à laquelle la baronne avait déjà invité mon ami. C'était elle, sans doute, qui avait donné mon adresse à la jeune fille. Gisèle me pria de l'accompagner à cette fête. J'avais envie de refuser, et pourtant je n'osai pas, dans la crainte d'indisposer Jeanne contre M. de Sourdis ; ce qui était absurde, je le reconnais aujourd'hui, car la baronne n'était point de ces femmes qui peuvent jamais par-



donner; et qu'importait alors un grief de plus! Je partis donc avec Gisèle, mais nous restâmes silencieuses durant tout le trajet. Comme nous arrivions devant l'hôtel de Jeanne, la jeune fille eut un sourire et, d'un ton qui contrastait fort avec celui qu'elle avait eu chez moi, elle me dit :

— Nous cessons les hostilités, n'est-ce pas, madame, et pour toute la journée? Puisque vous aimez M. de Sourdis, vous devez comprendre que d'autres puissent l'aimer.

— Si je savais que M. de Sourdis vous aimât, répliquai-je, je me résignerais; le cœur brisé, mais sans me plaindre, je souffrirais qu'il s'unît à vous... Seulement, cela n'est pas.

— C'est ce qui vous trompe, madame. M. de Sourdis ne vous reste attaché que parce qu'il manque de volonté pour une rupture, mais c'est moi qu'il aime... Il me l'a dit.

— Vous mentez! m'écriai-je.

Elle se mit alors à rire d'une façon si insolente, si provocatrice, que je répétai avec plus de force :

— Vous mentez!

Et comme elle riait toujours, je la souffletai.

— Oh! c'est trop fort, fit-elle avec une colère d'enfant, être battue par une catin! Oh! la saleté!

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Sans doute la scène qui s'était passée chez Mme Danglemont allait se renouveler; mais des domestiques, à la porte de l'hôtel, la regardaient en ricanant; des officiers habillés de galons, de passements et d'insignes, faisant sonner haut leurs sabres et crier leurs bottes brillantes, descendaient de calèche avec des femmes aux traînes orgueilleuses, disparaissant sous les plumes de leurs chapeaux; ce n'était autour de nous que toilettes extravagantes, mines effarées, étalages gauches et hardis qui semblaient sortir de quelque maison close. Gisèle voulut se dérober aux curiosités de ce public, et marcha plus vite devant moi, non sans m'avoir d'abord montré le poing d'un geste menaçant.

Après un concert où quelques chanteuses célèbres s'égosillèrent à provoquer l'enthousiasme et la gaieté de l'assistance par des hymnes plus ou moins patriotiques et des chansons franchement obscènes, Gisèle et moi commençâmes la quête avec deux autres jeunes femmes. Gisèle affectait de ne point me regarder et évitait même de passer à côté de moi.

Jeanne la Flamme, étonnée de ses façons maussades, lui dit :

— Qu'avez-vous donc ma chérie? Vous

avez les yeux rouges. Est-ce que quelqu'un vous aurait fait de la peine?

La jeune fille répondit je ne sais quelles paroles d'un air impatienté et se déroba aux attentions railleuses de la baronne. A mon égard, au contraire, Jeanne se montra des plus aimables, comme si la paix était définitivement faite entre nous; mais ce n'était qu'une trêve courte et trompeuse.

Après la quête, lorsque nous eûmes remis l'argent aux commissaires, nous passâmes au buffet somptueusement servi. Jeanne, écartant la foule, arriva près de moi, et dit à demi-voix au maître d'hôtel :

— Servez bien madame. Elle s'est assez dépensée pour l'œuvre de nos blessés; elle doit avoir besoin de se réconforter.

Je pris une coupe de champagne et une sandwich, et je rentrai dans le grand salon; mais à peine étais-je entrée, que je sentis un malaise subit; j'avais le corps soulevé comme par de violentes nausées; en même temps, la tête lourde, les épaules chargées, on eût dit, par quelque écrasant fardeau; un frisson me courait le long du dos et glaçait mes membres, tandis que mon front restait en feu. Je m'affaissai au milieu du salon. Jeanne accourut, et, sans manifester une grande inquiétude :

— Qu'avez-vous, chère amie? me demanda-t-elle.

N'obtenant de moi que des paroles confuses, elle appela des domestiques et me fit transporter dans une chambre fermée, aussi obscure que s'il eût fait nuit.

— Ici vous serez très bien, dit-elle, pendant qu'on me déposait sur un lit.

Et, de fait, à peine couchée, je ressentis un grand soulagement; je n'éprouvais plus qu'une lassitude accablante et une insurmontable envie de dormir. Je m'assoupis presque aussitôt.

Un jet de lumière éblouissant, qui tombait sur le lit, me réveilla en sursaut. Des yeux, tout près de mon visage, fixaient mes yeux; un bras enlaçait ma peau nue au milieu du désordre de mes jupes; des lèvres gluantes se collèrent sur ma bouche; une caresse grossière m'effleura et me fit bondir. En même temps, de l'endroit d'où venait la lumière, j'entendis un bruit sec, comme la retombée d'un chien de fusil. On devine mon épouvante; elle me donna des forces. Je me soulevai et repoussai si brusquement l'homme qui tentait de me violenter qu'il alla rouler au bas du lit. Il se releva et se sauva en ricanant. Je crus reconnaître la tête chevelue de Bittenfeld.

Cependant la projection lumineuse avait

cessé; je me trouvais en de complètes ténèbres. J'étais folle de peur, je me demandais si on ne voulait pas m'assassiner ou me prendre de force. Je cherchai la porte à tâtons; je l'eus vite trouvée; du corridor au vestibule et à l'entrée, je courus d'une haleine; je ne respirai qu'en passant le porche.

Quand je repris mes sens, je cherchai à m'expliquer la scène qui venait d'avoir lieu. Pourquoi cet homme qui voulait me posséder malgré moi et pendant mon sommeil, s'était-il si vite avoué vaincu? Jeanne et ses valets n'étaient-ils pas ses complices? La baronne, en sa toute-puissance et au milieu du désarroi de la police, pouvait-elle redouter de ma part une dénonciation? Enfin, que signifiait cette lumière dirigée vers le lit et qui s'était éteinte subitement?

Je ne parvenais point à deviner les raisons de cet odieux et étrange attentat, et j'en étais d'autant plus terrifiée. Toutefois, à mon retour, je fis en sorte, pour ne pas tourmenter M. de Sourdis, de lui cacher cette aventure; il venait de voir le comte Mosto qui lui avait raconté ses visites à M. Thiers et répété la proposition adressée, en son nom, au Président de l'Assemblée. M. de Sourdis était lui-même si occupé de cette rencontre, qu'il ne prit pas garde à mon trouble. Il

s'était indigné, puis amusé de la sérénité de Mosto, qui lui avait offert de trahir avec la désinvolture qu'il aurait eue pour le prier à souper.

— Nulle noblesse chez cet être, disait-il. De cette race des Mosto qui a donné tant de grands hommes à l'Italie, il n'a hérité que de l'esprit d'intrigue qu'il emploie à ses intérêts, tandis que ses ancêtres, merveilleux diplomates, le consacraient au souverain et au bien public. Voilà où le dédain injustifié des gouvernements a laissé tomber les hautes familles ! Lorsqu'on se prive de leurs services et qu'on dédaigne leur vieille gloire, elles ne vivent plus que pour elles-mêmes, sans s'occuper de leurs obligations ; car mépriser un homme, c'est, à moins qu'il ne soit un héros, commencer à le rendre méprisable.

Mais moi, sans m'occuper de ces considérations, ne pensant qu'à mon bonheur menacé :

— Ah ! m'écriai-je, cet homme voudrait t'enlever à mon amour. Dis-moi, mon adoré, que tu ne m'abandonneras pas. Non, n'est-ce pas ? Et si on te fait des mensonges sur ta pauvre Henriette, tu ne les croiras pas !

Il me lança un regard étonné, mais il avait alors trop de confiance en moi pour me soupçonner de quoi que ce fût. Il était

gai, ce soir-là ; et sans amertume, bien qu'avec une pointe de méchanceté, il se mit à plaisanter Jeanne La Flamme. On eût dit que c'était pour lui une vengeance agréable de bafouer ses anciennes amours. Je l'écoutais sans frayeur : sa paix était communicative; à ses paroles joviales j'oubliai les haines féroces qui me poursuivaient.

Nous sûmes, à quelque temps de là, que le comte Mosto mettait fin à son existence d'aventurier. Ne pouvant décider mon ami à trahir la Commune, il s'était contenté d'empocher les premières avances de M. Thiers et avait renoncé à son dessein. Versailles était joué, mais peu lui importait le parti dupé, pourvu que lui, Mosto, bénéficiât de la duperie.

L'un de ses cousins, ancien ministre du roi de Naples, et qu'il avait obligé autrefois, attaché maintenant à la maison de Victor-Emmanuel, se souvint des services rendus et voulut l'obliger à son tour. De passage à Paris, il l'avait rencontré dans un café. Le comte, qui venait de toucher l'argent de l'Assemblée, ne lui parla pourtant que de sa grande misère et parvint à l'émouvoir. A quelque temps de là, ce cousin obligeant le fit appeler à son hôtel.

— J'ai appris, lui dit-il, que ton oncle, le

cardinal de San Stefano, avait besoin d'un secrétaire. Je lui ai écrit tes ennuis; il m'a répondu qu'il serait trop heureux de te donner un emploi.

— Bravo, bravissimo, mon cher parent! répliqua Mosto; j'accepte.

Le comte se décida aussitôt à quitter Paris, à abandonner sa femme, Gisèle, M. Du Tremblay et toutes ses vieilles intrigues. Avant de partir, oublieux de ses injures, il vint nous faire ses adieux. Je ne lui gardai pas rancune, toute réjouie de voir s'éloigner un homme si dangereux pour mon amour.

— Ah! la bécasse ne m'est pas tombée rôtie dans le bec, disait-il. Z'ai ou dé la peine, allez! Le cardinal mé reproçait d'avoir conspiré contre l'Emperor. « Z'ai conspiré, c'est vrai, lui ai-je répondou, mais c'était par amôr pour loui; zé voulais empêcer qu'on ne loui fît dou mal »... Enfin, voici ma fortoune reconstrouite. Zé ne sérai pas seulement secrétaire, mais régissor. Moi, voyez-vous, la bohème, la vie de bâtons de fauteuil, ça m'a touzours donné des crampes d'estomac. Z'aime l'esistence dé famille, paisible, au fond d'on vieux château, entre des parentes qui ont oné peu de fortoune. Cé bon vieux cardinal dé San Stefano! zé mé sens dézà tout

attendri riène que de penser à sa sante et belle figoure. Ze l'aime côme s'il m'avait donné la loumière!... Et quel héritaze, mon cer, toute l'Ombrie est à loui!

Ainsi, au milieu de tant de tribulations et comme pour nous arracher un instant à nos malheurs, l'existence nous offrait ses comédies et ses grotesques. Je me rappelle qu'étant allée aux fortifications rejoindre M. de Sourdis, je vis venir à toute vitesse un vélocipède se dirigeant vers la porte de Clichy. Il était monté par une femme qui, sans doute pour se faire bien voir de la Commune, en portait les couleurs sur sa culotte, du plus beau rouge coquelicot. Tout en approchant de nous, elle agitait, en guise de drapeau parlementaire, un large mouchoir blanc. Les factionnaires la laissèrent passer. Elle avait les cheveux rasés, quelques poils roux au-dessus des lèvres; avec sa culotte bouffante autour des reins, elle ressemblait à un jeune séminariste déguisé en turc. Dombrowsky se trouvait là, par hasard; revêtu d'un dolman très simple et sans broderies, il n'eut pas l'heur de s'attirer le respect de la vélocipédiste, qui lui dit d'un ton impérieux :

— Conduisez-moi au Comité central.

— Pardon, madame, répondit-il, mais je

désirerais savoir pour quel motif vous désirez avoir une entrevue avec les membres du Comité.

La jeune femme en culotte coquelicot le toisa d'un regard dédaigneux.

— J'ai peut-être le droit de savoir, dit Dombrowsky en souriant, et il se nomma.

— Eh bien, général, reprit son interlocutrice sans se déconcerter, apprenez que je suis Mme Clairette Josué, et que je viens vers vous de la part de l'illustre poète Victor Hugo.

Elle tira de sa veste une lettre de présentation. Dombrowsky tendit la main pour la prendre, mais Clairette Josué la garda en main et, après lui avoir seulement montré la signature, se mit à lire elle-même à haute voix :

Allez leur parler de Fraternité. Le Sourire de la Femme est le Verbe de Dieu. Vous êtes femme, vous avez l'éloquence supérieure : une caresse. Abaissez-vous pour élever; soyez faible pour fortifier. La Vertu veut des abnégations : vous les aurez toutes. Courez donc, instruisez les ignorants, consolez les souffrants, charmez, éclairez, — aimez! Le mot de l'Avenir est peut-être sur vos lèvres. Chère sœur, recevez la bénédiction du vieux Proscrit. Mon Couchant se tourne vers votre Aurore.

VICTOR HUGO.

— C'est parfait, dit Dombrowsky, seulement cela ne me renseigne pas sur vos projets.

Mme Clairette Josué regarda le général avec surprise; puis, sans rien perdre de son assurance, elle s'écria :

— Vous avez renversé l'autre jour le tyran, mais avez-vous renversé la tyrannie? Je viens donc vers vous, hommes de bon vouloir, mais de raison encore obscurcie. Je viens vous parler de l'esclavage de l'épouse par l'époux. Je viens plaider devant vous, au nom de vos femmes, la cause de la Liberté. Car je la veux, moi, cette Liberté que vous invoquez, mais dont vous ne vous inspirez pas; je la veux, non pas pour quelques hommes, mais pour tous les hommes, pour toutes les femmes, pour tous les enfants, tous les êtres, tous, tous... Et puis, laissez-moi vous dire ceci : en jetant à bas la colonne, c'est la guerre que vous avez condamnée; pourquoi donc la faites-vous aujourd'hui? Cessez cette lutte fratricide!...

A ces paroles, tous les soldats présents se mirent à crier :

— A bas la Versaillaise! A bas la Vendue!

Dombrowsky les apaisa à grand'peine. Clairette Josué avait pâli et tournait les yeux avec crainte de tous côtés.

— Vos discours, madame, observa le

général, ont peu de chance d'être bien accueillis en ce moment. Attendez que la raison du peuple ait mûri et soit plus apte à vous comprendre.

Cependant Clairette Josué, qui n'était nullement rassurée, s'était hâtée de remonter sur son vélocipède.

— Je vais aller trouver M. Thiers, dit-elle, et j'espère être mieux accueillie.

Des huées couvrirent son adieu; quelques hommes même lui lancèrent des pierres, mais elle détalait de toute la force de ses jambes, et bientôt nous n'aperçûmes plus que l'énorme lune rouge de sa culotte tendue vers nous, comme pour nous narguer, dans un encadrement de poussière.

Nous nous égayâmes sans arrière-pensée. Si proches de la catastrophe, nous étions pleins de joie. Quel étrange pouvoir avons-nous d'être aveugles ou inconscients lorsqu'un plaisir proche nous ordonne d'être heureux! Dans le jardin du restaurant où nous avions dîné, nous plaisantions, je me souviens, avec l'entière confiance d'amoureux qui n'ont rien à craindre du lendemain; nous jouissions de nous aimer, d'être l'un près de l'autre par un ciel clair, sous une feuillée odorante. Un orchestre ronflait et éclatait derrière les arbres, nous envoyait des lambeaux de quadrille, mêlés aux

rumeurs de la gaieté populaire, tandis qu'au loin, comme pour annoncer une fête, célébrer quelque anniversaire, le canon des forts et de la guerre civile grondait longuement. Au milieu du repas, un garçon vint nous dire qu'à deux cents mètres du restaurant un obus était tombé et avait tué un âne. Cela nous amusa. Nous échangeâmes des réflexions plus ou moins spirituelles sur ces artilleurs qui ne savaient que mitrailler leurs amis. Nous étions si heureux; nous nous sentions immortels! Les obus pouvaient pleuvoir... ils ne nous atteindraient pas!

Nous étions toujours en train de rire, quand un officier, au képi surmonté de plumes de coq, au dolman chamarré de broderies, s'approcha de mon ami et lui dit d'une parole haletante, avec un air égaré :

— On vous cherche partout.

— Et qu'y a-t-il donc?

— Les Versaillais sont à Paris.

M. de Sourdis se leva.

— Allons donc!

— Oui, reprit l'officier, nous avons été trahis. Dombrowsky vous demande en toute hâte.

— Bah! fit M. de Sourdis. C'est une fausse alerte, j'en suis bien sûr.

Il me quitta, après m'avoir conjurée de

ne point m'alarmer s'il ne rentrait que le lendemain. Sans doute il passerait la nuit à préparer la défense; mais, pour lui, le péril était encore éloigné.

Sa tranquillité parfaite m'eût enlevé toute inquiétude, si j'avais eu quelque soupçon des événements. Après tant d'angoisses qu'il m'était permis jusqu'alors de croire vaines, j'avais fini par ne plus avoir peur, et je me sentais heureuse à force d'avoir besoin de l'être. Je m'endormis en formant les plus beaux projets pour l'avenir, en accordant les adversaires les plus acharnés et les idées les plus contradictoires dans mon rêve de paix.

Le coup que je reçus à mon réveil n'en fut que plus cruel. J'entends encore les mots de ma femme de chambre Angèle, m'annonçant sur un ton banal, comme on annonce la visite d'un indifférent, la nouvelle qui devait anéantir mon bonheur.

— Monsieur est venu, madame.

— Comment, il est venu! Il n'est pas entré dans ma chambre?

— Non, madame, il est venu et il est reparti un moment après.

— Il n'était donc pas seul?

— Il y avait une dame avec lui.

— Une dame! Quelle dame?

— La baronne... Mme Jeanne la Flamme.

— Comment ne m'a-t-il pas parlé, ne m'a-t-il pas vue avant de partir?

— Il paraissait très furieux; à chaque instant il répétait: « La gueuse! La gueuse! » Il a prononcé le nom de M. Glyn et d'un autre aussi... un nom de Prussien, je crois.

— Bittenfeld peut-être.

— Oui, c'est ça : Bittenfeld. Monsieur avait l'air de ne pas l'avoir sur son cœur, ce monsieur Prussien-là.

— Mon Dieu! m'écriai-je, la misérable lui a tout raconté.

Il me sembla que la vie me manquait, se retirait de moi.

— Et puis, ajouta Angèle sans s'apercevoir du mal qu'elle me causait, monsieur m'a priée de remettre ceci à madame.

J'arrachai la lettre qu'elle avait à la main, et j'en déchirai l'enveloppe.

Je connais vos trahisons, m'écrivait M. de Sourdis. Je serais maintenant un lâche, si je revoyais une femme qui m'a si indignement trompé. Soyez heureuse. Je ne veux pas vous empêcher d'être à ceux qui vous donneront la richesse, puisque, seule, la richesse paraît vous toucher. Quant à moi, j'irai chercher sous les balles de Versailles l'expiation d'un si misérable amour.

Les émotions violentes nous donnent des vues claires et profondes, et comme l'illumination soudaine du passé. En un clin d'œil, je compris le guet-apens que m'avait tendu Jeanne La Flamme à sa fête de charité. Elle avait eu ce désir qui semble irréalisable : obtenir une preuve évidente, que nul ne puisse contester, d'un fait qui n'a jamais eu lieu. Elle avait réussi. Mes soupçons me furent depuis confirmés. Jeanne s'était entendue avec Bittenfeld pour me photographier endormie dans ses bras. Bien que je me fusse éveillée trop tôt, elle avait sans doute pu prendre une image assez compromettante, assez injurieuse pour moi de cet enlacement imposé et inutile, et c'est cette obscénité menteuse qu'elle était venue montrer ce matin même à mon ami.

Je me levai aussitôt et voulus m'habiller, mais je ne pouvais plus me soutenir; je dus appeler Angèle à mon aide; c'est à peine si j'avais la force de lui demander mes vêtements. La pensée de M. de Sourdis me rendit du courage. Je sentais bien qu'il ne reviendrait pas de lui-même; mais j'irais le retrouver, lui dire qu'on lui avait menti. Ah! mes larmes, mes baisers le convaincraient.

Lorsque je fus prête :

— Madame ne va pas sortir? fit Angèle effrayée.

— Il le faut.

— Mais, madame, on se bat à Paris.

Je ne lui répondis point et descendis dans la rue.

Une foule effarée d'ouvriers, de gardes nationaux, de femmes en armes, fuyait aux mugissements sourds et prolongés de l'artillerie versaillaise tonnant au loin. Sans savoir où ils allaient, je me mis à courir avec ces gens, entraînée par leur folie et mon enfiévrante émotion. Tout à coup, au carrefour de la rue du Bac et de la rue de Lille, un cheval au galop se précipita, nous rejeta pêle-mêle contre les murailles et les portes des maisons où l'on s'écrasa. Il n'y avait qu'un cavalier qui, sous un plumet rouge ébouriffé au vent, criait d'une voix enrouée en levant son sabre :

— Sauvez-vous! Vous allez être cernés! Ils arrivent! Ils arrivent!

Et dans cette foule qu'avait immobilisée la terreur, il poussa son cheval, s'ouvrit avec violence un passage. La bousculade s'augmenta encore. Un garde national déchargea son fusil dans l'espace, comme s'il apercevait l'ennemi; des cantinières jetaient leurs carabines; des ouvrières, enrôlées dans l'insurrection, lançaient ces appels horribles que les femmes réservent, ainsi qu'une suprême défense, pour les heures du péril;

cris de bêtes en détresse qui saisissent, qui glacent et font reculer les hommes, épouvantés de rencontrer cette animalité soudaine et furieuse chez des êtres qu'ils ont voués à l'amour. Toute cette populace se lâchait de peur et en même temps palpitait de férocité guerrière. Ce fut la peur qui l'emporta, et bientôt on se sauva en masse.

Pour moi, je marchais toujours en avant. Où l'on se battait, là devait se trouver M. de Sourdis. Il fallait le voir, l'empêcher de se faire tuer. Je n'avais pas d'autre pensée.

Des gardes nationaux me crièrent :

— Halte ! On ne passe pas !

— Je vais retrouver le colonel de Sourdis, m'écriai-je naïvement.

— Sourdis ? Connais pas ! me répondit un fédéré.

Un autre reprit :

— Qu'é qu'c'est ça, Sourdis ? un aristo, un vendu ! Et comme je ne me pressais pas assez de répondre, il ajouta : Voulez-vous que j'vous dise ? C'est une espionne de Versailles.

— Eh ben ! ton compte est bon, ma fille !

Ils m'entouraient, m'empêchaient de passer, et l'un d'eux, me prenant ma main dégantée, la montrait à ses camarades.



— R'gardez-moi si ça vous a des doigts de duchesse, c'te Marie-couche-toi-là !

Par bonheur, un officier vint à mon secours.

— Voulez-vous laisser les femelles tranquilles, cochons ! leur dit-il.

Grâce à cette intervention, je parvins à me sauver ; j'étais redevenue un peu plus calme, et je songeai alors, pour avoir des nouvelles, à me rendre au Palais de la Légion d'honneur, occupé par le général Eudes. Là, j'appris que Dombrowsky devait être rue Saint-Florentin à diriger la construction de la barricade. M. de Sourdis l'accompagnait. Je me dirigeai aussitôt de ce côté.

Partout où je passais, on préparait la défense. Des gardes nationaux couraient le long des maisons, ordonnaient d'ouvrir les contrevents, de lever les jalousies pour être sûrs des rues où l'on allait combattre. Des gamins en blouse, des filles rapetissées et grossies par des culottes rouges de soldats, poussaient en batterie des mitrailleuses, attelés à l'affût ou inclinés le long des roues, avec cet effort exagéré et inutile, ordinaire aux tâches inaccoutumées.

Lorsque j'arrivai rue Saint-Florentin, j'aperçus, devant les canons de la barricade, un attroupement de gardes nationaux,

d'ouvriers terrassiers, de filles en hussards et en zouaves. Du milieu du groupe, un ivrogne, d'une voix geignarde, avec de brusques éclats de colère, interpellait un adversaire silencieux, dont les dos de spectateurs me dérobaient la vue. De temps à autre, l'ivrogne s'adressait à l'auditoire et semblait lui demander conseil, mais il n'obtenait d'autre réponse que des rires et des acclamations tapageuses.

— Enfin, citoyens, disait-il, c'est-y la justice que ceusses-là commandent et n'foutent rien de leur peau, quand les autres sont à turbiner pour le Roi de Prusse? Et c'est pas encore tant la question de travailler : on est solide su' ses jambes; on n'est point ménager de sa sueur! Seulement faut être raisonnable : on n'est pas des nègres! Pendant qu'ceusses-là s'la coulent douce, pourquoi que nous n'aurions pas le droit d'nous rincer la gueule : eune fois n'est pas coutume, pas vrai? Et pis, t'entends, campistron, c'est pas tout, ça! ton cul vaut le mien; j'frai c'qu'y m' chante, et pis... j' t'emmerde!

Alors j'entendis s'élever une parole vive, impérieuse, presque aussitôt couverte par une tempête de huées et de sifflets; elle parvint toutefois à dominer les voix et reprit avec plus de force :

— La Commune m'a nommé votre chef et vous me devez obéissance.

J'avais reconnu la voix. C'était M. de Sourdis. Sans doute il avait voulu punir un acte d'indiscipline, et s'était ainsi attiré cette rébellion.

Des cris furieux retentissaient; des fusils s'abaissèrent. Je me sentis fléchir sous les insultes, sous les menaces adressées à mon ami et qui venaient me frapper au cœur.

— A bas, l'aristo !

— A mort ! A mort !

— Fusillez le traître.

— Faut envoyer sa tête à Versailles !

Une cantinière ramassa à pleines mains du crottin et du fumier de cheval, et les lui lança au visage.

— A l'insulteur du peuple, à l'espion de Versailles !

— Arrêtez ! Arrêtez ! fis-je en essayant de percer la foule.

Mais les épaules des gardes nationaux formaient un rempart infranchissable. On ne s'était même pas retourné vers moi tant mon cri avait été faible, étouffé par les vociférations des révoltés !

— Eh ben, lâche, faisait la voix traînante de l'ivrogne, c'mmande-moi donc, à preusent, c'mmande-moi donc !

J'aperçus M. de Sourdis. Il était adossé à

l'épaulement, le revolver à la main; il demeurait calme et fier, les yeux animés d'une superbe résolution.

— J'attends mes assassins, dit-il.

Mais à ce moment, une sentinelle se précipita vers le groupe des gardes nationaux.

— Les Versaillais! Les Versaillais!

— Allez-vous tirer sur votre chef ou sur l'ennemi? demanda M. de Sourdis.

Le cri de « Vive la Commune! » lui répondit; les artilleurs coururent à leurs pièces, les gardes nationaux épaulèrent leurs fusils.

Des soldats de Versailles, partis en éclaireurs, s'élançaient sur nous. Le gros de la troupe suivait à quelques mètres.

Au commandement « Feu! » une flamme vive éclaira la barricade, une détonation formidable retentit, puis nous fûmes couverts d'un voile de fumée. Quand le voile se déchira, sous ses lambeaux flottants, nous pûmes compter nos pertes. Trois gardes nationaux et cinq soldats de ligne qui étaient montés à l'assaut gisaient devant les canons. Les assaillants, qui croyaient la barricade sans défenseurs, étonnés de la résistance, se repliaient, attendant sans doute, pour nous attaquer encore, d'avoir leur artillerie.

Où était M. de Sourdis? Je tremblais de tous mes membres de ne pas le voir à la place où je l'avais laissé avant la canonnade; mais quel soudain, quel atroce désespoir quand je le découvris, au pied d'une mitrailleuse, la tête renversée, le bras étendu, tout couvert de sang! Je crus qu'il ne respirait plus, et ce fut un grand soulagement de rencontrer son regard, quand je me jetai sur son pauvre corps, quand je baisai sa pauvre face souillée. Il me prit la main, il prononça mon nom, et je pensai, avec une joie singulière au milieu de ma douleur, qu'à ce moment il ne se rappelait plus les perfides confidences de Jeanne la Flamme et ne songeait qu'à notre amour.

Ses soldats qui, tout à l'heure, voulaient le massacrer, avaient oublié leurs rancunes. Les uns donnèrent leur manteau pour qu'on y étendît leur chef, d'autres préparèrent une civière, d'autres enfin coururent chercher un médecin. Ceux qui ne s'occupaient point de le secourir, rangés autour de nous dans une attitude grave et recueillie, semblaient partager ma douleur.

— Pauv'femme, disait la cantinière qui venait de l'insulter en me désignant à l'une de ses amies, c'était son homme et elle l'aimait bien tout d'même!

Devant ces témoignages de sympathie, je

ne pus me contenir; mes larmes vinrent se mêler à son sang tandis que, d'une voix éteinte, il essayait de m'exhorter au courage.

Comme le sang coulait à flots et que le médecin n'arrivait pas, un garde national, qui était pharmacien, offrit ses soins; au milieu des cris que m'arrachaient les souffrances de mon ami, le garde déchira les vêtements que l'hémorrhagie avait collés à la peau et découvrit le corps meurtri. M. de Sourdis semblait s'être présenté aux coups des assaillants; trois balles l'avaient frappé : à l'épaule, au côté, à la jambe. Après l'avoir pansé le mieux qu'il put, le garde me laissa espérer une guérison lente mais possible.

Je lui demandai alors de vouloir bien chercher quelques hommes de bonne volonté pour transporter mon malheureux ami.

Toutes les têtes se découvrirent lorsque nous sortîmes de la rue Saint-Florentin; des gardes nationaux, se rappelant les vieilles disciplines militaires, présentaient les armes; des femmes émues par la jeunesse de M. de Sourdis, nous faisaient cortège jusqu'à une longue distance. Et je songeai à ce peuple aussi prompt à la pitié qu'à la haine et qui s'attendrit si aisément sur ses victimes.

Je ne devais pas retrouver ailleurs cette pitié. Mon ami s'était évanoui durant le trajet; et, quand nous arrivâmes à la rue de

Bourgogne, M. Aliboron, que nous croisâmes dans l'escalier, s'imagina que M. de Sourdis n'était plus. Il rentra aussitôt derrière nous; et, sans attendre qu'on eût couché le pauvre blessé, il s'approcha de moi.

— Ah! madame, dit-il du ton le plus tranquille, c'est un grand malheur.

Puis aussitôt il ajouta :

— Je dois vous dire qu'un de mes cousins, qui est membre de l'Assemblée et père d'une nombreuse famille, m'a prié, dans ces jours de troubles, de prendre soin de ses enfants. Mon appartement est bien trop étroit pour loger tout ce monde et je me vois forcé de leur donner votre chambre. Je vous serais donc très reconnaissant, madame, si vous pouviez nous la céder.

Son embarras, sa gaucherie me laissèrent croire qu'il mentait. M. de Sourdis, ne pouvant plus être d'aucun secours, devenait une gêne dont Aliboron prétendait s'affranchir au plus tôt et sous le premier prétexte venu.

— Nous ne voulons pas vous importuner, lui répondis-je : nous allons chercher un hôtel. Cependant, monsieur, vous voyez dans quel état est M. de Sourdis, et vous devez penser combien il est dangereux de le transporter. Après nous avoir montré une

obligeance si rare, je ne pensais pas que vous la cesseriez si brusquement.

— Cela m'est fort pénible, répliqua Aliboron. Par malheur j'y suis contraint.

Là-dessus il me quitta.

Quelques instants après, Jeanne la Flamme vint le voir et eut avec lui un abominable entretien. Voici leur conversation, telle que me l'a rapportée ma femme de chambre, qui l'entendit d'une pièce voisine.

— Vous savez, commença la baronne, que les troupes de Versailles sont maitresses de mon quartier.

— Ah! tant mieux, s'écria Aliboron. Mais comment avez-vous pu arriver ici?

— Oh! c'est facile, je suis avec Versailles, mais les Communards me croient des leurs. J'ai des sauf-conduits. Je vais partout.

— Et vous ne craignez pas les balles?

— Non, dit-elle, je ne crains rien, car je sais que je ne dois pas mourir à présent. La mauvaise époque est passée. Elle ne reviendra que dans quinze jours.

Et, avec un sourire qui voulait être incrédule, mais qui ne déguisait point le secret sentiment, elle fit voir le petit bracelet, orné d'un cornaline, qu'elle m'avait montré bien des fois et où était gravé son horoscope. Aliboron y jeta un coup d'œil indifférent. Il croyait peu à l'astrologie.

— Et qu'avez-vous fait de votre communard ? demanda-t-il.

— Grâce au ciel j'en suis débarrassée ! Ce misérable-là ne s'imaginait-il pas vivre chez moi à l'abri des tuiles qui tombaient sur ses camarades ! Dès que j'ai vu venir les Versaillais, je me suis empressée de le dénoncer. Le malheur, c'est qu'ils l'ont fusillé dans mon jardin. Les balles sont allées mutiler les jolies statues de ma fontaine en marbre, et le porc a répandu partout un sang noirâtre dont on ne peut effacer les traces.

— Je vous plains bien, madame, dit Aliboron.

— Et encore faut-il m'estimer heureuse d'en être quitte à si bon compte ! Si je n'avais pas eu l'esprit d'aller dénoncer le bandit, qui sait si l'on ne m'eût pas envoyée le rejoindre devant le peloton d'exécution ?

— Oh !

— N'en soyez pas étonné. Les Versaillais sont si affolés de représailles qu'ils ne distinguent souvent pas leurs amis de leurs adversaires.

A ce moment, du côté de la place de la Concorde, des coups de feu éclatèrent.

La proximité de la bataille effraya vivement Aliboron ; Jeanne la Flamme elle-même, malgré ce qu'elle savait de son

avenir, se sentait peu rassurée. Mais le combat fut court. On vit s'enfuir à toutes jambes les quelques fédérés qui y avaient pris part. Bientôt retentirent les clairons d'un bataillon d'infanterie. Les soldats s'avançaient lentement, la tête dans les épaules, le chassepot en mains, fouillant des yeux les maisons, flairant quelque embuscade. Comme ils passaient sous les fenêtres, Aliboron agita un petit drapeau tricolore arraché à un jouet, et donnant toute sa voix :

— Amis ! Amis ! fit-il. Vive Versailles !

— Taisez-vous donc, lui dit Jeanne ; on va vous prendre pour un transfuge.

— On me connait, répartit Aliboron. Ma photographie est à toutes les devantures.

Cependant les soldats levaient les yeux vers la fenêtre ouverte, puis regardaient l'officier qui les conduisait comme s'ils eussent attendu de lui un ordre de perquisition.

— Savez-vous, reprit Jeanne la Flamme, que si l'on savait que vous hébergez un communard, votre compte pourrait bien être vite réglé ?

— Le communard ! Ah ! je crois qu'il n'est plus beaucoup à craindre. Si on le voyait maintenant !

— Il est ici ?

— Oui, et à l'agonie. Il a été blessé ce

matin à la barricade de la rue Saint-Florentin.

— Puisqu'il est à l'agonie, pourquoi hésitez-vous? Il faut le dénoncer. Votre peau d'honnête homme vaut plus, je pense, que le cadavre d'un scélérat.

— Mais vous le connaissez; c'est de Sourdis!

— C'est vrai, je le connais. Mais on connaît beaucoup d'hommes méprisables : la vie nous force à tant de contacts odieux! Ce Sourdis est deux fois haïssable, par sa conduite privée...

— Et par sa conduite publique. Vous avez raison! Il faut les exterminer, tous ces révolutionnaires, ces destructeurs de l'ordre social.

— N'hésitez donc plus. Voyez, les soldats sont arrêtés devant votre porte. Ils pourraient monter ici. Prévenez-les.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ces misérables, j'étais agenouillée devant le lit de mon ami, ne cessant mes soins que pour demander à Dieu de le guérir. La fièvre qui s'était emparée de lui, les paroles ambiguës du médecin, rien ne pouvait m'empêcher d'espérer. Il me semblait même que notre amour allait bénéficier de ces afflictions, que nous serions ensuite unis par un lien plus solide, et que nulle calomnie de Jeanne la

Flamme et des autres ne serait capable de nous détacher. Tel était l'égoïsme ardent de ma passion. Absorbée par ces rêves d'avenir, je n'avais pas entendu le bruit du combat ni le clairon des troupes, et je ne saurais dire l'effroi que j'éprouvai en voyant tout à coup la porte s'ouvrir violemment et des soldats se précipiter dans la chambre. Un petit lieutenant les conduisait, la main enveloppée d'un linge taché de sang. Il paraissait ivre de venger cette blessure, reçue sans doute dans le dernier engagement.

— Arrêtez le fédéré, ordonna-t-il.

Mon visage eut, je crois bien, une telle expression d'horreur et de désespoir que les soldats s'arrêtèrent.

— Arrêtez le fédéré, reprit-il.

Les soldats s'avancèrent vers le lit, mais je me jetai devant eux, étendant les bras pour qu'ils ne pussent toucher au lit, sans passer sur mon corps.

— Voyons, faites vite, que cela finisse, dit l'officier en s'avançant à son tour.

Alors je tombai à ses pieds, j'embrassai ses genoux.

— Monsieur, grâce! m'écriai-je. Vous voyez bien que mon ami est blessé, blessé mortellement peut-être. Vous n'allez pas me l'arracher. Oh! ayez pitié, monsieur!

— Comédie que tout cela ! répliqua le lieutenant en détournant les yeux, allons ! faites vite.

Les soldats se préparaient enfin à obéir, lorsque j'aperçus, par la porte entr'ouverte, le visage de Jeanne la Flamme. Elle me regardait avec un sourire d'allégresse comme si sa vengeance l'avait transportée. Cet air provocateur seul m'eût mise hors de moi-même, si déjà je n'eusse été soulevée par tant d'émotions. Je m'élançai sur elle et je la frappai au visage, et je la battis à coups de poings, à coups de pieds. Elle fut si étonnée de mon agression que c'est à peine si elle se défendit. On l'arracha hurlante et meurtrie de mes mains.

— Saisissez-vous de cette femme, ordonna le lieutenant et, s'approchant de moi, pâle de colère : Te tairas-tu, putain ! cria-t-il en levant la main.

Mais il n'avait pas achevé l'insulte que M. de Sourdis enlevé à sa fièvre, à ses souffrances, poussé vers nous par les barbares, du bras qu'il pouvait encore mouvoir et avec cette force miraculeuse de l'amour qui triomphe même de la douleur physique, le frappait au visage et l'éloignait de moi. Affolé par cette agression soudaine, par la vue de ce fantôme aux yeux vagues, aux plaies béantes, qui avait l'air de surgir de la mort, le lieu-

tenant déchargea devant lui son revolver.

Une pluie de sang me jaillit à la face et j'aperçus un corps dont la tête n'était plus qu'une calotte informe, une grappe de chairs coulantes et qui tombait sur moi. Il me sembla que je mourais moi-même, et je ne sais pas alors ce que je suis devenue.

Lorsque je repris connaissance, je me trouvai dans la maison de Sir John Glyn. Depuis que je l'avais quitté, le pauvre homme ne vivait plus. Mon absence avait encore augmenté son amour. Pour me découvrir, il lança toutes les agences en campagne. Il sut enfin que je demeurais avec un officier de la Commune, et il en éprouva les plus violentes angoisses. Il me faisait suivre, observait lui-même toutes mes démarches, sans cesse passant et repassant devant la maison. C'est grâce à lui que vous me voyez aujourd'hui. Il arriva au moment où les soldats, qui n'avaient le loisir ni le goût de prêter assistance à des communardes malades, allaient, pour régler plus vite mon sort, me fusiller avec d'autres insurgées. Il invoqua sa parenté, sá nationalité, ses relations avec l'ambassadeur d'Angleterre et, bien qu'il fût très ému, parla comme un homme que l'on doit craindre. On le laissa m'emporter.

Hélas ! j'ai tant souffert que je me demande s'il n'aurait pas mieux fait de m'abandonner aux Versaillais. Lui-même, peut-être, dut le penser plus d'une fois, car je ne m'occupai point de cacher mes regrets ni de lui montrer quelque gratitude.

Sa douceur, son ambition de n'être qu'une doublure de moi-même, m'étaient insupportables. Il m'exaspérait comme une loque que j'aurais toujours traînée après ma robe. Enfin sa patience fut victorieuse de mon chagrin. Je le tolérai, je lui fus bienveillante ainsi qu'à une journée grise et monotone, sans orage ni soleil.

Je me rappelle qu'au milieu du Paris en flammes, ruiné par la Commune, ensanglanté par Versailles, j'allai avec John Glyn chercher le corps de celui que j'avais aimé. Si rude, si fier aux autres, John Glyn me suivait comme un enfant ; il m'écoutait sans révolte. Je ne lui dissimulais rien de mon ancien amour ; je lui en disais les caresses, les joies, les espoirs à jamais évanouis. Il pleurait parfois, je ne sais si c'était à cause de mon amour inattentif ou de ma peine ; je n'y prenais pas garde. Je parlais parce que cela me soulageait, et sans songer à mon auditeur. Un souvenir était à présent le seul bien qui me restait. Ma voix en appelant mon aimé le rapprochait de moi ;

ah ! si j'avais pu avoir son corps, il me semble que je n'aurais plus été seule.

Comme nous traversions la rue de Rivoli, nous vîmes arriver bon train quatre gendarmes, le sabre au clair, précédant une voiture. Nous crûmes qu'ils escortaient un malfaiteur, et nous eûmes quelque surprise en voyant passer, écrasé au fond d'une calèche qui portait encore les aigles, un tout petit homme à la tête énorme, au toupet de cheveux gris en huppe d'oiseau. On eût dit un enfant monstrueux. Lourdement assis, une jambe sur l'autre ; la lèvre inférieure remontée avec un air de réflexion et d'inflexible sévérité ; la tête immobile que de larges lunettes rendaient sans regard ; éclatant de suffisance et de prétention, il paraissait être de ces gens qui jouent au grand homme devant leur bonnet de nuit.

— Voilà le nouvel Empereur ! dit John Glyn en haussant les épaules. Je m'étonne qu'aimant toujours à prendre des modèles dans l'histoire, M. Thiers ne se fasse pas accompagner, comme Jeffreys, du bourreau : ce serait plus imposant.

Des gendarmes encore, des gendarmes toujours, escortaient la calèche, puis une autre calèche fermée suivait, dans laquelle nous aperçûmes un gros homme en noir, que John Glyn me nomma : c'était un

général; obèse et vieilli, la tête découverte, il se prélassait, faisait des grâces, penchait son front chauve vers... devinez vers qui!... vers la baronne Jeanne La Flamme, assise à côté de lui, riante, radieuse, coiffée d'un chapeau de fleurs et vêtue d'une claire robe de printemps; toilette assurément toute nouvelle pour porter le deuil de la France, et faire une promenade parmi les ruines fumantes encore des derniers incendies.

Ne pouvant contenir mon indignation, ma colère, ma fureur de vengeance, je courus après la voiture.

— Canaille! Canaille! Canaille! criai-je de toutes mes forces.

La baronne ne m'entendit pas, et la voiture disparut avec l'escorte de gendarmes, emportant vers quelque heureuse réunion ces êtres aux consciences pures et légères.

J'étais dans une telle exaspération que des passants, qui avaient reconnu M. Thiers et levé leur chapeau pour le saluer, grommelaient, m'appelaient entre leurs dents : « Communarde! »

John Glyn craignit que la rage de la foule, si aisément inflammable en ces jours de représailles, ne s'en prît à moi, et il m'entraîna de force.

Je ne pouvais cependant oublier le visage

de Jeanne la Flamme, cette joie atroce qui l'illuminait comme pour insulter et défier mon malheur. Je ne sais s'il y a une contagion de cruauté, et si c'est guérir sa souffrance que de la communiquer aux autres; quoi qu'il en soit, un matin je me dirigeai vers l'hôtel des Champs-Élysées où, deux années avant, j'avais vu fêter et aduler l'Empereur. Je portais un revolver, et j'étais décidée à assassiner la misérable. Mais il était dit que, n'ayant pu sauver mon pauvre ami, ni même découvrir sa sépulture, j'aurais encore le chagrin de ne pas venger sa mémoire. La baronne venait de partir pour l'Allemagne. Peu après, j'appris qu'elle était morte subitement, à la fin de juin, comme le faisait pressentir son horoscope. Elle fut frappée, dit-on, au fond du château, digne d'un roi, qu'elle avait fait bâtir, près de Berlin, avec les richesses enlevées à ses anciens amants. Ses serviteurs la trouvèrent étendue sans vie devant le coffret de pierres précieuses qu'elle transportait avec elle dans ses voyages, et qui, en lui rappelant ses ruses et ses victoires, lui laissait croire qu'un jour elle avait été belle.

(Ici s'arrête le Journal d'Henriette Glyn.)

Épilogue





LA STATUE DE MARBRE

J'avais remis à Henriette le cahier que l'on vient de lire, sans avoir la bonne fortune de pénétrer chez elle. Quand elle me voyait et qu'elle était seule, elle me regardait avec un sourire et s'éloignait sans me parler. Elle ne quittait plus guère M. Le Vergier qui semblait, à présent, ne point souhaiter d'autre compagnie. Aussi la joie

de la voir et de l'entendre m'était-elle, pour ainsi dire, interdite : je ne l'avais plus que par surprise, en suivant de loin leurs promenades, ou en me glissant, furtivement, dans le salon où ils étaient à causer.

Cet attachement étroit, exclusif, Henriette le doit plus encore à son passé qu'à ses grâces. Personne ne saurait, comme la jeune femme, raviver les souvenirs de M. Le Vergier. A l'entendre parler de l'Empereur, à relire avec elle son journal, mon oncle redevient l'homme gai qu'il était autrefois et reprend son auréole.

Par les beaux soirs, on les voit s'avancer l'un à côté de l'autre : M. Le Vergier songeur, un peu voûté, appuyé sur sa canne; Henriette humant le grand air, l'odeur des feuillées, la joie de l'existence; attentive et surprise devant ce monde d'arbres et de plantes qu'elle retrouve après si longtemps, qu'elle avait presque oublié.

M. Le Vergier aime surtout à se diriger vers sa vigne d'où l'on a une vue merveilleuse sur les environs; un riche horizon de coteaux boisés que borde la rivière et que le crépuscule enveloppe de brumes fines. Les yeux levés, mon oncle regarde se carrer, dans un cortège de triomphe, les lourdes croupes des nuages, et les nuées transparentes voler loin du soleil vers la

douce nuit du ciel. Ensuite il promène les yeux sur ce coin de terre auquel il a associé toute sa vie, lui donnant ses premiers rêves d'amant, ses ambitions de jeunesse, comme il lui confie à présent ses regrets, sa lassitude. Il cherche encore là-haut les magnifiques espoirs qui l'enivrèrent jadis, jusqu'à ce que l'ombre violette, qui monte de l'horizon, envahisse et ferme le ciel. Avec quels fantômes s'en revient-il alors à sa maison ombreuse et endormie sous les grands arbres! avec quels hallalis des cors de Compiègne, quels chuchotements de belles chasseresses! Il voit les galopades folles des officiers, l'arrêt brusque devant le Château, puis les haies respectueuses des piqueurs de la Garde, et la longue traîne de l'amazone impériale qui balaie lentement les marches du palais. Il voit le dîner de la Cour, sombre, muet, triste, comme si on avait le pressentiment de l'Avenir. Puis le Souverain s'avance vers lui, l'entretient d'un projet de loi sur les secours à donner aux ouvriers blessés;... dans quels termes la formuler? il réclame ses lumières.....

— Ma pauvre Henriette! s'écrie mon oncle accablé par ces évocations.

Un jour de septembre, la jeune femme venait de rappeler ces dernières journées

de la Commune qui lui furent, plus qu'à d'autres, cruelles. Elle s'était abandonnée devant lui à son émotion et ses yeux s'étaient mouillés de larmes. Mais à peine avait-elle cessé de parler, que son visage, un instant troublé, recouvra sa douceur et sa grâce. Elle semblait déjà loin des orages qu'elle évoquait.

Les pleurs qu'elle venait de répandre n'étaient qu'une de ces rosées d'aube qui avivent et attendrissent. Au milieu de tous ses souvenirs, elle souriait à de nouveaux espoirs avec l'ingratitude facile de la jeunesse.

M. Le Vergier, au contraire, demeurait triste. Il marchait la tête baissée, en regardant ses pieds s'enfoncer dans le sol détrempé de pluie.

— Qu'avez-vous? mon ami, fit-elle, que vous paraissez si préoccupé!

— Je pense, répondit-il, aux massacreurs de Mai, à ces gens qui se présentent au pays comme les créanciers d'une gloire immortelle. Parce qu'ils se sont proclamés républicains modérés, ils peuvent à leur gré s'avancer dans le sang; ils demeurent toujours pour la foule, avide de mensonges, les bienfaiteurs du Peuple. Modérés dans le bien, je le concède volontiers, mais en quoi l'ont-ils été dans le mal? Jamais exécutions

ne furent plus honteuses que les leurs. C'est bien la vengeance de petits bourgeois affolés, qui n'ont de courage que pour les représailles et perdent la tête devant le péril. Qu'ils parlent donc à présent du Deux Décembre !

— Ne pensez pas à tout cela, s'écria Henriette.

Et, cueillant une grappe mûre, elle en goûta les raisins ; puis, avec une familiarité charmante, les mit entre les lèvres de son ami.

— A quand les vendanges ? fit-elle. On s'amusera bien, n'est-ce pas, ce jour-là ?

Mais M. Le Vergier, insouciant cette fois de tant de grâces, flattait ses vieilles haines et s'entretenait avec elles.

Comme il se désespérait d'être seul, au fond d'une campagne morte, tandis que chantait toujours en lui l'âme ardente des ancêtres !

Ils revinrent en silence à la Pervenchère et entrèrent dans le salon.

Soudain, Henriette s'arrêta devant le buste de Carpeaux et pâlit.

— Oh ! s'écria-t-elle, en portant la main à son cœur.

— Qu'avez-vous ?

— Cette statue...

— Eh bien ! Vous ne l'aviez jamais vue ?

— C'est la première fois... Oh ! mon ami, comment se fait-il que vous l'ayez chez vous, cette femme-là ? Vous l'aimiez donc vous aussi !

— Que voulez-vous dire ?

— C'est le buste de Jeanne la Flamme !

— Comment, Jeanne la Flamme ? C'est la baronne de Holz !

— Parfaitement. Jeanne la Flamme était un surnom que les intimes seuls connaissaient. Elle s'appelait réellement la baronne de Holz. Elle était juive, allemande ou tzigane ; personne n'a jamais su son origine.

— Jeanne la Flamme, la baronne de Holz ! répéta M. Le Vergier des Combes qui chancela.

Henriette ne remarqua pas son trouble. Pour elle, l'ancienne douleur l'avait seulement effleurée. Naïvement, sans songer aux conséquences de ses paroles, elle lui dit par badinage :

— Ce n'était donc pas la comtesse Mosto que vous aviez mise dans vos papiers ? Pourtant on m'avait bien laissé entendre...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria M. Le Vergier sans répondre.

Subitement il avait blêmi ; ses traits se figèrent ; son regard devint vague comme celui d'un fou.

Il se retourna vers son amie.

— Par grâce, Henriette, dit-il, je vous en supplie : jurez-moi que vous n'avez pas menti, que tout ce que vous m'avez raconté est vrai.

Mais, effrayée de lui avoir causé cette émotion, et craignant de l'augmenter encore, Henriette hésitait à lui répondre.

— Ah ! s'écria-t-il, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Votre silence est un aveu... Ainsi donc, j'ai pu croire à l'amour, à la vertu, au dévouement d'une femme qui trahissait la France et l'Empereur. Et j'ai risqué ma vie pour elle... plus que cela ! je me suis attiré la disgrâce de l'Empereur, je me suis couvert de ridicule à ses yeux... Vous rappelez-vous le duel à Compiègne avec le colonel de la Garde, et les déclarations d'amour au Puits du Roi, au moment où passait la calèche de l'Empereur, et le pardon absurde que l'on alla demander d'une trahison imaginaire ? Vous avez devant les yeux le héros de toutes ces belles aventures... Ah ! Jocrisse... Ah ! don Quichotte, va !

Il éclata en sanglots, et moi, qui le regardais avec étonnement, je ne puis songer à présent sans émotion à cet homme qui, au seuil de la vieillesse, s'aperçoit qu'il a, toute sa vie, adoré un mensonge.

Il pleurait abondamment, et nous demeurions immobiles autour de lui, respectant sa douleur, mais ne sachant comment le consoler. De temps à autre, il se tournait vers Henriette et lui disait d'une voix entrecoupée :

— Ce n'est pas d'avoir aimé cette femme, qui m'afflige le plus. C'est que l'Empereur me l'ait préférée; et qu'il se soit moqué, à cause d'une pareille misérable, d'un serviteur aussi fidèle, aussi dévoué que je l'étais à sa Dynastie.

Quand il eut cessé de pleurer, il fut pris d'une bizarre colère. Il s'approcha du buste de Carpeaux et, d'un geste violent, il le jeta par terre. Le marbre en se brisant eut un son aigre, rendit comme une plainte ridicule.

— Catin! catin! répétait M. Le Vergier, en piétinant les paupières fausses, le nez impudique, les lèvres menteuses de la figure.

— Allez, mon pauvre ami, disait Henriette, tout ce que vous faites est bien inutile. A quoi bon vous acharner contre une image et maudire un être qui ne peut plus rien en bien ni en mal dans le trou de terre où il repose. Moi aussi, je l'ai détestée, cette femme! Elle m'a causé plus de mal encore qu'à vous; elle m'a pris, elle m'a tué l'homme que j'ai le plus aimé dans mon

existence. Je l'aurais assassinée, je lui aurais infligé les plus terribles supplices. Maintenant qu'elle est morte, je ne pense plus à elle. Que voulez-vous faire à une morte?

— Ah! si je pouvais l'arracher de mon souvenir. Quelle honte, mon Dieu!

Il monta, prit une clef et se dirigea vers cette chambre qui demeurait toujours fermée, où plusieurs fois, dans mes accès d'enfantine curiosité, j'avais vainement essayé de pénétrer. Il ouvrit avec un tremblement et entra dans la pièce mystérieuse. On n'apercevait d'abord que des lithographies de Raffet, de Charlet, des panoplies d'armes et de casques du premier Empire; puis, sur des étagères, mille bibelots, futiles pour ceux qui n'y voyaient point de souvenirs. Les rideaux de velours vert, fermés, laissaient tout dans une pénombre. On ne savait si l'on était là dans un musée ou une chambre d'amour.

La porte, large ouverte, éclaira soudain la statue de la baronne de Holz, de grandeur naturelle, non plus embellie par le caprice d'un statuaire, mais reproduite fidèlement par un artisan consciencieux. Elle apparaissait laide et vulgaire, n'ayant point de costume, ni de fard pour faire oublier la disproportion de ses formes,

l'avidité de bête de proie qu'exprimait toute sa face.

— Et dire que je l'ai aimée! dit M. Le Vergier en considérant la statue.

Pour la première fois, l'image créée par son esprit s'évanouissait. Il voyait, dans toute son horreur, l'être misérable qui lui avait inspiré une si grande passion. Il n'avait plus de colère, mais une affliction infinie. Aussi ne brisa-t-il point la statue comme le buste du salon; il se contenta de la couvrir d'un long voile qui la cachait complètement.

Puis il se jeta sur un divan et se mit encore à pleurer. Tout son passé lui revenait flétri.

— Autant mourir, fit-il, maintenant que je n'ai plus de beaux souvenirs pour orner ma vieillesse.

— Vous avez des amitiés, des amitiés réelles, dit Henriette qui s'était assise à côté de lui. Il faut aimer le présent et ne plus regarder en arrière.

Simple comme une femme ingénue, Henriette ne pouvait donner que les consolations d'une jolie et tendre enfant. Elle les offrit. Elle voila les yeux attristés de sa soyeuse chevelure d'or, haussa jusqu'aux lèvres amères le parfum et la chaleur de sa jeune poitrine.

Puis elle le serrait étroitement, comme

pour étouffer le douloureux passé qu'il gardait en lui.

Lorsqu'ils se levèrent, Henriette arrangea sa robe, qui était un peu froissée.

— Heureusement, fit-elle, qu'il y a en vous la suprême ressource contre l'affliction.

— Vous me rendez la joie perdue. Ah! si la morte pouvait ne jamais revenir!

Et un sourire apparut sur son visage encore humide de larmes.

Ils laissèrent le Temple ouvert, sans se soucier de l'avoir profané.

*
* *

Mgr Rouillard, qui venait, avec le général, rendre visite à mon oncle, aperçut, sous le grand châtaignier du jardin, M. Le Vergier des Combes qui baisait la main d'Henriette Glyn avec un élan que ne pouvait expliquer la simple bienveillance.

— Ce que je craignais est arrivé, dit M. Du Tremblay en prenant une allée sombre.

— Que craigniez-vous?

— Un scandale.

— Mais, dit l'archevêque en promenant les

yeux autour de lui, je ne vois personne...

— Eh bien, et nous?...

— Oh! nous! nous sommes d'âge à en voir d'autres.

— Parlez pour vous, monseigneur. Il y a des scènes auxquelles mes cheveux blancs ne sauraient assister, et je ne pensais pas que j'en serais un jour spectateur forcé, et dans cette maison! Aussi je n'y remettrai plus les pieds.

— Allons donc! Regardez-moi : j'ai beau porter, au lieu d'une culotte d'homme, une robe de femme, je n'ai pas peur d'aller partout. Tant pis si je me crotte! Un coup de brosse est vite donné.

— Et ne croyez-vous pas, monseigneur, qu'à de certains contacts, la conscience.....

— La conscience, la conscience, répéta l'archevêque; mon Dieu, quand il n'est pas en toc, c'est un bijou qui se nettoie plus vite encore que les vêtements. Un honnête homme n'a pas à s'occuper de sa conscience, que Diable!

— Vous restez?

— Je reste. J'ai besoin de parler à M. Le Vergier des Combes. J'attends. Ses effusions ne doivent pas être bien longues.

— Alors au revoir.

Le général s'en alla par la grande grille

et en lança le battant avec force derrière lui, tenant à mettre dans cette sortie toute son indignation ; puis il rentra chez lui fier et solennel, portant haut la tête comme pour ne pas voir une humanité qui décidément lui répugnait et qu'il mettait au défi de l'asservir à ses choquantes faiblesses.

L'archevêque restait à se promener dans le parc, regardant de temps à autre à travers les arbres vers le banc du jardin.

— Ne nous éloignons pas, disait-il, c'est mon jour !

M. Le Vergier des Combes se leva enfin et sortit avec Henriette Glyn. Monseigneur, qui était toujours en observation derrière un massif de jeunes cèdres, vit qu'ils se dirigeaient du côté de la villa d'Henriette. M. Le Vergier allait sans doute reconduire la jeune femme. Monseigneur attendit encore. Enfin il le vit revenir alerte, l'air gai et profondément heureux.

— C'est le moment ! fit-il.

Et il s'avança triomphant au devant de lui :

— Je viens vous faire mes adieux, cher monsieur, dit-il, je pars pour l'Algérie. Ah ! ce n'est pas sans regrets, je vous assure, on a été si bon pour moi ! J'ai rencontré dans ce pays tant d'intérêt, tant de complaisance, que j'ai pu enfin reconstituer ma grande

œuvre des missions africaines. Le général, Mme Glyn surtout, ont montré une charité, un cœur admirable!... Voilà ce qu'il nous faudrait, en Algérie, pour nos missions! Oui, une femme unissant le dévouement à la beauté, c'est ce qui nous manque. Nous avons de bonnes religieuses, pieuses et zélées, mais il n'y a pas un gueux qui, de la plus belle, voulût faire sa femme. C'est très fâcheux. Je m'y connais. La beauté a plus d'influence sur les cœurs et sur les bourses que toute l'éloquence du Père Lacordaire. J'essaie bien de raccrocher quelques jolies filles, mais niquette! elles ont affaire ailleurs. Il y en a une, notamment, que je rencontrais toujours en me rendant à l'archevêché. Une belle grande brune. « Eh bien, ma fille, lui ai-je dit, « quand nous convertissons-nous? » Savez-vous ce que l'effrontée m'a répondu? « J'attends d'avoir trente ans, monsei- « gneur. — C'est bien, ma fille, ai-je « répliqué, seulement le bon Dieu n'atten- « dra pas, lui; il n'aime pas les restes. »

L'archevêque bavarda encore quelque temps, puis il vint droit au but de sa visite.

— Dois-je rappeler, monsieur, à mes petits moricauds qu'ils ont l'un de leurs meilleurs amis à la Pervenchère?

M. Le Vergier s'exécuta sans enthou-

siasme, mais sans mauvaise grâce; il tira de son secrétaire deux billets de banque et les remit à l'archevêque.

Monseigneur palpa l'offrande de sa belle main large aux doigts un peu enflés, puis se leva pour prendre congé.

— Adieu, monsieur, dit-il, et si vous voulez venir en Algérie, rappelez-vous votre serviteur. C'est un pays superbe! Vous goûterez nos vins. J'en use peu pour ma part, mais mon clergé n'est pas sobre, tant s'en faut, et je passerais pour un malotru à ses yeux si je ne lui offrais de temps à autre de petites buvailles!

Là-dessus, il s'élança d'un bond dans une calèche attelée de deux bons trotteurs qu'il avait fait venir de la ville et qui, rapidement, devaient le mener à la gare la plus voisine. Les poches pleines, il avait hâte à présent de retourner vers sa chère Afrique, de la féconder à nouveau d'argent, de sang français, et aussi de son active, de son inépuisable générosité.

La calèche disparut au coude de la route et M. Le Vergier rentra chez lui. Sa joie première s'était un peu évaporée; le départ de cet archevêque qu'il ne verrait peut-être plus jamais, lui laissait une impression de solitude que les plus aimables souvenirs du

jour ne pouvaient pas dissiper. Il se mêlait d'ailleurs tant de regret à son nouveau bonheur! On ne remplace pas la religion qui a embelli une partie de votre existence, même lorsqu'on en devine l'imposture, et c'est pourquoi M. Le Vergier s'arrêta devant ce qui restait de la menteuse image, et pleura longtemps sur ce passé anéanti.

En venant balayer, le lendemain, Rosalie aperçut le buste brisé. Surprise d'abord, elle se réjouit ensuite de l'événement comme d'une faveur du ciel.

— Tang mieux! dit-elle, cetté gueuse-là portait la guigne à touté la maisong...

Un fragment de la figure montrait les lèvres de Jeanne entr'ouvertes dans un mignard sourire.

— Brrr! cela fait peur : on dirait qu'elle va me mordre, s'écria Rosalie en sortant du salon.

Et elle se signa largement, pour éloigner les mauvais esprits, car on ne sait pas quels démons demeurent dans une statue.

***

Comme toutes ces scènes sont loin! Mon grand oncle est descendu dans la terre cher-

cher le secret d'une meilleure république, et retrouver ceux des siens qui y dorment déjà. Je suis repassé quelque temps après sa fin à La Pervenchère. Le mur du parc était éventré; les charmilles, tous ces réduits de fraîche verdure qui formaient le jardin de M. Le Vergier des Combes avaient disparu, ainsi que la maison enfouie sous les glycines. On était aveuglé par la grande clarté de cet espace sans ombrage. Seul un vieux châtaignier dépouillé, déjà marqué pour être abattu et sous lequel mon oncle venait s'asseoir, tendait vers le ciel ses branches grises et tordues. Mes yeux allaient de l'arbre au petit perron, unique débris de l'ancienne villa. Tandis que je considérais cette dévastation, je vis venir à moi le vieux jardinier Chômel, courbé, mais vigoureux encore, résistant à la peine et à l'âge. Il m'aborda sans tristesse; maintenant qu'il possédait une petite maisonnette et un jardinet, il se consolait de voir bouleverser le parc qu'il avait si longtemps entretenu de ses soins; mais, comme s'il jugeait, à présent que mon oncle n'était plus là, que c'était à lui de parler du passé, il évoqua ce qu'il avait entrevu de l'Empire. Pour la dixième fois au moins, il me conta la bataille de Magenta, et sa parole rude, inhabile, avait pour moi je ne sais quelle résonance

solennelle, comme le bruit des pas dans un caveau funèbre. Puis ce vieillard me parla d'amour.

— J'en ai eu des femmes, et des belles, disait-il, quand j'étais dans la Garde. L'Empereur, tout empereur et tout riche qu'il était, n'en a pas eu de pareilles. Même une fois, une marquise, et qu'était jolie, oui! m'a donné dix mille francs pour m'avoir dans son lit.

— Et qu'avez-vous fait de ces dix mille francs?

— J'les ai joués.

— Vous les avez perdus, naturellement.

— Oui, mais j'les avais eus une fois dans mes mains. On me les avait donnés. Tout l'monde pourrait pas en dire autant, pas vrai? Ah! si j'avais eu de l'instruction.

— Savez-vous, lui demandai-je, ce qu'est devenue Mme Henriette?

— Mame Glyn?

— Oui.

— Ah! elle est partie du pays, voilà quêque temps. Qu'elle ait eu toute la fortune de M. Le Vergier, comme ça : c'en était scandaleux. Elle a eu honte. On ne l'a plus revue. J'crois ben que sa villa est à vendre.

Où est-elle à présent? L'ombre des anciennes amours répand-elle sur sa vie

quelque tristesse? Songe-t-elle devant les palais déserts où elle aurait pu demeurer? Sans doute elle a tout oublié, jusqu'à sa douloureuse passion. Elle était assez jeune pour penser à aimer encore, pour rêver d'une couronne, et même, qui sait? pour l'assurer sur un front.





Table







G. GASCHÉ IMPRIMEUR

PARIS — 110, AVENUE D'ORLÉANS — PARIS



Le Carillon illustré

Bulletin bibliographique des Collections Edouard Guillaume

DIRECTEUR	RÉDACTEUR EN CHEF
J. de Boriana	A. Darville

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : *21, quai Malaquais. — Paris.*

Abonnnements

Le Carillon illustré n'a pas d'abonnés payants, il est envoyé gratuitement à tout acheteur de nos livres.

Pour le recevoir régulièrement, il suffit de détacher la page que nous ajoutons à la fin des volumes des séries *Papyrus* et *Nymphée*, d'y joindre une carte de visite, et d'adresser le tout sous enveloppe au Directeur du *Carillon illustré*, 21, quai Malaquais, Paris.

Pour recevoir ce qui est paru de l'année courante ainsi que nos catalogues, ajouter 0 fr. 25 en timbres pour l'affranchissement.

Les acheteurs étrangers, qui n'ont pas de timbres français à leur disposition, peuvent nous adresser des timbres de leur pays.

Ces timbres, joints à la carte de visite et au feuillet détaché d'un de nos volumes, n'ont d'autre but que d'indiquer le désir de recevoir les numéros parus sans qu'il soit nécessaire d'écrire un seul mot — le dépouillement du courrier est par cela même singulièrement simplifié.

Les timbres étrangers n'ayant aucune valeur pour nous, nous prions nos abonnés d'employer de préférence le *mandat-postal*, le *rouble* ou le *dollar-papier*, quand ils s'adressent directement à nous pour l'achat de volumes.

Les abonnés qui voudraient remplacer des numéros perdus, sont priés d'accompagner leur demande d'un timbre français de 15 centimes et pour les réimpressions de bandes, par suite de changements d'adresses, 25 centimes.

La première année du *Carillon illustré* (12 numéros) étant COMPLÈTEMENT ÉPUISÉE, il est donc inutile d'envoyer timbres ou mandats pour recevoir cette série.

La deuxième année (7 numéros) est envoyée franco à tous nos nouveaux abonnés contre 1 franc en timbres-poste français.

Relié en veau souple ou maroquin souple *(Reliure seule)* 2 50
Relié en maroquin plein *(Reliure seule)*. 3 50

